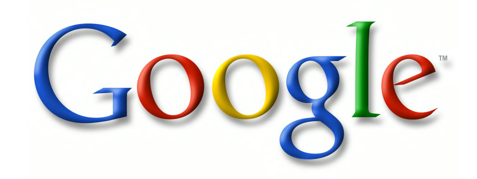
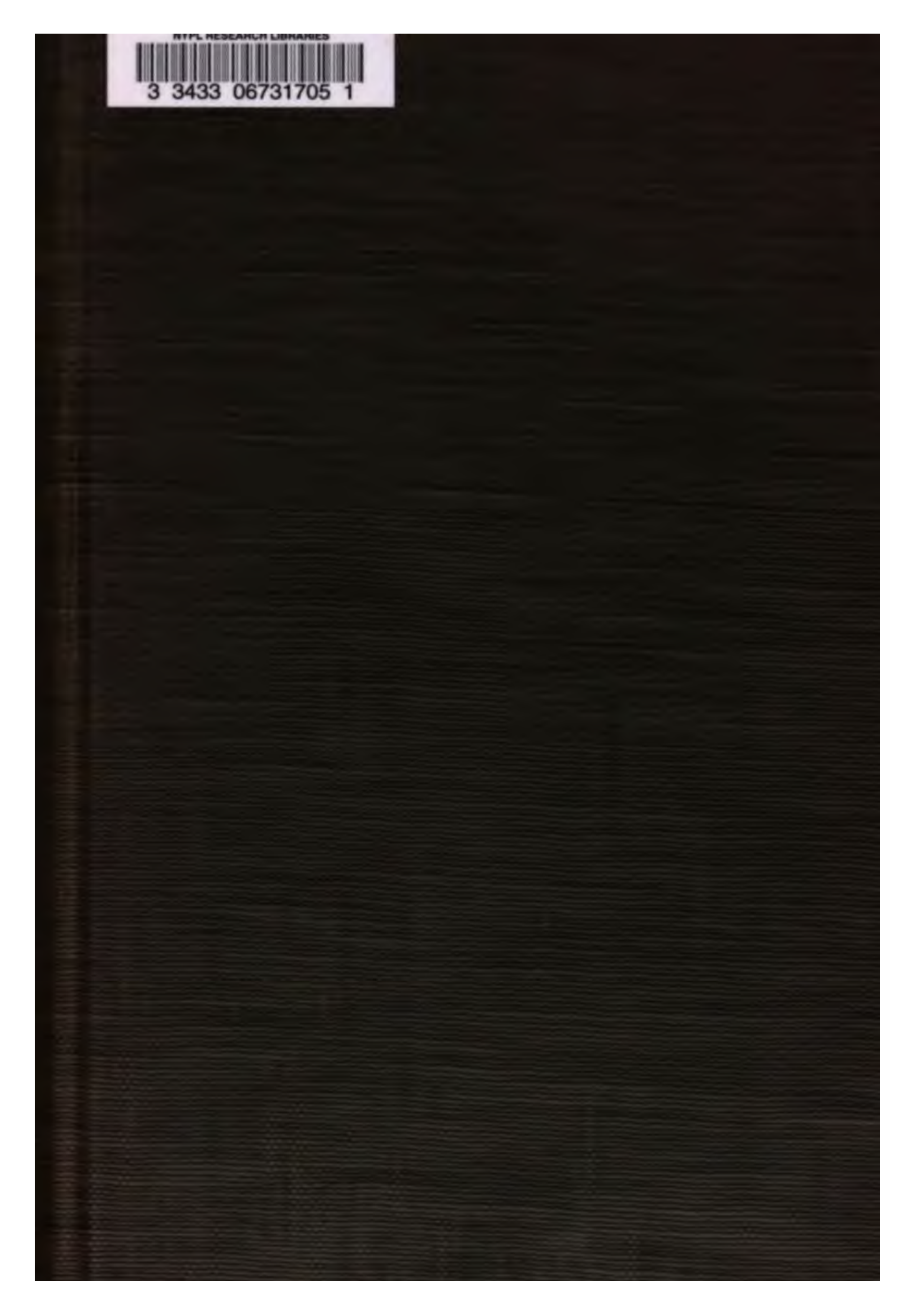

Google


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06731705 1

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR

FRANÇOIS FLAMENG ET TOFANI

GRAVURES AU BURIN

PAR BOISSON, BOUTELIÉ, DUBOUCHET, LÉOPOLD FLAMENG ET JULES JACQUET

POÉSIE — TOME I



ÉDITION LEMERRE

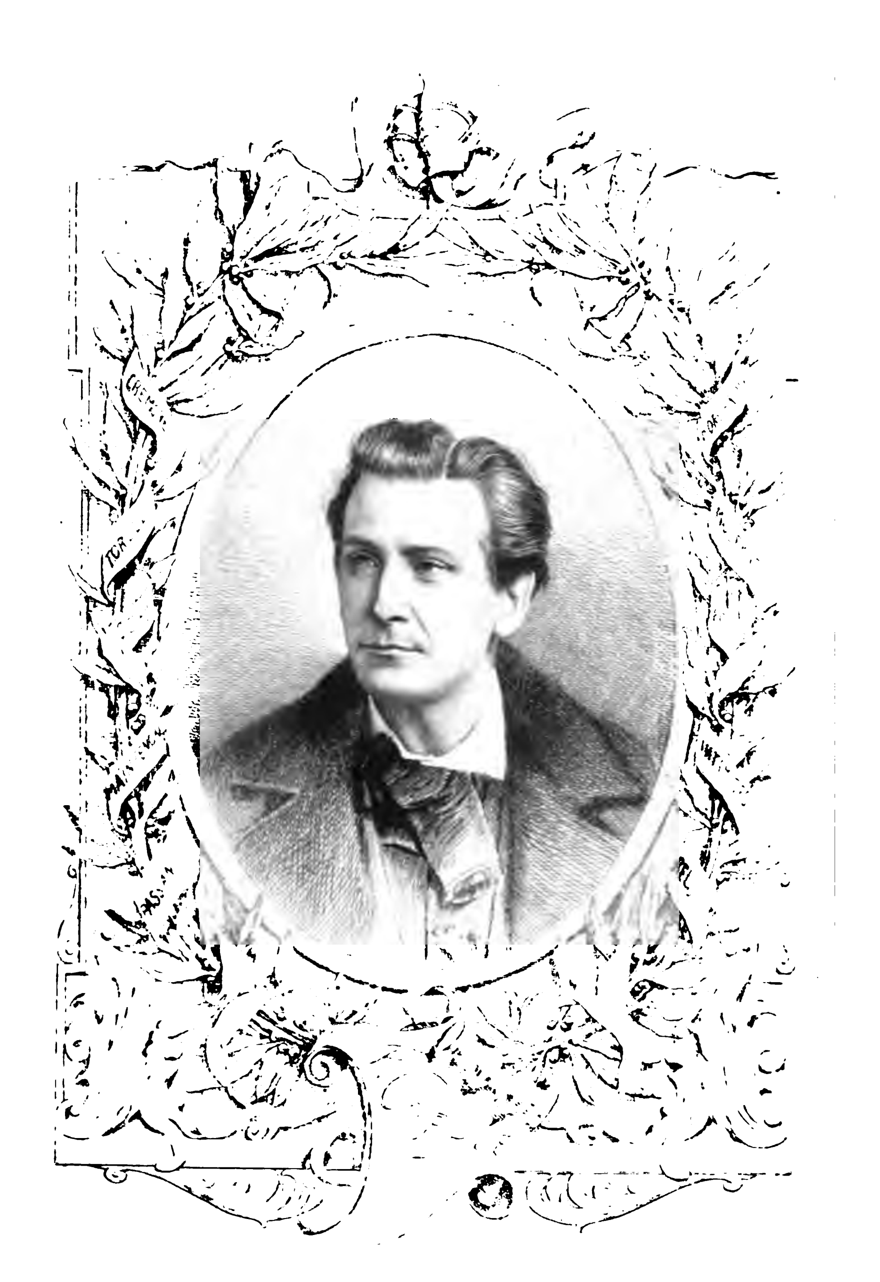
PARIS

LIBRAIRIE L. HÉBERT

ALEXdre HOUSSIAUX ET Cie, SUCCrs

7, RUE PERRONET, 7

L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — MAY et MOTTEROZ, direct



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR

FRANÇOIS FLAMENG ET TOFANI

[illegible]

POÉSIE — TOME I



ÉDITION [illegible]

PARIS

LIBRAIRIE L. HÉBERT

[illegible]

[illegible]



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR

FRANÇOIS FLAMENG ET TOFANI

GRAVURES AU BURIN

PAR BOISSON, BOUTELIÉ, DUBOUCHET, LÉOPOLD FLAMENG
ET JULES JACQUET

POÉSIE — TOME I



ÉDITION LEMERRE

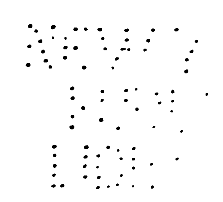
PARIS

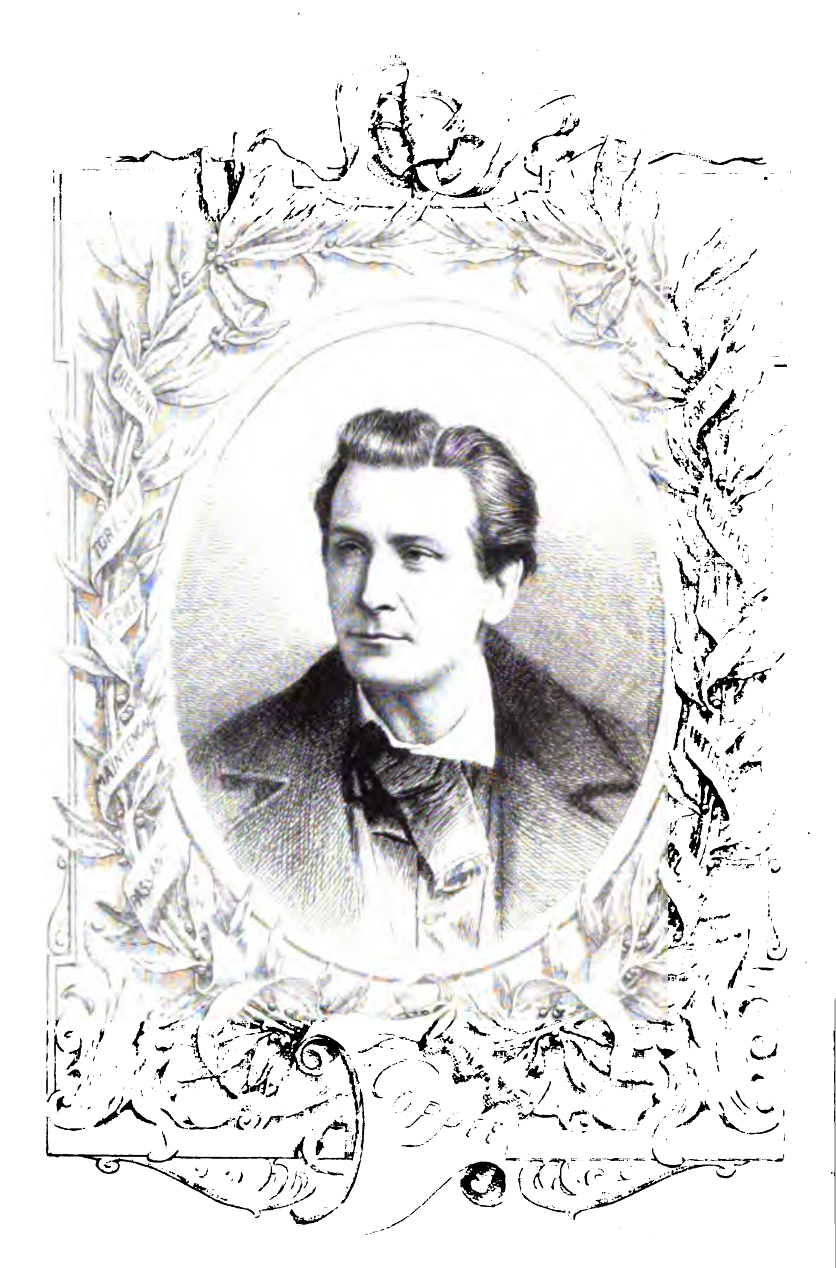
LIBRAIRIE L. HÉBERT

ALEXDRE HOUSSIAUX ET Cie, SUCCRS

7, RUE PERRONET, 7

1892





Dessiné et Gravé par Léopold Flameng

L. HÉBERT ÉDITEUR

i L.S

COPPÉE

PET, LEOPOLD

OL I



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR

FRANÇOIS FLAMENG ET TOFANI

GRAVURES AU BURIN

PAR BOISSON, BOUTELIÉ, DUBOUCHET, LÉOPOLD FLAMENG
ET JULES JACQUET

POÉSIE — TOME I



ÉDITION LEMERRE

PARIS

LIBRAIRIE L. HÉBERT

ALEXDRE HOUSSIAUX ET Cie, SUCCRS

7, RUE PERRONET, 7

1892

LE RELIQUAIRE

1864-1866

A MON CHER MAITRE

LECONTE DE LISLE

JE DÉDIE MES PREMIERS VERS

F. C.

PROLOGUE

Comme les prêtres catholiques,
Sous les rideaux de pourpre, autour
De la châsse où sont les reliques,

Brûlent, dans leur mystique amour,
Les longs cierges aux flammes pures,
Fauves la nuit, pâles le jour,

Qui jettent des lueurs obscures
Sur les bijoux tristes et noirs
Perdus dans l'or des ciselures;

Et de même que, tous les soirs,
Ils font autour du reliquaire
Fumer les légers encensoirs ;

Dédaignant la douleur vulgaire
Qui pousse des cris importuns,
Dans ces poèmes je veux faire

A tous mes beaux rêves défunts,
A toutes mes chères reliques,
Une chapelle de parfums

Et de cierges mélancoliques.

VERS LE PASSÉ

Longuement poursuivi par le spleen détesté,
Quand je vais dans les champs, par les beaux soirs d'été,
Au grand air rafraîchir mes tempes,
Je ris de voir, le long des bois, les fiancés
Cheminer lentement, deux par deux, enlacés
Comme dans les vieilles estampes.

Car je dédaigne enfin les baisers puérils
Et la foi des seize ans, fleur brève des avrils,
Éphémère duvet des pêches,
Qui fait qu'on se contente et qu'on est trop heureux,
Si la femme qu'on aime a les bras amoureux,
L'âme neuve et les lèvres fraîches.

Elle est évanouie à jamais la candeur
Qui fait que l'on s'éprend d'un petit air boudeur
Qui n'est bien qu'à travers le voile,
Et qu'on n'a pas de mots assez ambitieux
Pour dire à ses amis qu'elle a de jolis yeux
Couleur de bleuet et d'étoile.

Et c'est la fin. Mon cœur, quitté des anciens vœux,
Ne saura plus le charme infini des aveux
Et ce bonheur qui vous inonde
Parce qu'un soir de mai, dans les bois, à Meudon,
Sur votre épaule avec un geste d'abandon
Elle a posé sa tête blonde.

Et pourtant j'ai connu tout cela; j'ai connu
Même ces doux projets de bonheur ingénu
Dont l'âme si bien s'accommode :
L'hiver, le coin du feu, la chambre aux sourds tapis,
Et, dans un frais berceau, deux enfants assoupis
Auprès de leur mère qui brode.

Mais cet espoir, hélas! d'un avenir doré,
Ces apparitions, ces rêves ont duré
Le temps d'une aube boréale,

Et mon esprit partit aux pays fabuleux
Où l'on pense cueillir les camélias bleus
Et trouver l'amour idéale.

Là, j'ai beaucoup souffert, et j'en reviens meurtri.
En d'indignes plaisirs à jamais j'ai flétri
Les saintes blancheurs de mon âme.
Je reviens du rivage où j'avais émigré,
Et j'ai le front très pâle; et cependant, malgré
Ce que j'ai souffert par la femme,

Malgré ce cœur brisé, sans espoir et sans foi,
Ces débauches qu'on fait à la fin malgré soi
Comme de hideuses besognes,
Sans cesse je retourne à mon passé riant,
Ainsi qu'aux premiers froids toujours vers l'Orient
Reviennent les blanches cigognes.

SOLITUDE

Je sais une chapelle horrible et diffamée,
Dans laquelle autrefois un prêtre s'est pendu.
Depuis ce sacrilège effroyable on a dû
La tenir pour toujours aux fidèles fermée.

Plus de croix sur l'autel, plus de cierge assidu,
Plus d'encensoir perdant son âme parfumée.
Sous les arceaux déserts une funèbre armée
De feuilles mortes court en essaim éperdu.

Ma conscience est cette église de scandales;
Mes remords affolés bondissent sur les dalles;
Le doute, qui faisait mon orgueil, me punit.

Obstiné sans grandeur, je reste morne et sombre,
Et ne puis même plus mettre mon âme à l'ombre
Du grand geste de Christ qui plane et qui bénit.

ADAGIO

La rue était déserte et donnait sur les champs.
Quand j'allais voir, l'été, les beaux soleils couchants
Avec le rêve aimé qui partout m'accompagne,
Je la suivais toujours pour gagner la campagne,
Et j'avais remarqué que, dans une maison
Qui fait l'angle et qui tient, ainsi qu'une prison,
Fermée au vent du soir son étroite persienne,
Toujours à la même heure, une musicienne
Mystérieuse, et qui sans doute habitait là,
Jouait l'adagio de la sonate en *la*.
Le ciel se nuançait de vert tendre et de rose.
La rue était déserte; et le flâneur morose
Et triste, comme sont souvent les amoureux,
Qui passait, l'œil fixé sur les gazons poudreux,

Toujours à la même heure, avait pris l'habitude
D'entendre ce vieil air dans cette solitude.
Le piano chantait sourd, doux, attendrissant,
Rempli du souvenir douloureux de l'absent
Et reprochant tout bas les anciennes extases.
Et moi, je devinais des fleurs dans de grands vases,
Des parfums, un profond et funèbre miroir,
Un portrait d'homme à l'œil fier, magnétique et noir,
Des plis majestueux dans les tentures sombres,
Une lampe d'argent, discrète, sous les ombres,
Le vieux clavier s'offrant dans sa froide pâleur,
Et, dans cette atmosphère émue, une douleur
Épanouie au charme ineffable et physique
Du silence, de la fraîcheur, de la musique.
Le piano chantait toujours plus bas, plus bas;
Puis, un certain soir d'août, je ne l'entendis pas.

Depuis je mène ailleurs mes promenades lentes.
Moi qui hais et qui fuis les foules turbulentes,
Je regrette parfois ce vieux coin négligé.
Mais la vieille ruelle a, dit-on, bien changé:
Les enfants d'alentour y vont jouer aux billes,
Et d'autres pianos l'emplissent de quadrilles.

A TES YEUX

Telle, sur une mer houleuse, la frégate
Emporte vers le Nord les marins soucieux,
Telle mon âme nage, abîmée en tes yeux,
Parmi leur azur pâle aux tristesses d'agate.

Car j'ai revu dans leur nuance délicate
Le mirage lointain des Édens et des cieux
Plus doux, que ferme à nos désirs audacieux
La figure voilée et sombre d'une Hécate.

Hélas! courbons le front sous le poids des exils!
C'est en vain qu'aux genoux attiédis des amantes
Nous cherchons l'infini sous l'ombre de leurs cils.

Jamais rayon d'amour sur ces ondes dormantes
Ne vibrera, sincère et pur, et les maudits
Ne retrouveront pas les anciens paradis.

ET NUNC ET SEMPER

Sous l'éclat blanc du jour, sous la fraîcheur des cèdres,
Sous la nuit où poudroie un peuple de soleils,
Longtemps j'ai promené mes souvenirs, pareils
Aux tragiques douleurs des Saphos et des Phèdres;

Mais l'azur clair, les bois profonds, les blondes nuits
En moi n'ont point versé leurs influences calmes;
Sous les astres, sous les rayons et sous les palmes,
Sans espoir je promène encore mes ennuis.

Que la forêt frémisse ainsi qu'un chœur de harpes,
Ou que le soir s'embaume aux calices ouverts,
Le son ou le parfum des maux jadis soufferts
Descend sur ma pensée en funèbres écharpes.

Ames tristes des fleurs, chastes frissons des bois,
Me haïssez-vous donc, puisqu'il faut que je sente
Dans vos aromes chers les baisers de l'absente
Et que j'entende en vos échos vibrer sa voix?

L'ÉTAPE

A ALBERT MÉRAT

Les longs récits autour du poêle, à la caserne,
La guinguette et l'amour ne sont plus de saison.
Boucle ton sac et sangle à tes reins la giberne;
Conscrit, le régiment change de garnison.

La route est sèche et blanche, et lointain l'horizon;
Si tes pieds sont meurtris, marche dans la luzerne,
Et ne regarde pas le houx de la taverne;
Les traînards ont la belle étoile pour maison.

— Je suis du régiment de misère. La tombe,
Dernière étape, est loin encore, et je succombe
De fatigue, de faim, de soif et de chaleur.

Je marche, sans espoir que mon tourment s'apaise,
Et, comme un soldat fait de l'arme qui lui pèse,
Je ne puis que changer d'épaule ma douleur.

SOUS LES BRANCHES

Palpitante encore du bal,
Elle voulut, la blonde fille,
M'accompagner jusqu'à la grille
Où j'avais lié mon cheval.

Malgré l'appel des ritournelles,
Au jardin nous nous attardions,
Et les choses que nous disions
Étaient tristes et solennelles.

Nous avions pris le long chemin,
Nous avions pris le chemin sombre.
Je ne la voyais pas dans l'ombre,
Mais je la tenais par la main.

Nos baisers rythmaient nos paroles,
Et nous suivions, tendres et las,
La voûte obscure des lilas,
Qui s'étoilait de lucioles.

Et ma chevelure baignait,
Comme dans l'eau les pleurs d'un saule,
Son front posé sur mon épaule,
Son doux front qui s'abandonnait.

Et pour que l'opaque ramure
Couvrît notre rêve enchanté
De silence et d'obscurité,
La brise apaisait son murmure.

LA TRÊVE

La fatigue nous désenlace.
Reste ainsi, mignonne. Je veux
Voir reposer ta tête lasse
Sur l'or épars de tes cheveux.

Tais-toi. Ce que tu pourrais dire
Sur le bonheur que tu ressens
Jamais ne vaudrait ce sourire
Chargé d'aveux reconnaissants.

Sous tes paupières abaissées
Cherche plutôt à retenir,
Pour en parfumer tes pensées,
L'extase qui vient de finir.

Et pendant ton doux rêve, amie,
Accoudé parmi les coussins,
Je regarderai l'accalmie
Vaincre l'orage de tes seins.

BOUQUETIÈRE

Un maître, de qui la palette
Se plaisait aux sombres couleurs,
A peint un élégant squelette
Portant un frais panier de fleurs.

Près de lui la danse macabre,
Comme les plis d'un noir drapeau,
Ondoie; et reîtres à grand sabre,
Écoliers la pipe au chapeau,

Moines chauves, rois lourds d'hermine,
Bourgeois à ventres de bedeaux,
Mendiants fiers de leur vermine,
L'emplâtre à l'œil, la loque au dos,

Tous passent, enlaçant des filles,
Ou marchant d'un air rogue et sec,
Ou clochetant sur des béquilles,
Au son du fifre et du rebec.

Pourtant la bande tout entière
Suspend sa danse et son caquet
Devant la maigre bouquetière,
Et chacun lui prend un bouquet.

Vieil artiste mélancolique,
Quels sont ces fous ? Dans quel dessein
Cachent-ils comme une relique
Ces fleurs mortelles dans leur sein ?

Je ne sais. Mais sur ma poitrine,
Souvenir des amours défunts,
Une fleur jadis purpurine
A vécu ses derniers parfums.

Ainsi qu'on fait d'une amulette,
Je la garde là, mais j'en meurs :
Et je songe au morne squelette
Prodiguant ses funèbres fleurs.

LE CABARET

A LÉON VALADE

Dans le bouge qu'emplit l'essaim insupportable
Des mouches bourdonnant dans un chaud rayon d'août,
L'ivrogne, un de ceux-là qu'un désespoir absout,
Noyait au fond du vin son rêve détestable.

Stupide, il remuait la bouche avec dégoût,
Ainsi qu'un bœuf repu ruminant dans l'étable.
Près de lui le flacon, renversé sur la table,
Se dégorgeait avec les hoquets d'un égout.

Oh ! qu'il est lourd le poids des têtes accoudées
Où se heurtent sans fin les confuses idées
Avec le bruit tournant du plomb dans le grelot !

Je m'approchai de lui, pressentant quelque drame,
Et vis que dans le vin craché par le goulot
Lentement il traçait du doigt un nom de femme.

LA VAGUE ET LA CLOCHE

Une fois, terrassé par un puissant breuvage,
J'ai rêvé que parmi les vagues et le bruit
De la mer je voguais sans fanal dans la nuit,
Morne rameur, n'ayant plus l'espoir du rivage.

L'Océan me crachait ses baves sur le front
Et le vent me glaçait d'horreur jusqu'aux entrailles;
Les lames s'écroulaient ainsi que des murailles,
Avec ce rythme lent qu'un silence interrompt.

Puis tout changea. La mer et sa noire mêlée
Sombrèrent. Sous mes pieds s'effondra le plancher
De la barque... Et j'étais seul dans un vieux clocher,
Chevauchant avec rage une cloche ébranlée.

J'étreignais la criarde opiniâtrément,
Convulsif, et fermant dans l'effort mes paupières;
Le grondement faisait trembler les vieilles pierres,
Tant j'activais sans fin le lourd balancement.

Pourquoi n'as-tu point dit, ô rêve! où Dieu nous mène?
Pourquoi n'as-tu point dit s'ils ne finiraient pas,
L'inutile travail et l'éternel fracas
Dont est faite la vie, hélas! la vie humaine?

UNE SAINTE

A MA MÈRE

C'est une vieille fille en cheveux blancs ; elle est
Pâle et maigre ; un antique et grossier chapelet
S'égrène, machinal, sous ses doigts à mitaines.
Sans cesse remuant ses lèvres puritaines
D'où tombent les *Pater noster* et les *Ave*,
Et, laissant son tricot de laine inachevé,
Droite, elle prie, assise au coin d'un feu de veuve,
Dans sa robe de deuil rigide et toujours neuve.

Le logis est glacé comme elle. Le cordeau
Semble avoir aligné les plis droits du rideau,
Que blêmit le reflet pâle d'un jour d'automne;
Et, s'il vient un rayon de soleil, il détonne
Et sur le sol découpe un grand carré brutal.
Le lit est étriqué comme un lit d'hôpital.
L'heure marche sans bruit sous son globe de verre.
Tout est froid, triste, gris, monotone et sévère;
Et près du crucifix penché comme un fruit mûr,
Deux béquilles d'enfant, en croix, pendent au mur.

C'est une histoire simple et très mélancolique
Que raconte l'étrange et lugubre relique :
Les baisers sur les mains froides des vieux parents;
La bénédiction tremblante des mourants;
Et puis deux orphelins tout seuls, le petit frère
Infirme, étiolé, qui souffre et qui se serre,
Frileux, contre le sein d'un ange aux cheveux blonds;
La grande sœur, si pâle avec ses voiles longs,
Qui, la veille, devant le linceul et le cierge,
Jurait aux parents morts, à Jésus, à la Vierge,
D'être une mère au pauvre enfant, frêle roseau;
Ce sont les petits bras tendus hors du berceau,
La douleur apaisée un instant par un conte,
L'insomnie et la voix de l'horloge qui compte

L'heure très lentement, les réveils pleins d'effrois,
Les soins donnés, les pieds nus sur les carreaux froids,
Les baisers appuyés sur la trace des larmes,
Et la tisane offerte, et les folles alarmes,
Et le petit malade à l'aurore n'offrant
Qu'un front plus pâle et qu'un sourire plus navrant.

Ce dévoûment obscur a duré dix années.
Beauté, jeunesse, fleurs loin du soleil fanées,
Tout fut sacrifié sans plainte et sans regret;
Et quand, par les beaux soirs, un instant elle ouvrait
A la brise de mai charmante et parfumée
La fenêtre toujours par prudence fermée
Et laissait ses regards errer à l'horizon,
Une toux de l'enfant refermait sa prison.

Elle est libre aujourd'hui.

C'est une pauvre vieille,
Toujours en deuil, dévote, ascétique, pareille
Aux béguines qu'on voit errer dans le couvent.
Libre! Pauvre âme simple et douce! Bien souvent
Elle songe, très triste, à son cher esclavage,
Et, tout bas, d'une voix sourde, presque sauvage,

Elle dit : « Il est mort ! » Puis elle s'attendrit,
Et reprend : « Il avait déjà beaucoup d'esprit.
Quand il était méchant, il m'appelait madame.
Il est mort ! Le bon Dieu l'a pris. Sa petite âme
A des ailes. Il est un ange au paradis.
Sans quoi serait-il mort ? Quelquefois je me dis
Que Dieu prend les enfants pour en faire des anges.
Puis il avait des mots et des regards étranges :
Peut-être qu'il était ange avant d'être né ?
Tes pleurs de chaque jour, ô pauvre condamné,
Valent bien tous les longs *Oremus* qu'on prodigue.
Puis un signe de croix était une fatigue
Pour son bras. Il savait souffrir, et non prier.
Il est mort ! Une nuit, je l'entendis crier.
J'accourus, je penchai la tête vers sa couche,
Et sa dernière haleine a passé sur ma bouche,
Et depuis ce temps-là je n'ai plus de gaîté.
Le lendemain des gens sombres l'ont emporté.
Pauvre martyr ! Sa bière était toute petite !
J'ai laissé sur son cœur sa médaille bénite.
Cela fera plaisir au bon Dieu, n'est-ce pas ?
Il est au ciel. Hélas ! est-il heureux là-bas ?
Les anges, on se fait parfois de ces chimères,
Ont-ils soin des enfants aussi bien que les mères ?
Je doute. Pardonnez, Seigneur, à mon regret ! »

Et baissant ses grands yeux où l'âme transparaît,
Elle active le cours rythmique et monotone
De son lent chapelet. Et le soleil d'automne,
Qui dore les carreaux de ses rayons tremblants,
Met de vagues lueurs parmi ses cheveux blancs.

RÉDEMPTION

Pour aimer une fois encor, mais une seule,
Je veux, libertin repentant,
La vierge qui, rêveuse aux genoux d'une aïeule,
Sans m'avoir jamais vu m'attend.

Elle est pieuse et sage, elle dit ses prières
Tous les soirs et tous les matins,
Et ne livre jamais aux doigts des chambrières
Ses modestes cheveux châtains.

Quelquefois, le dimanche, en robe étroite et grise,
Elle sort au bras d'un vieillard,
Laissant errer la vague extase et la surprise
Innocente de son regard.

Et les oisifs n'ont point de pensers d'infamies
Devant ses yeux calmes et doux,
Lorsque dans les jardins, chez les fleurs, ses amies,
Elle arrive à ses rendez-vous.

Elle est ainsi, n'aimant que les choses fleuries,
Préférant, pour passer le soir,
Les patients travaux de ses tapisseries
Aux sourires de son miroir.

Elle a le charme exquis de tout ce qui s'ignore,
Elle est blanche, elle a dix-sept ans,
Elle rayonne, elle a la clarté de l'aurore
Comme elle, a l'âge du printemps.

Les heures des longs jours pour elle passent brèves
Et, s'exhalant comme un parfum,
Elle voit chaque nuit des blancheurs dans ses rêves,
Et toute sa vie en est un.

Telle elle est, ou du moins je la devine telle,
Lys candide, cygne ingénu.
Je la cherche, et bientôt quand j'aurai dit : « C'est elle ! »
Quand elle m'aura reconnu,

Je veux lui donner tout, ma vie et ma pensée,
Ma gloire et mon orgueil, et veux
Choisir pour la nommer enfin ma fiancée
Une nuit propice aux aveux.

Elle viendra s'asseoir sur un vieux banc de pierre,
Au fond du parc inexploré,
Et me regardera sans baisser la paupière,
Et moi, je m'agenouillerai.

Doucement, dans mes mains, je presserai les siennes
Comme on tient des oiseaux captifs,
Et je lui conterai des choses très anciennes,
Les choses des cœurs primitifs.

Elle m'écoutera, pensive et sans rien dire,
Mais fixant sur moi ses grands yeux,
Avec tout ce qu'on peut mettre dans un sourire
D'amour pur et religieux.

Et ses yeux me diront, éloquences muettes,
Ce que disent à demi-voix
Les amants dont on voit les claires silhouettes
Blanchir l'obscurité des bois.

Et sans bruit, pour que seul, oh ! seul, je puisse entendre
L'ineffable vibration,
Jusqu'à moi son baiser descendra, grave et tendre
Comme une bénédiction.

Et quand elle aura, pure, à ma coupable lèvre
Donné le baiser baptismal,
Sans doute je pourrai guérir enfin ma fièvre
Et t'expulser, regret du mal.

Oui, bien qu'autour de moi plane toujours et rôde
L'épouvante de mon passé,
Que mon lit garde encor ta place toute chaude,
O désir vainement chassé,

Je pourrai, je pourrai, Nixe horrible, Sirène,
Secouer enfin la langueur
De mes sens et purger, ô femme, la gangrène
Dont tu m'as saturé le cœur,

Ainsi que fait du fard brûlant dont il se grime
L'histrion, chanteur d'opéras,
Ou comme un spadassin essuie, après le crime,
L'épée atroce sous son bras!

POÈMES DIVERS

LE JONGLEUR

A CATULLE MENDÈS

Las des pédants de Salamanque
Et de l'école aux noirs gradins,
Je vais me faire saltimbanque
Et vivre avec les baladins.

Que je dorme entre quatre toiles,
La nuque sur un vieux tambour,
Mais que la fraîcheur des étoiles
Baigne mon front brûlé d'amour!

Je consens à risquer ma tête
En jonglant avec des couteaux,
Si le vin, ce but de la quête,
Coule à gros sous sur mes tréteaux.

Que la bise des nuits flagelle
La tente où j'irai bivaquant,
Mais que le maillot où je gèle
Soit fait de pourpre et de clinquant!

Que j'aille errant de ville en ville,
Chassé par le corrégidor,
Mais que la populace vile
M'admire, ceint d'un bandeau d'or!

Qu'importe que sous la dentelle,
Devant mon cynisme doré,
Les dévotes de Compostelle
Se signent d'un air timoré,

Si la gitane de Cordoue,
Qui sait se mettre sans miroir
Des accroche-cœurs sur la joue
Et du gros fard sous son œil noir,

Trompant un hercule de foire
Stupide et fort comme un cheval,
M'accorde un soir d'été la gloire
D'avoir un géant pour rival!

Croule donc, ô mon passé, croule,
Espoir des avenirs mesquins,
Et que je tienne enfin la foule
Béante sous mes brodequins!

Que je la voie, ardente, suivre
Le cercle pur que décriront
Les sonores poignards de cuivre
Sur ma tête envolés en rond,

Et que, l'œil fou de l'auréole
Qu'allume ce serpent vermeil,
Elle prenne un jour pour idole
Le fier jongleur, aux dieux pareil!

INNOCENCE

A LÉOPOLD HOROVITZ

Si chétive, une haleine, une âme,
L'orpheline du porte-clés
Promenait dans la cour infâme
L'innocence en cheveux bouclés.

Elle avait cinq ans; son épaule
Était blanche sous les haillons;
Et, libre, elle emplissait la geôle
D'éclats de rire et de rayons.

Un bon vieux repris de justice
Sculptait pour elle des joujoux;
L'ancien crime et le jeune vice
L'avaient prise sur leurs genoux;

Et, rappelant la mandragore
Qui fleurit au pied du gibet,
Elle était plus charmante encore
Le jour qu'une tête tombait.

LA MORT DU SINGE

A ERNEST D'HERVILLY

Frissonnant jusque dans la moelle,
Pelé, funèbre et moribond,
Le vieux singe, près de son poêle,
Tousse en râlant et se morfond.

Composant, malgré sa détresse,
La douleur qui le fait mourir,
Il geint; mais sa plainte s'adresse
Au public qu'il veut attendrir.

Comme une phtisique de drame
Pâmée en ses neigeux peignoirs,
Il joint, avec des airs de femme,
Ses petits doigts ridés et noirs;

Et des pleurs, traçant sur sa face
Deux sillons parmi les poils roux,
Font plus navrante sa grimace
Faite de rire et de courroux.

Vieil histrion, loin de tes planches,
Ainsi tu n'as pas regretté
Les bonds effarés dans les branches,
L'Inde immense, la liberté!

Ce que tu pleures, c'est la scène
Et ce palais de fil de fer
Dans lequel, parodiste obscène,
Grattant ton poil, montrant ta chair,

Railleur, tu faisais voir aux hommes
Ce qu'ils ont de vil et de laid,
Pour manger les trognons de pommes
Dont leur colère t'accablait!

RITOURNELLE

Dans la plaine blonde et sous les allées,
Pour mieux faire accueil au doux messidor,
Nous irons chasser les choses ailées,
Moi, la strophe, et toi, le papillon d'or.

Et nous choisirons les routes tentantes,
Sous les saules gris et près des roseaux,
Pour mieux écouter les choses chantantes,
Moi, le rythme, et toi, le chœur des oiseaux.

Suivant tous les deux les rives charmées
Que le fleuve bat de ses flots parleurs,
Nous vous trouverons, choses parfumées,
Moi, glanant des vers, toi cueillant des fleurs.

Et l'amour, servant notre fantaisie,
Fera ce jour-là l'été plus charmant :
Je serai poète, et toi poésie,
Tu seras plus belle, et moi plus aimant.

A UNE TULIPE

O rare fleur, ô fleur de luxe et de décor,
Sur ta tige toujours dressée et triomphante,
Le Velasquez eût mis à la main d'une infante
Ton calice lamé d'argent, de pourpre et d'or.

Mais, détestant l'amour que ta splendeur enfante,
Maîtresse esclave, ainsi que la veuve d'Hector,
Sous la loupe d'un vieux, inutile trésor,
Tu t'alanguis dans une atmosphère étouffante,

Tu penses à tes sœurs des grands parcs, et tu peux
Regretter le gazon des boulingrins pompeux,
La fraîcheur du jet d'eau, l'ombrage du platane;

Car tu n'as pour amant qu'un bourgeois de Harlem,
Et dans la serre chaude, ainsi qu'en un harem,
S'exhalent sans parfum tes ennuis de sultane.

LE FEU FOLLET

Par une nuit d'orage et sous un ciel en deuil,
Parfois le paysan, qui sort d'une veillée,
Aperçoit au détour de la route mouillée
Un feu follet énorme et fixe comme un œil.

S'il s'avance, domptant son effroi par orgueil,
Le feu recule et semble, au fond de la feuillée
Par la brise de mer tordue et travaillée,
Une flamme d'alarme, au loin, sur un écueil;

Mais s'il fuit, le poltron, et regarde en arrière,
Il voit tout près, tout près, l'infernale lumière
Grossissant et dardant sur lui son œil mauvais.

O vieux désir, pourquoi donc me poursuivre encore,
Puisque tu t'es enfui quand je te poursuivais?
Quand donc t'éteindras-tu? Quand donc viendra l'aurore?

L'HOROSCOPE

A EMMANUEL GLASER

Les deux sœurs étaient là, les bras entrelacés,
Debout devant la vieille aux regards fatidiques,
Qui tournait lentement de ses vieux doigts lassés
Sur un coin de haillon les cartes prophétiques.

Brune et blonde, et de plus fraîches comme un matin,
L'une sombre pavot, l'autre blanche anémone,
Celle-ci fleur de mai, celle-là fleur d'automne,
Ensemble elles voulaient connaître le destin.

« La vie, hélas! sera pour toi bien douloureuse, »
Dit la vieille à la brune au sombre et fier profil.
Celle-ci demanda : « Du moins m'aimera-t-il?
— Oui. — Vous me trompiez donc. Je serai trop heureuse. »

« Tu n'auras même pas l'amour d'un autre cœur, »
Dit la vieille à l'enfant blanche comme la neige.
Celle-ci demanda : « Moi, du moins, l'aimerai-je?
— Oui. — Que me disiez-vous? J'aurai trop de bonheur. »

FERRUM EST QUOD AMANT

A JOSÉ MARIA DE HEREDIA

Sous les pleurs du jet d'eau qui bruit dans la vasque,
Armide étreint les flancs du héros enchaîné;
Près d'Arès, qui de sang ruisselle, Dioné
Mêle ses fins cheveux aux crins rudes d'un casque.

Donc, ô femme, toujours ton caprice fantasque
Aux boucles des brassards s'accroche fasciné;
Ton orgueil, par le glaive absurde dominé,
Tombe aux pieds des pesants pourfendeurs comme un masque.

Si tu t'offres ainsi, lubrique, à ces vainqueurs,
C'est qu'ils ont comme toi versé le sang des cœurs,
C'est que ta lèvre rouge est pareille à des traces

Sanglantes sur l'épée aux sinistres éclairs,
Et que, mieux qu'au miroir, dans l'acier des cuirasses
Tu te plais à mirer tes yeux cruels et clairs.

LE LYS

A AMÉDÉE BAUDIT

Hors du coffret de laque aux clous d'argent, parmi
Les fleurs du tapis jaune aux nuances calmées,
Le riche et lourd collier, qu'agrafent deux camées,
Ruisselle et se répand sur la table à demi.

Un oblique rayon l'atteint. L'or a frémi.
L'étincelle s'attache aux perles parsemées,
Et midi darde moins de flèches enflammées
Sur le dos somptueux d'un reptile endormi.

Cette splendeur rayonne et fait pâlir des bagues
Éparses, où l'onyx a mis ses reflets vagues
Et le froid diamant sa claire goutte d'eau;

Et, comme dédaigneux du contraste et du groupe,
Plus loin, et sous la pourpre ombreuse du rideau,
Noble et pur, un grand lys se meurt dans une coupe.

CHANT DE GUERRE

CIRCASSIEN

Du Volga, sur leurs bidets grêles,
Les durs Baskirs vont arriver.
Avril est la saison des grêles,
Et les balles vont le prouver.

Les neiges ont fini leurs fontes,
Les champs sont verts d'épis nouveaux;
Mettons les pistolets aux fontes
Et les harnais d'or aux chevaux.

Que le plus vieux chef du Caucase
Bourre en présence des aînés,
Avec le vélin d'un ukase
Les longs fusils damasquinés!

Qu'on ait le cheval qui se cabre
Sous les fourrures d'Astracan,
Et qu'on ceigne son plus grand sabre,
Son sabre de caïmacan!

Laissons les granges et les forges.
Que les fusils de nos aïeux
Frappent l'écho des vieilles gorges
De leur pétillement joyeux!

Et vous, prouvez, fières épouses,
Que celles-là que nous aimons
Aussi bien que nous sont jalouses
De la neige vierge des monts.

Adieu, femmes qui serez veuves;
Venez nous tendre l'étrier;
Et puis, si les cartouches neuves
Nous manquent, au lieu de prier,

Au lieu de filer et de coudre,
Pâles, le blanc linceul des morts,
Au marchand turc, pour de la poudre,
Vendez votre âme et votre corps.

VITRAIL

A PAUL VERLAINE

Sur un fond d'or pâli, les saints rouges et bleus
Qu'un plomb noir délimite en dessins anguleux,
Croisant les bras, levant au ciel un œil étrange :
Marc, brun, près du lion ; Mathieu, roux, près de l'ange ;
Et Jean, tout rose, avec l'oiseau des empereurs ;
Luc, et son bœuf, qui fait songer aux laboureurs
Dont le Messie aux Juifs parle en ses paraboles ;
Tous désignant d'un doigt rigide les symboles

Écrits sur un feuillet à demi déroulé;
Notre Dame la Vierge, au front immaculé,
Présentant sur ses bras Jésus, le divin Maître,
Qui lève ses deux doigts pour bénir, comme un prêtre;
Le bon Dieu, blanc vieillard qu'entourent les élus
Inclinés sous le vol des chérubins joufflus;
Et le Christ, abreuvé de fiel et de vinaigre,
Cambrant sur le bois noir son torse jaune et maigre.

LE FILS DES ARMURES

A LÉOPOLD FLAMENG

Tous les ducs morts sont là, gloire d'acier vêtue,
Depuis Othon le Saint jusqu'à Job le Bancal;
Et devant eux, riant son rire musical,
L'enfant à soulever des armes s'évertue.

Chaque armure, où l'aïeul se survit en statue
Sous la fière couronne et le cimier ducal,
Joyeuse, reconnaît d'un regard amical
Sa race qui déjà joue avec ce qui tue.

Plongé dans un fauteuil de cuir rouge, gaufré
De fleurs d'or, l'écuyer, grand vieillard balafré,
Feuillette un très ancien traité de balistique;

Et les vieux casques ont des sourires humains,
Cependant qu'au milieu de la chambre gothique
L'enfant chevauche sur une épée à deux mains.

LES AIEULES

A MADAME JUDITH MENDES

A la fin de juillet les villages sont vides.
Depuis longtemps déjà des nuages livides,
Menaçant d'un prochain orage à l'occident,
Conseillaient la récolte au laboureur prudent.
Donc voici la moisson, et bientôt la vendange :
On aiguise les faux, on prépare la grange,
Et tous les paysans, dès l'aube rassemblés,
Joyeux, vont à la fête opulente des blés.

Or, pendant tout ce temps de travail, les aïeules
Au village, devant les portes, restent seules,
Se chauffant au soleil et branlant le menton,
Calmes, et les deux mains jointes sur leur bâton,
Car les travaux des champs leur ont courbé la taille.
Avec leur long fichu peint de quelque bataille,
Leur jupe de futaine et leur grand bonnet blanc,
Elles restent ainsi tout le jour sur un banc,
Heureuses, sans penser peut-être et sans rien dire,
Adressant un béat et mystique sourire
Au clair soleil, qui dore au loin le vieux clocher
Et mûrit les épis que leurs fils vont faucher.

Ah! c'est la saison douce et chère aux bonnes vieilles!
Les histoires autour du feu, les longues veilles
Ne leur conviennent plus. Leur vieux mari, l'aïeul,
Est mort; et, quand on est très vieux, on est tout seul:
La fille est au lavoir, le gendre est à sa vigne.
C'est triste, et cependant encore on se résigne,
S'il fait un beau soleil aux rayons réchauffants.
Elles aimaient naguère à bercer les enfants.
Le cœur des vieilles gens, surtout à la campagne,
Bat lentement et très volontiers s'accompagne
Du mouvement rythmique et calme des berceaux.
Mais les petits sont grands aujourd'hui; ces oiseaux

Ont pris leur vol; ils n'ont plus besoin de défense;
Et voici que les vieux, dans leur seconde enfance,
N'ont même plus, hélas! ce suprême jouet.

Elles pourraient encor bien tourner le rouet;
Mais sur leurs yeux pâlis le temps a mis son voile;
Leurs maigres doigts sont las de filer de la toile;
Car de ces mêmes mains, que le temps fait pâlir,
Elles ont déjà dû souvent ensevelir
Des chers défunts la froide et lugubre dépouille
Avec ce même lin filé par leur quenouille.

Mais ni la pauvreté constante, ni la mort
Des troupeaux, ni le fils aîné tombant au sort,
Ni la famine après les mauvaises récoltes,
Ni les travaux subis sans cris et sans révoltes,
Ni la fille, servante au loin, qui n'écrit pas,
Ni les mille tourments qui font pleurer tout bas,
En cachette, la nuit, les craintives aïeules,
Ni la foudre du ciel incendiant les meules,
Ni tout ce qui leur parle encore du passé
Dans l'étroit cimetière à l'église adossé,
Où vont jouer les blonds enfants après l'école
Et qui cache, parmi l'herbe et la vigne folle,
Plus d'une croix de bois qu'elles connaissent bien,

Rien n'a troublé leur cœur héroïque et chrétien.
Et maintenant, à l'âge où l'âme se repose,
Elles ne semblent pas désirer autre chose
Que d'aller, en été, s'asseoir, vers le midi,
Sur quelque banc de pierre au soleil attiédi,
Pour regarder d'un œil plein de sereine extase
Les canards bleus et verts caquetant dans la vase,
Entendre la chanson des laveuses, et voir
Les chevaux de labour descendre à l'abreuvoir.
Leur sourire d'enfant et leur front blanc qui tremble
Rayonnent de bien-être et de candeur : il semble
Qu'elles ne songent plus à leurs chagrins passés,
Qu'elles pardonnent tout, et que c'est bien assez
Pour elles que d'avoir, dans leurs vieilles années,
Les peines d'autrefois étant bien terminées,
Et pour donner la joie à leurs quatre-vingts ans,
Le grand soleil, ce vieil ami des paysans.

LE JUSTICIER

A THÉODORE DE BANVILLE

L'an mil quatre cent trois, juste un mois après Pâques,
Le jour des bienheureux saint Philippe et saint Jacques,
Très haut et très puissant Gottlob, dit *le Brutal*,
Baron d'Hildburghausen, comte de Schnepfenthal,
Grand bailli d'Elbenau, margrave héréditaire
De Schlotemsdorff, seigneur du fleuve et de la terre,
Le doyen, le plus vieux des chevaliers saxons,
Qui, sur l'armorial, porte les écussons



LE JUSTICIER

À THÉODORE DE BANVILLE

L'an mil quatre cent trois, juste un mois après Pâques,
Le jour des bienheureux saint Philippe et saint Jacques,
Très haut et très puissant Gottlob, dit *le Brutal*,
Baron d'Hildburghausen, comte de Sonnenthal,
Grand bailli d'Elbenau, margrave héréditaire
De S[illegible]ersdorff, seigneur du fleuve et de la terre,
Le doyen et le plus vieux des chevaliers saxons,
Qui, selon l'armorial, porte les écussons



Le Justicier

De Ruhn et de Gommern écartelés, l'unique
Descendant d'une race altière et tyrannique,
Après être allé voir pendre trois paysans
Malgré la pluie et ses quatre-vingt-quatorze ans,
Vers l'Angélus, après souper, presque sans fièvre,
Mourut, les bras en croix et l'hostie à la lèvre,
En son château de Ruhn, sur l'Elbe.

On arbora
Le drapeau noir, et tout le pays respira.
Car on était alors dans les guerres civiles :
L'ivrogne Wenceslas avait vendu les villes
A prix d'or, les seigneurs gouvernaient à leur gré,
Et le vieux droit avait dès longtemps émigré.
Or il avait été cupide et sanguinaire
Ce grand vieillard tout pâle et presque centenaire
Que le drap dessinait sur son lit de repos.
Il avait rétabli tous les anciens impôts;
Et ses hallebardiers, démons de violence,
Faisaient payer les gens à coups de bois de lance :
Impôt sur la vendange, impôt sur la moisson,
Sur le gibier, sur les moulins, sur le poisson;
Impôt même sur ceux qui font pèlerinage;
Impôt toujours; et, quand on refusait, carnage!
Le vieux margrave avait des vengeances d'enfer.

Vêtu de fer, ganté de fer, masqué de fer,
Il arrivait, suivi de ses piquiers avides,
Et d'un geste faisait garnir les gibets vides.
Les vassaux par le fer, la corde ou le bâton
Mouraient; les jeunes gens prenaient le hoqueton;
Mais les vieux, tout couverts de haillons et de lèpres,
Il leur fallait aller, après l'heure des vêpres,
Mendier un pain noir aux portes du couvent;
Et sur la grande route on rencontrait souvent
Des mendiants douteux montrant d'horribles plaies.

Les bourgeois, enterrant les sous et les monnaies,
Avaient d'abord voulu se plaindre. Ils avaient pris
Un des leurs, un de ces malcontents à front gris,
Qui portent des rouleaux auxquels pend une cire,
Et qui font la grimace en disant le mot: « Sire. »
Pour aller supplier l'archevêque-électeur
A Trèves, en secret, et dire avec lenteur
Et sans fiel leurs griefs au très saint patriarche.
Mais Gottlob, du preud'homme ayant su la démarche,
Envoya devant lui deux beaux mulets très lourds
Portant ciboires d'or et chapes de velours;
Et l'électeur, du bien de Dieu trop économe,
Reçut les dons et fit estraper le preud'homme.
Et l'on se tut.

Or la misère redoublait,
Et Gottlob devenait centenaire. Il semblait
Qu'on ne dùt jamais voir la fin de ce supplice.
Les vieilles lui donnaient le diable pour complice;
Et tous désespéraient, et l'on criait merci.
Enfin il était mort; c'était bien sûr. Aussi,
Comme les petits nids des forêts sont en joie
Quand la tempête emporte un vol d'oiseaux de proie,
Le bon peuple à grands cris saluait ce départ
En allumant des feux de nuit sur le rempart,
Comme à Noël, après le temps des pénitences;
Et les manants dansaient en rond sous les potences.
Dans le château fermé, prêtant l'oreille aux bruits
Du lointain apportés par la brise des nuits,
Les soldats, inquiets, veillaient aux meurtrières,
Et près du mort un moine était seul en prières.
Assis dans un fauteuil de cuir, il rêvait seul,
Observant sur le corps le dessin du linceul,
Que rougissaient un cierge à droite, un cierge à gauche,
Et comparant ce lit funéraire à l'ébauche
Du marbre qu'on allait tailler pour le tombeau;
Ou, quand l'air plus glacé ravivait un flambeau
Et détournait ainsi sa vague rêverie,
Il regardait dans l'ombre une tapisserie
Obscure où se tordaient, confus, des cavaliers;

Ou bien suivait de l'œil l'arête des piliers.
Il était seul. Parfois une flamme hardie
Sur les vitraux étroits reflétait l'incendie,
Et les cris des vassaux en liesse au dehors
Par instants arrivaient moins lointains et plus forts.

Rigide sous le froc et pareil aux fantômes,
Le moine s'était mis à réciter des psaumes
Souvent interrompus d'un lent *Miserere*,
Quand soudain il pâlit, et son œil égaré
S'emplit d'une épouvante effroyable et niaise;
Ses maigres doigts crispés aux deux bras de sa chaise,
Il restait là, dompté, pétrifié, béant.
Le margrave s'était dressé sur son séant,
Voilé, blanc, et faisant de grands gestes étranges
Pour se débarrasser de ses funèbres langes.
Et celui qu'on croyait la pâture des vers
Apparut tout à coup vivant, les yeux ouverts,
Reconnut d'un regard vague et surpris à peine
Le moine, les flambeaux, le crucifix d'ébène,
Le bénitier plein d'eau bénite avec son buis,
Et dit d'une voix claire :

« Où suis-je? Je ne puis
Dire si je rêvais ou si j'étais mort. Moine,

Mes neveux ont-ils pris déjà mon patrimoine
Et jeté bas le rouge étendard du beffroi?
Suis-je défunt, ou suis-je encor maître chez moi?
Réponds. Puis, comme j'ai la tête encor troublée,
Cherche sur ce dressoir ma coupe ciselée,
Et me verse un grand coup de vin.

— En vérité,
Dieu puissant! dit le moine, il est ressuscité!

— Ressuscité? J'étais donc mort? Par mes ancêtres,
Je vais faire demain pavoiser mes fenêtres,
Recevoir mes neveux, du haut de mon balcon,
Et leur offrir à tous une chasse au faucon
Quand ils viendront, la larme à l'œil, pour mes obsèques,
Puis, après un repas comme en font vos évêques,
Les renvoyer tous gris abominablement. »

Le moine avec deux doigts se signa triplement
Sur la poitrine, sur le front et sur la bouche,
Se leva, fit un pas vers le vieillard farouche,
Et, d'une voix encor palpitante d'émoi,
Il dit :

« Et maintenant, margrave, écoutez-moi.

Tout à l'heure, à genoux près de votre cadavre,
Je priais, en songeant que c'est chose qui navre
Que de voir un vieillard, un grand seigneur, partir
Sans avoir eu le temps de se bien repentir.
Car l'absolution tombant des mains du prêtre
Est encore soumise à l'éternel *peut-être;*
Et, sans contrition, l'*Oremus* dépêché
Ne guérit point l'ulcère horrible du péché.
C'est pourquoi je priais avec ferveur dans l'ombre.
Nous vivons dans un siècle inexorable et sombre,
Monseigneur, dans un temps très pervers, où les grands
Du malheur populaire, hélas! sont ignorants.
Les gens de guerre ont tant piétiné l'Allemagne
Qu'il ne reste plus rien debout dans la campagne;
Les moissonneurs sont sans besogne, et nous n'aurons
Bientôt plus de travail que pour les forgerons;
C'est grand pitié de voir les blés couchés, les seigles
Perdus, et les festins des vautours et des aigles,
Les seuls qui maintenant se nourrissent de chair;
On mendie à tous les moutiers; le pain est cher;
Les villes ayant faim, les hameaux font comme elles;
Et les mères n'ont plus de lait dans leurs mamelles.
De cela les puissants n'ont soucis ni remords.
Et moi, qui dois prier ici-bas pour les morts,
Ma prière est surtout pour les grands et les riches:

Car je vois des vassaux en pleurs, des champs en friches
Et des pendus bercés par le vent des forêts;
Car je songe, margrave, aux éternels arrêts,
A la stricte balance où se pèsent les âmes,
Et j'entends le joyeux crépitement des flammes
Qu'attise avec sa fourche énorme le démon. »

Le margrave éclata de rire.
« Un beau sermon!
Dit-il. Et tu conclus?

— Que si la mort tenace
Vous épargne, c'est une effrayante menace,
Un avis du Très-Haut, et que votre cercueil
Avant longtemps aura franchi le dernier seuil,
Et que Dieu vous accorde, en son omnipotence,
Gottlob, le juste temps de faire pénitence.

— Tu le vois, dit Gottlob, j'écoute de mon mieux
Ton homélie, étant aujourd'hui très joyeux
De n'avoir point quatre ais de chêne pour chemise.
Ne crois pas cependant qu'elle te soit permise
Davantage, et retiens que, si je le voulais,
Je te ferais chasser par deux de mes valets
Fouaillant derrière toi mes limiers pour te mordre

Aux jambes. Maintenant je t'avais donné l'ordre
De m'aller vitement quérir à boire; va! »

Le moine, qui s'était assis, se releva.
Son froc l'enveloppait de grandes lignes blanches;
Ses mains en l'air sortaient, tremblantes, de ses manches;
Et, sous l'ombre de sa cagoule, son regard
S'attachait fixement sur le marquis.

« Vieillard,
Repens-toi! cria-t-il. Avant que de descendre
Au tombeau, va souiller tes cheveux blancs de cendre.
Prends le cilice et prends la robe comme nous,
Aux marches des autels use tes vieux genoux,
Va chanter les répons et va baiser la pierre
Des cloîtres, et, la nuit, couche dans une bière.
Le martinet armé de ses pointes de fer
Entretenant la plaie ardente sur ta chair,
L'*in pace*, l'escalier gluant où l'on trébuche,
Le jeûne, le pain noir et l'eau bue à la cruche,
Sont doux pour un pécheur qui se repent si tard!

— Holà! cria Gottlob, ridicule bâtard,
Sache d'abord qu'il n'est qu'un vêtement qui m'aille :
C'est mon habit de fer qu'on forgea maille à maille,

Et que n'ont pu trouer les princes et les rois,
Quand j'étais lieutenant du duc Rudolphe trois
Et sergent de combat du bon empereur Charles,
Moi, Gottlob, haut seigneur de Ruhn, à qui tu parles.
Sache aussi que tous ceux qui portent de grands noms,
Et qui se font broder en or sur leurs pennons
Des mots latins parlant de courage et de morgue,
Ne savent point hurler des psaumes sous un orgue;
Que leur musique, c'est le bruit des éperons,
C'est la note éclatante et fière des clairons,
Le frisson des tambours et le joyeux murmure
Des estocs martelant le cuivre d'une armure.
Sache aussi que je hais les frocards et tous ceux
Qui se cachent, poltrons, dans les cloîtres crasseux
Et ne lavent leurs mains qu'en prenant l'eau bénite.
Ainsi, tais-toi, bon frère, et m'obéis bien vite. »

Le moine vers le lit fit encore deux pas :

« Redoute Dieu qui passe et qui ne revient pas.
Margrave, il est encor temps de sauver ton âme.
Mais tu fus vil, tu fus cruel, tu fus infâme;
Tu sembles aujourd'hui ne plus te souvenir
De tes crimes; mais Dieu, qui les doit tous punir,
Se rappelle, et la liste au ciel en est gravée :

Au sac de Schnepfenthal qui s'était soulevée,
Tu tuas d'un seul coup, stupide meurtrier,
Un échevin courbé jusqu'à ton étrier;
Puis tu le fis couper en morceaux et suspendre
Au portail du donjon, qu'alors on pouvait prendre
Pour les crochets sanglants de l'étal des tripiers.
A la chasse, une fois, tu te chauffas les pieds
Dans le ventre béant d'un braconnier. Tes lances
Faisaient autour de toi régner de noirs silences;
Mais qui t'aurait suivi sûrement t'eût rejoint
Par le chemin sanglant que menaçaient du poing
Les laboureurs avec leurs familles en larmes.
Tu fis périr ta sœur enceinte. Tes gens d'armes
Pillaient les voyageurs jusque dans les faubourgs;
Et tu fis promener, chevauchant à rebours
Des pourceaux, les bourgeois qui refusaient les dîmes.
J'en passe. Et quand tu meurs, souillé de tous ces crimes,
Et quand le Tout-Puissant, comme surpris de voir
Ce monstre et te trouvant pour son enfer trop noir,
Te repousse du pied sur la terre et t'accorde
Le temps de lui crier enfin miséricorde,
Le ciel par ton orgueil est encore insulté!
Apprends donc maintenant toute la vérité.
Ah! tu n'as pas assez d'un prêtre pour arbitre!
Eh bien, vois cette flamme incendiant la vitre;

Entends ces cris de joie au lointain éclatants.
Ecoute, et souviens-toi. Lorsque, depuis longtemps,
Un loup, un ours ou quelque autre bête sauvage
Exerçait dans nos bois antiques son ravage,
Et lorsqu'il est enfin tombé sous les épieux,
Le soir, sur les coteaux on allume des feux
Autour desquels, grandis par les flammes rougeâtres,
Dansent, lourds et joyeux, les chasseurs et les pâtres.
Marquis, c'est la coutume en Saxe, n'est-ce pas?
Puisqu'on en fait autant le jour de ton trépas,
Et qu'on te traite ainsi qu'une bête féroce...

— Silence! » dit Gottlob avec un rire atroce;
Et, se levant de ses deux poings sur l'oreiller,
Livide, fou de rage, il se mit à crier :
« Ah! vous mettez la flamme aux bûches, misérables!
Ah! vous jetez au feu les pins et les érables
Où je taillais jadis vos poteaux de gibet!
Sans mon réveil, demain peut-être l'on flambait,
Pour l'ébaudissement de toute la canaille,
Avec mes ormes gris un margrave de paille!
Ah! vous coupez gaîment, pour les mettre en fagots,
Mes vieux chênes rugueux plantés du temps des Goths!
Soit! Puisque mon bon peuple aime le feu qui flambe,
Dès ce soir, casque en tête et lance sur la jambe,

J'accours pour voir s'il est joyeux et rayonnant
Le feu qu'on entretient de graisse de manant,
Et je veux comparer les flammes et les braises.

— Gottlob, Satan aussi prépare ses fournaises!
Songe au feu qui rougeoie aux bouches des volcans;
Marquis, songe aux damnés tordus et suffocants
Qui, perdus dans le gouffre et sous les sombres porches,
Pour une éternité brûlent comme des torches;
Songe qu'il est un Dieu; songe que tu mourras,
Et que tous tes gibets de leur unique bras
Te montrent le chemin de l'abîme. Margrave,
Songe qu'après ta mort, toi qui fus noble et brave
Et qui portais une hydre horrible à ton cimier,
Tu seras faible et nu comme un ver de fumier.
Alors, entraîné vers les flammes éternelles
Par les démons, saignant sous l'ongle de leurs ailes,
La corde aux mains, la fourche aux reins, les fers aux pieds,
Tu raidiras tes vieux membres estropiés,
Sans pouvoir fuir ce feu, vers lequel on te penche
Et dont l'ardeur fera flamber ta barbe blanche.

— Soit donc! reprit le vieux margrave. Je te dis,
Moine, d'aller offrir tes clés de paradis
A cette populace à chanter occupée,

Et dont bientôt, par la grâce de mon épée,
Plus d'un aura besoin d'avoir les cieux conquis.
Pour mon compte, Satan est prince, moi marquis;
Et j'irai le rejoindre en égal, car nous sommes
Tous les deux de très bons et très vieux gentilshommes.
Puis je retrouverai là-bas, dans son enfer,
Mes meilleurs compagnons de combat, que le fer
Jadis faucha parmi les sanglantes tempêtes,
Et nous nous donnerons des tournois et des fêtes.
Quant à vous, mes mignons, qui vous réjouissez,
Et qui faites des feux de paille, et qui dansez,
Je vais donner à tout le monde un peu de joie
Et régaler si bien mes chers oiseaux de proie
Que, dans cent ans, vos fils ôteront leur chapeau
Quand ils traverseront l'ombre de mon tombeau. »

Et Gottlob, haletant d'une horrible folie,
Tourna son regard noir vers une panoplie
Où s'épanouissaient, comme une fleur de fer
Énorme, vingt estocs au reflet dur et clair,
Que reliaient entre eux des toiles d'araignée,
Puis, s'élançant, car elle était trop éloignée,
Mit hors du lit sa jambe horrible de vieillard.

Le moine devant lui s'était dressé, hagard.

« Meurs donc dans ton blasphème et ton impénitence ! »
Dit-il ; et d'un seul bond franchissant la distance
Qui le sépare encor du vieillard éperdu,
Nu-tête, et laissant voir, sous son crâne tondu,
Ses yeux creux et brillants comme un foyer de forge,
Calme et tragique, il prend le margrave à la gorge ;
Et, malgré cette voix qui crie : « A l'assassin ! »
Malgré ces cheveux blancs épars sur le coussin,
Il l'étrangle, en disant :

« Cette fois-ci, margrave,
Meurs pour de bon. »

Alors, toujours tranquille et grave,
Il ramène le drap rejeté sur le mort,
Comme fait une mère à son enfant qui dort,
Ramasse un des flambeaux renversé, le rallume,
Puis se met à genoux, ainsi qu'il a coutume
De faire quand il prie à l'ombre du saint lieu,
Joint les deux mains et dit :

« Je me confesse à Dieu. »

INTIMITÉS

—

1867

I

Afin de louer mieux vos charmes endormeurs,
Souvenirs que j'adore, hélas! et dont je meurs,
J'évoquerai, dans une ineffable ballade,
Aux pieds du grand fauteuil d'une reine malade,
Un page de douze ans aux traits déjà pâlis,
Qui, dans les coussins bleus brodés de fleurs de lys,
Soupirera des airs sur une mandoline,
Pour voir, pâle parmi la pâle mousseline,

La reine soulever son beau front douloureux,
Et surtout pour sentir, trop précoce amoureux,
Dans ses lourds cheveux blonds, où le hasard la laisse,
Une fiévreuse main jouer avec mollesse.
Il se mourra du mal des enfants trop aimés;
Et, parfois, regardant par les vitraux fermés
La route qui s'en va, le nuage qui passe,
La voile sur le fleuve et l'oiseau dans l'espace,
La liberté, l'azur, le lointain, l'horizon,
Il songera qu'il est heureux dans sa prison,
Qu'aux salubres parfums des forêts il préfère
La chambre obscure et son étouffante atmosphère,
Que ces choses ne lui font rien, qu'il aime mieux
Sa mort exquise et lente, et qu'il n'est envieux
Que si, par la douleur arrachée à son rêve,
La reine sur le coude un moment se soulève
Et regarde longtemps de ses yeux assoupis
Le lévrier qui dort en rond sur le tapis.

II

Elle viendra ce soir; elle me l'a promis.
Tout est bien prêt. Je viens d'éloigner mes amis,
De brûler des parfums, d'allumer les bougies
Et de jeter au feu les fades élégies
Que j'ai faites alors qu'elle ne venait pas;
Et j'attends. Tout à l'heure elle viendra. Son pas
Retentira, léger comme un pas de gazelle,
Et déjà ce seul bruit me paiera de mon zèle.

Elle entrera, troublée et voilant sa pâleur.
Nous nous prendrons les mains, et la douce chaleur
De la chambre fera sentir bon sa toilette.

O les premiers baisers à travers la voilette!

III

C'est lâche! J'aurais dû me fâcher, j'aurais dû
Lui dire ce que c'est qu'un bonheur attendu
Si longtemps et qui manque, et qu'une nuit pareille
Qu'on passe, l'œil fixé sur l'horloge et l'oreille
Tendue au moindre bruit vague de l'escalier.
C'est lâche! J'aurais dû me faire supplier,
Avoir à pardonner la faute qu'on avoue
Et boire en un baiser ses larmes sur sa joue.

Mais elle avait un air si tranquille et si doux
Qu'en la voyant je suis tombé sur les genoux;
Et, me cachant le front dans les plis de sa jupe,
J'ai savouré longtemps la douceur d'être dupe.
Je n'ai pas exigé de larmes ni d'aveux,
Car ses petites mains jouaient dans mes cheveux;
Tandis que ses deux bras m'enlaçaient de leur chaîne,
D'avance j'absolvais la trahison prochaine,
Et, vil esclave heureux de reprendre ses fers,
J'ai demandé pardon des maux que j'ai soufferts.

IV

Il faisait presque nuit. La chambre était obscure.
Nous étions dans ce calme alangui que procure
La fatigue, et j'étais assis à ses genoux.
Ses yeux cernés, mais plus caressants et plus doux,
Se souvenaient encor de l'extase finie,
Et ce regard voilé, long comme une agonie,
Me faisait palpiter le cœur à le briser.
Le logis était plein d'une odeur de baiser.

Ses magnétiques yeux me tenaient sous leurs charmes;
Et je lui pris les mains et les couvris de larmes.
Moi qui savais déjà l'aimer jusqu'à la mort,
Je vis que je l'aimais bien mieux et bien plus fort
Et que ma passion s'était encore accrue.

Et j'écoutais rouler les fiacres dans la rue.

V

Sa chambre bleue est bien celle que je préfère.
Mon bouquet du matin s'y fane, et l'atmosphère
Languissante s'empreint de parfums assoupis;
Les longs et fins rideaux, tombant sur le tapis,
Attendrissent encor le jour discret et sobre
Que leur verse une tiède après-midi d'octobre.

Au coin du feu mourant deux fauteuils rapprochés
Semblent causer entre eux de nos prochains péchés.
Un coussin traîne là sans raison; mais le fourbe
S'offrira tout à l'heure au genou qui se courbe.

VI

La plus lente caresse, amie, est la meilleure,
N'est-ce pas? Et tu hais l'instant funeste où l'heure
Rappelle avec son chant métallique et glacé
Qu'il se fait tard, très tard, et qu'il est dépassé
Déjà le temps moral d'un bain ou d'une messe;
Car ce sont les adieux alors et la promesse
De revenir. — Et puis nous oublions encor!

Mais l'horloge implacable avec son timbre d'or
Recommence. Tu veux te sauver; tu te troubles.

Hélas! et nous devons mettre les baisers doubles.

VII

Septembre au ciel léger taché de cerfs-volants
Est favorable à la flânerie à pas lents,
Par la rue, en sortant de chez la femme aimée,
Après un tendre adieu dont l'âme est parfumée.
Pour moi, je crois toujours l'aimer mieux et bien plus
Dans ce mois-ci, car c'est l'époque où je lui plus.
L'après-midi, je vais souvent la voir en fraude;
Et, quand j'ai dû quitter la chambre étroite et chaude,

Après avoir promis de bientôt revenir,
Je m'en vais devant moi, distrait. Le Souvenir
Me fait monter au cœur ses effluves heureuses;
Et de mes vêtements et de mes mains fiévreuses
Se dégage un arome exquis et capiteux,
Dont je suis à la fois trop fier et trop honteux
Pour en bien définir la volupté profonde,
— Quelque chose comme une odeur qui serait blonde.

VIII

Le crépuscule est triste et doux comme un adieu.
A l'orient déjà, dans le ciel sombre et bleu
Où lentement la nuit qui monte étend ses voiles,
De timides clartés, vagues espoirs d'étoiles,
Contemplent l'occident clair encore, y cherchant
Le rose souvenir d'un beau soleil couchant.
Le vent du soir se tait. Nulle feuille ne tremble,
Même dans le frisson harmonieux du tremble;

Et l'immobilité se fait dans les roseaux
Que l'étang réfléchit au miroir de ses eaux.
En un parfum ému chaque fleur s'évapore
Pure, et les rossignols ne chantent pas encore.

Pour échanger tout bas nos éternels aveux,
Chère, nous choisirons cette heure, si tu veux.
Nous prendrons le chemin tournant de la colline.
Mon front se penchera vers ton front qui s'incline;
Et nos baisers feront des concerts infinis,
Si doux que les oiseaux, réveillés dans leurs nids,
Trouveront la musique, à cette heure, indiscrète
Et se demanderont quelle bergeronnette
Ou quel chardonneret est assez débauché
Pour faire l'amour quand le soleil s'est couché.

IX

A Paris, en été, les soirs sont étouffants.
Et moi, noir promeneur qu'évitent les enfants,
Qui fuis la joie et fais, en flânant, bien des lieues,
Je m'en vais, ces jours-là, vers les tristes banlieues.
Je prends quelque ruelle où pousse le gazon
Et dont un mur tournant est le seul horizon.
Je me plais dans ces lieux déserts où le pied sonne,
Où je suis presque sûr de ne croiser personne.

Au-dessus des enclos les tilleuls sentent bon;
Et sur le plâtre frais sont écrits au charbon
Les noms entrelacés de *Victoire* et d'*Eugène*,
Populaire et naïf monument, que ne gêne
Pas du tout le croquis odieux qu'à côté
A tracé gauchement, d'un fusain effronté,
En passant après eux, la débauche impubère.

Et quand s'allume au loin le premier réverbère,
Je gagne la grand'rue, où je puis encor voir
Des boutiquiers prenant le frais sur le trottoir,
Tandis que, pour montrer un peu ses formes grasses,
Avec son prétendu leur fille joue aux grâces.

X

Je suis un pâle enfant du vieux Paris, et j'ai
Le regret des rêveurs qui n'ont pas voyagé.
Au pays bleu mon âme en vain se réfugie,
Elle n'a jamais pu perdre la nostalgie
Des verts chemins qui vont là-bas, à l'horizon.
Comme un pauvre captif vieilli dans sa prison
Se cramponne aux barreaux étroits de sa fenêtre
Pour voir mourir le jour et pour le voir renaître,

XI

Elle est un peu pédante, et, lorsque nous lisons,
Tout en laissant rôtir sa pantoufle aux tisons,
Elle laisse échapper un fin mot de critique.
Moi, comme j'ai fait choix d'un livre sympathique,
Comme il est quelquefois signé par un ami,
Je le défends, mais trop faiblement, à demi,
Les amoureux ayant des lâchetés infâmes.
— Les poètes pourtant sont bien compris des femmes,

Non ceux que le lyrisme emporte aux fiers sommets,
Mais les doux, les souffrants, mais Sainte-Beuve, mais
Musset, quand il s'abstient de rire, et Baudelaire,
Lorsque pour engourdir son mal et sa colère
Il se plonge dans les parfums lourds de langueur.
— Elle aime ces divers interprètes du cœur.
Moi, je lis à ses pieds et relis le passage
Où, comme elle l'a dit, l'auteur n'était pas sage,
Doux nid de vers où des baisers étaient tapis.

Et le livre souvent tombe sur le tapis.

XII

Quelquefois tu me prends les mains et tu les serres,
Tu fixes sur les miens tes yeux bons et sincères,
Et, me parlant avec cette ferme douceur
Qui tient du camarade et qui tient de la sœur,
Mêlant dans tes discours les douces réprimandes
Aux encouragements tendres, tu me demandes
Quelles longues douleurs et quels chagrins aigris
M'ont fait le front si pâle et les yeux si meurtris.

Je prétexte d'abord des tristesses confuses,
Des ennuis qu'il vaut mieux taire; mais tu refuses
De me croire, et j'avoue un souci bien banal.
Je te confie alors, tout honteux, qu'un journal
Qui trouve des oisifs quelconques pour le lire
Vient d'insulter mon art, mes frères et la Lyre,
Que je m'en suis ému, mais que je m'y ferai.
— Alors, amie, avec ton regard préféré,
Qui se charge un moment de bienveillants reproches,
Pour me mettre les bras au cou tu te rapproches,
Et, donnant à ta voix son charme captivant,
Tu me railles tout bas, et tu me dis : — « Enfant!
Enfant, qui se permet de garder ce front blême
Et ces grands yeux remplis de chagrin, quand on l'aime!
Ces poètes ingrats! ils sont trop adorés.
Nous les reconnaissons à leurs beaux doigts dorés
Encor d'avoir saisi les papillons du rêve,
Et nous sentons frémir nos cœurs de filles d'Ève.
C'est d'abord un attrait vaguement vaniteux
Qui nous séduit; car nous savons que ce sont eux
Qui domptent la pensée et le rythme rebelles
Pour dire aux temps futurs combien nous fûmes belles.
Mais, les Èves toujours écoutant les démons,
Nous les aimons, et puis après nous les aimons
Encor, parce qu'eux seuls savent parler aux femmes.

Ainsi donc vous auriez les rêves et les âmes,
Poètes, vous seriez les heureux, vous auriez
La rose qui parfume et fleurit vos lauriers,
Vous auriez cette joie, et, parce que l'envie
Aura mordu le vers qu'une femme ravie
La veille avait trouvé peut-être le plus beau,
Ainsi qu'un écolier qui se plaint d'un bobo,
Vous nous reviendriez tout pleurants et moroses! »

— Je t'écoute, mignonne, et tu me dis ces choses
D'un accent qui caresse et, doucement moqueur,
Éveille la gaîté franche qui vient du cœur
Et tu me les redis jusqu'à ce qu'applaudisse
Ma pensée oubliant la haine et l'injustice;
Et tu n'en parles plus que lorsque l'entretien
Te fait bien voir mon cœur heureux comme le tien.
Ainsi nous devisons longtemps à l'aventure;
Et, quand c'est bien assez parler littérature,
Afin que ton conseil me soit plus précieux,
Tu me fais le baiser que tu sais, sur les yeux.

XIII

Le soleil froid donnait un ton rose au grésil,
Et le ciel de novembre avait des airs d'avril.
Nous voulions profiter de la belle gelée.
Moi chaudement vêtu, toi bien emmitouflée
Sous le manteau, sous la voilette et sous les gants,
Nous franchissions, parmi les couples élégants,
La porte de la blanche et joyeuse avenue,
Quand soudain jusqu'à nous une enfant presque nue

Et livide, tenant des fleurettes en main,
Accourut, se frayant à la hâte un chemin
Entre les beaux habits et les riches toilettes,
Nous offrir un petit bouquet de violettes.
Elle avait deviné que nous étions heureux
Sans doute et s'était dit : Ils seront généreux.
Elle nous proposa ses fleurs d'une voix douce,
En souriant avec ce sourire qui tousse.
Et c'était monstrueux, cette enfant de sept ans
Qui mourait de l'hiver en offrant le printemps.
Ses pauvres petits doigts étaient pleins d'engelures.
Moi, je sentais le fin parfum de tes fourrures,
Je voyais ton cou rose et blanc sous la fanchon,
Et je touchais ta main chaude dans ton manchon.
— Nous fîmes notre offrande, amie, et nous passâmes;
Mais la gaîté s'était envolée, et nos âmes
Gardèrent jusqu'au soir un souvenir amer.

Mignonne, nous ferons l'aumône cet hiver.

XIV

Je ne suis plus l'enfant et tu n'es plus l'espiègle
Qui naguère, le long des verts épis de seigle,
Effarions les oiseaux du printemps par nos jeux,
Ou qui marchions, le long des aubépins neigeux
Dont la branche en passant vous taquine et vous frôle,
Enlacés et l'épaule appuyée à l'épaule,
Parlant tout bas d'amour qu'on ne peut épuiser,
Et ton front juste à la hauteur de mon baiser.

Six ans se sont passés depuis lors, six années!
Et le beau temps n'est plus des blondes matinées,
Du ciel dans le regard, du vent dans les cheveux,
De la lèvre chanteuse et facile aux aveux,
Et des perles d'argent du rire qui s'égrène
Comme une fleur qui sème au loin sa folle graine.
— Nous ne regrettons pas, sans doute, nos vingt ans,
Car notre amour loyal grandit avec le temps;
Mais le mien ne devient ni courageux ni mâle.
Je suis toujours enfant pour souffrir; et plus pâle
Est mon front, et mon cœur plus sombre et plus amer.
Tel qu'à l'écueil revient le lourd paquet de mer,
La cigogne au clocher et la flèche à la cible,
Tel je reviens toujours à mon rêve impossible,
A ton amour pour moi, qui te met en danger;
Aux courts instants d'oubli qu'il nous faut abréger,
Car nous savons tous deux qu'un espion les compte;
A ce bonheur, que nous cachons comme une honte;
A ce logis, que j'ose à peine orner de fleurs,
Où je viens en secret, comme font les voleurs,
Et dans lequel tu vis, hélas! emprisonnée;
A tes chagrins, et puis à la vingtième année;
Au temps des longs chemins qu'on fait à petits pas,
Echangeant des serments légers, ne sachant pas
Qu'il faudra tant souffrir et que c'est pour la vie;

Au bon temps où, parmi la nature ravie,
On s'aime en ne songeant qu'à la beauté des cieux;

— Et je t'écris cela les larmes dans les yeux.

XV

Au fond je suis resté naïf, et mon passé,
Bien que sombre, n'a pas tout à fait effacé
De mon cœur la première et candide chimère;
Et, lorsque je rencontre allant devant leur mère,
Timides sous les yeux ardents des connaisseurs,
Deux fillettes de seize à dix-huit ans, deux sœurs
Se ressemblant, avec d'identiques toilettes,
Et portant, comme deux joyeuses goëlettes
Dont les mêmes couleurs pavoisent les haubans,
Le même air d'innocence et les mêmes rubans,

Je suis heureux; j'en ai quelquefois pour des heures
A me bercer alors d'espérances meilleures,
A rêver d'un doux nid, d'un amour de mon choix
Et d'un bonheur très long, très calme et très bourgeois.
J'imagine déjà la saveur indicible
Du livre qu'on ferait près du foyer paisible,
Tandis qu'une adorée, aux cheveux blonds ou noirs,
Promènerait les flots neigeux de ses peignoirs
Par la chambre à coucher étroite et familière,
Pour allumer la lampe et remplir la théière.

Mais cette illusion ne dure pas longtemps.
Et tu reviens avec tes désirs irritants,
Passé, passé fatal, par qui ma vie est prise,
Poison amer et doux, dont on meurt, mais qui grise!
Et toutes les ardeurs du mauvais souvenir,
Qui viennent s'imposer à mes sens et ternir
Les naïves blancheurs à peine encore écloses,
Sont comme des moineaux qui, dans le mois des roses,
S'installeraient, parmi tous les autres jardins,
Pour prendre leurs ébats effrontés et badins,
Se becqueter à l'aise et palpiter des ailes,
Dans un pensionnat de jeunes demoiselles.

Croulante sous l'assaut fantasque des houblons
Et de loin devinée à son odeur d'étable,
Où, vers le soir, dans la salle basse, on s'attable;
Et, tout en caressant son menton amaigri,
Heureux, tendre, oubliant déjà son mal guéri,
Qui lui fut un miroir des amitiés fidèles,
Il songe au tout prochain retour des hirondelles.

POÈMES MODERNES

1867-1869

ANGELUS

I

Tapi dans les rochers qui regardent la plage,
Au pied de la falaise est le petit village.
Sur les vagues ses toits ont l'air de se pencher,
Et ses mâts de bateaux entourent son clocher.
C'est en mai. — L'Océan, dans ces belles journées,
A l'azur tiède et clair des méditerranées.
Il chante, et le soleil rend plus brillante encor

Son écume glissant le long des sables d'or.
L'odeur du flot se mêle aux parfums de la terre
Et, là-bas, le petit jardin du presbytère,
A mi-côte, est rempli de fleurs et de rayons.
Blond, rieur et chassant aux premiers papillons,
Un bel enfant y joue et va, sur la pelouse,
Du vieux prêtre en soutane au vieux bonhomme en blouse
Qui sont là, l'un disant ses prières tout bas,
L'autre arrosant des fleurs qu'il ne regarde pas,
Car pour mieux voir l'enfant, qui court dans la lumière,
L'un néglige ses fleurs et l'autre sa prière;
Et tous les deux se font des sourires joyeux.

Le prêtre est le curé de l'endroit; l'autre vieux
En est le fossoyeur. Le premier dans sa cure
Mène depuis vingt ans sa douce vie obscure.
Ce juste a fait le bien, ainsi qu'il l'a prêché,
Et se laisse appeler *bonhomme* à l'évêché,
Sans s'étonner et sans que son zèle en décroisse.
Comme le cimetière est près de la paroisse,
Qu'il est bien seul, qu'il aime à deviser un peu
En se chauffant les pieds, le soir, au coin du feu,
Et comme il n'entend rien aux choses maritimes,
Le fossoyeur et lui sont devenus intimes.
Car c'est, à la campagne, un causeur assuré

Qu'un soldat vétéran auprès d'un vieux curé.
Celui-là, revenu dès longtemps au village,
Invalide vaincu par la guerre et par l'âge,
Trop vieux pour devenir laboureur ou marin,
Est fossoyeur, et chante, aux grands jours, au lutrin.
Or, c'est un compagnon agréable au vieux prêtre,
Disant trop longuement ses batailles, peut-être,
Mais résigné, naïf, n'engendrant point l'ennui,
Et que le curé sait doux et bon comme lui.
Tous deux s'aiment. Et quant au bel enfant qui joue,
Le ciel dans le regard, l'aurore sur la joue,
Et pour lequel ils ont ce sourire attendri,
C'est Angelus, l'enfant trouvé, leur fils chéri.
Ces cheveux blonds au vent sont la dernière flamme
Qui se reflète encore au miroir de leur âme;
Et, parmi les bleuets et les coquelicots,
Ce bon rire aux éclats vibrants et musicaux
Leur fait une vieillesse encore ensoleillée.

Car naguère ils étaient bien seuls, et la veillée
Leur semblait longue. Assis près de l'âtre et rêvant,
Tandis qu'ils écoutaient les longs sanglots du vent
Et la mer se brisant aux rochers des presqu'îles,
Un nuage passait sur leurs âmes tranquilles.
La causerie avec le foyer s'éteignait.

Le vieux prêtre fermait son livre, et se signait
Comme contre un désir coupable et qu'on repousse;
Le vétéran vidait sa pipe sur son pouce ;
Et tous deux se taisaient, songeant qu'ils étaient seuls
Et que tous ces vieux morts, cousus dans leurs linceuls,
Qui venaient réclamer de l'un une prière
Et de l'autre un trou noir au fond du cimetière,
Avaient du moins autour de leur pauvre cercueil
Des femmes qui pleuraient et des enfants en deuil;
Que ces gens se faisaient répéter la promesse
Que l'on n'oublierait rien, ni les fleurs, ni la messe;
Et qu'eux, lorsqu'ils seraient à jamais endormis
Sous terre, ils n'auraient point de parents ni d'amis
Pour arracher l'ortie et la ronce mauvaise
Frissonnant sur leur tombe au vent de la falaise.
Un soir le fossoyeur, d'un ton mal assuré
Et les deux mains au feu, dit :

« Monsieur le Curé,
Puisque vous savez tout, vous devriez me dire
Ce qui fait qu'aujourd'hui nous ne pouvons pas rire;
Cependant, sans avoir besoin d'être indulgents,
Nous pouvons nous donner comme deux braves gens.
Je ne sais rien, c'est vrai; que le bon Dieu m'assiste!
Mais pourquoi notre cœur, étant pur, est-il triste?

— C'est vrai, » dit le curé.

Puis, après un moment
De silence, il reprit, bas et timidement :

« Oui, nous avons rendu, malgré la chair fragile,
A César comme à Dieu ce que veut l'Évangile,
Et nous n'avons ni l'un ni l'autre fait le mal.
Nos cœurs sont innocents comme au jour baptismal;
Rien ne les assombrit et rien ne les déprave,
Le mien étant pieux et le vôtre étant brave.
Priant pour les vivants et prenant soin des morts,
Nous vieillissons ici, calmes et sans remords
Et pourtant notre vie est triste!

— Au point, dit l'autre,
Que vous, monsieur l'abbé, vous, plus saint qu'un apôtre,
Je vous ai vu jeter, dans vos jours de souci,
Un regard envieux aux plus pauvres d'ici.

— Le pêcheur, dit le prêtre, heureux parmi les hommes,
N'a pas du laboureur les ennuis économes;
Il a la mer; il a sa plage de galets
Pour prendre du varech et sécher ses filets;
Et, si les flancs épais de sa barque normande

Regorgent de saumon, de congre ou de limande,
Oublieux du péril auquel il s'exposa,
Il revient tout joyeux à son feu de colza,
Sans penser que demain il faut qu'il recommence
Sa bataille éternelle avec la mer immense,
Et pose à son retour des baisers triomphants
Sur les fronts inégaux de ses petits enfants.
Un enfant! C'est cela qui nous manque peut-être.
Nous n'avons pas d'enfant, hélas! »

Et le vieux prêtre
Reprit, en tisonnant tout doucement son feu :

« Tous les moyens sont doux, ami, de plaire à Dieu.
Il est doux d'obéir, d'être humble et d'être chaste;
Mais notre cœur humain est-il donc si peu vaste,
Que la patrie et Dieu, dans ce cœur enfermés,
N'y puissent laisser place à des êtres aimés?
Pourtant Dieu, c'est l'amour. Il sait bien que nous sommes
Aimants; et puis c'est grand, cela : faire des hommes.
Vivre au milieu de fils chrétiens, c'est aussi beau
Que servir un autel ou défendre un drapeau.
Ce doit être un devoir bien plus lourd qu'on ne pense,
Oui, mais qui porte en lui sa chère récompense.
Nous n'avons pas d'enfant, voilà!

— Certainement,
Dit l'autre. Quand j'étais encore au régiment,
Et quand, les pieds meurtris aux cailloux des montagnes,
Je m'en allais coucher chez les gens des campagnes,
Qui m'accueillaient fort mal et n'avaient d'autre soin
Pour moi que de passer leur fourche dans le foin,
Parfois, en attendant qu'on fît de la lumière,
J'ai vu de beaux enfants jouer dans la chaumière,
Et je leur ai souri. Mais il fallait passer
Sans leur dire un seul mot et sans les embrasser,
Et s'en aller dormir sur son sac, dans la grange.
Mais ces fois-là j'étais plus las, et, c'est étrange,
Je repartais le cœur plus sombre. »

Et, soupirant,
Ils restèrent au coin de leur foyer mourant,
Sans entendre, du fond de leur pénible rêve,
Se lamenter au loin l'Océan sur la grève.

II

Si le son de la cloche est triste, il l'est bien plus
L'hiver, quand vient la nuit et quand c'est l'*Angelus*
Qui sonne lourdement au clocher du village,
Rythmé par les sanglots de la mer sur la plage.
Dans les cœurs son écho lugubre retentit.
Celle qui reste songe à celui qui partit
Sur sa barque parmi la brume et la tempête,
Et se demande, auprès du rouet qui s'arrête,
Si là-bas, dans les flots, son homme, le marin,
A comme elle entendu les coups du grave airain,
Et si, malgré la lame affreuse qui grommelle,
Il s'est bien souvenu de se signer comme elle.

Ayant sonné la cloche et dit les oraisons,
Les deux vieillards allaient regagner leurs maisons
Et se disaient adieu sur le seuil de l'église,
Quand ils virent, gisant sur une pierre grise,
Quelque chose de blanc qu'on avait laissé là;

Et, s'étant approchés tous deux, il leur sembla
Que cela remuait vaguement. Le vieux prêtre,
Inquiet, se pencha vite et put reconnaître
Que c'était un pauvre être à peine emmailloté,
Un enfant qu'une mère horrible avait jeté,
Profitant du sommeil confiant de l'enfance,
En passant, dans ce coin, presque nu, sans défense,
Comme un voyageur las jette au loin son fardeau.

« Hélas! dit le curé, qui des mains du bedeau
Prend le pauvre petit, notre raison humaine
Est folle en voulant fuir la route où Dieu la mène.
Vous avez vu par nous vos desseins outragés,
Dieu très juste, et voici comment vous vous vengez.
L'autre soir, nous sentions dans nos âmes farouches
Fermenter les désirs coupables, et nos bouches
Ont prononcé tout bas des propos envieux.
Mais vous vous êtes dit : « Ces deux hommes sont vieux :
Leur voyage fut long; ils sont las de leur course;
Ils ont besoin d'un peu d'ombre et de quelque source;
Ce sont de vrais chrétiens, ce sont de bons amis;
Il faut leur pardonner. » Et vous avez permis
Que notre foi n'eût plus même ce seul obstacle.
Merci! Que cet enfant, donné par un miracle,
Bonheur que nos vieux jours n'auraient jamais rêvé,

Porte le nom de l'heure où nous l'avons trouvé :
Qu'il s'appelle Angelus ! c'est un nom de prière.
Mon Angelus, je vous baptise au nom du Père,
Du Fils et de l'Esprit !

— *Amen !* » dit le soldat.
Et, de peur que le vent de mer n'incommodât
Davantage l'enfant tout transi sur les pierres
Et qui ne rouvrait pas encore ses paupières,
En prenant à travers un terrain labouré
Ils rentrèrent en hâte au logis du curé.
Là, pour faire du feu, le soldat s'agenouille ;
De son vieux manteau noir le curé se dépouille
Et reste ainsi, portant le petit sur les bras,
Et tout semblable, dans son naïf embarras,
Au saint Vincent de Paul des naïves images.

Jadis un autre enfant, celui vers qui les mages,
Écoutant dans le ciel un mystique concert
Et suivant une étoile à travers le désert,
Vinrent pour présenter l'or, l'encens et la myrrhe,
L'enfant divin, l'enfant Jésus, qu'encore admire
Le monde qui pourtant a brisé tous ses dieux,
L'enfant de Bethléem parut moins radieux,
Dans sa crèche adorable, aux pèlerins augustes,

Que cet enfant trouvé ne parut à ces justes
Lorsque sur le lit blanc et pur comme un berceau
Ils l'eurent déposé dans son sommeil d'oiseau,
Et que sous le profond rideau qui se soulève
Ils le virent tous deux continuer son rêve.

« Oui-da ! dit le soldat qui tenait le rideau,
Le bon Dieu nous a fait un bien joli cadeau.
Nous voulions un enfant : c'est comme dans un conte,
Le voilà. Nous allons l'élever et, j'y compte,
Plus tard en faire un gars robuste et bien portant.
C'est entendu, monsieur le curé. Mais pourtant
Il faut aussi songer à ce qui va s'ensuivre.
Vous êtes, vous, d'abord, éduqué comme un livre :
L'enfant saura de vous tout ce qu'il faut savoir.
Moi, pour les menus soins, je me flatte d'avoir
La chose d'employer le fil et les aiguilles.
Mais voilà : nous avons vécu loin des familles,
Loin des berceaux ; jamais on ne nous révéla
Comme on s'y prend avec ces petits êtres-là.
Leur parler, vous savez le langage des anges,
Ce n'est rien. Mais ôter et remettre leurs langes,
Les nourrir comme il faut et leur dire ces chants
Qui les font s'endormir alors qu'ils sont méchants,
Les soigner, eux toujours malades et débiles,

A cela, voyez-vous! nous serons malhabiles.
Qu'y faire? Une servante?... Eh! nous ne pourrions pas
La payer. Faites-vous toujours vos deux repas?
Pour nous, les serviteurs sont des gens trop avides.
Et tous vos pauvres, qui s'en iraient les mains vides!
Puis, quel autre aussi bien que nous en aurait soin?

— Comment, une servante! il n'en est pas besoin,
Dit le vieux prêtre avec son bon regard sincère.
Nous saurons bien ce qui lui sera nécessaire.
Nous désirions un fils, Dieu nous l'envoie: ainsi,
Ce n'est pas, à coup sûr, pour qu'il sorte d'ici.
En lui donnant d'abord toute notre tendresse,
Nous ne commettrons pas de grave maladresse.
Nous sommes, il est vrai, très pauvres; mais enfin
Notre enfant ne mourra ni de froid ni de faim:
J'ai de beau linge blanc tout plein ma vieille armoire,
Et je pourrais encor vous remettre en mémoire,
Mon cuisinier d'un jour, que, quand vient Monseigneur,
Notre hospitalité nous fait assez d'honneur,
En ajoutant tout bas que pour Son Éminence
Un jour passé chez moi n'est pas jour d'abstinence.

— Vos poulets? votre vin? Pour qui? pour ce petit?
Mais à son âge on n'a pas si bon appétit

Qu'un archevêque; et c'est bien plus tard qu'on les sèvre.

— Eh bien, en attendant, nous aurons une chèvre...
Et puis je vous défends de rire du clergé.

— Bien, ne vous fâchez pas, la bonne a son congé,
C'est dit. L'enfant aura d'abord quelque surprise
De votre robe noire et de ma barbe grise;
Mais nous lui sourirons; puis, nous n'y pouvons rien.
Vous, monsieur le curé, pour sûr, vous saurez bien
Ce qu'il lui faut, vous qui savez soigner les âmes;
Les vieux prêtres, mais c'est aussi doux que les femmes!
Et vous avez les mains blanches comme les leurs.
Moi, j'aimerai l'enfant comme j'aime mes fleurs.
Et nous pourrons mener jusqu'au bout ce caprice,
D'apprendre le métier de mère et de nourrice. »

Et pendant ce temps-là, le pauvre enfant trouvé,
Sur l'oreiller moelleux, comme sur le pavé,
Dormait toujours, charmant d'abandon et de grâce.
Les deux vieillards baisaient sa petite main grasse,
Et puis la reposaient doucement sur le lit.
Comme on penche le front sur un livre qu'on lit,
Ils se tinrent longtemps inclinés sur sa couche,
Retenant leur haleine et le doigt sur la bouche.

Puis, par un enfantin regard persuadant
L'autre qui lui faisait signe d'être prudent,
Et comme n'y pouvant résister, le vieux prêtre,
Au risque d'éveiller le charmant petit être,
Silencieusement le baisa sur le front.
Angelus ébaucha de son bras rose et rond
Ce geste vague et mou du réveil qui s'approche,
Tandis que, s'adressant en secret un reproche,
Vite se reculait le vieil audacieux,
Au fond très satisfait de voir s'ouvrir les yeux
De l'enfant, comme afin d'orienter ses voiles
Le marin est heureux du lever des étoiles.

L'enfant, qui s'éveilla doucement, leur sourit.

Alors, courbant le front, le bon curé le prit
Dans ses mains, que rendait fébriles son grand âge,
Mais que la peur faisait trembler bien davantage;
Et, se sentant le cœur plus inquiet encor
Que le jour où, vêtu de la chasuble d'or,
Et selon la promesse aux chrétiens garantie,
Pour la première fois il consacra l'hostie,
Il vint s'asseoir auprès du feu qui pétillait;
Et, cependant qu'avec lenteur il dépouillait
L'enfant de ses haillons liés par des ficelles,

S'étonnant de ne pas lui découvrir des ailes,
Le fossoyeur, avec un air tout réjoui,
Se tenait immobile et debout devant lui,
L'encourageant des yeux et le regardant faire.
Et cette heure leur fut exquise. L'atmosphère
Était intime. À peine entendait-on le bruit
Du vent et de la mer qui pleuraient dans la nuit.
Le colza sec brûlait, clair, dans la cheminée;
Toute la vieille chambre était illuminée.
La bouilloire chantait gaîment devant le feu
En laissant échapper son mince filet bleu;
Et le petit enfant, frêle espérance d'âme,
Content de se sentir tout nu devant la flamme,
Sur les genoux des deux vieillards extasiés,
Serrait ses petits poings, frottait ses petits pieds
Et murmurait, le front ballant et l'œil atone,
Son doux vagissement heureux et monotone.

III

Comme le presbytère est joyeux maintenant!
Bien qu'au bord de la mer il soit moins rayonnant,
Le printemps, qui sourit parmi les giboulées,
Éclaire le gazon frileux dans les allées,
Réchauffe le vieux seuil, le cep en espalier,
Et vient mourir au bas du gothique escalier.
Le jardin rajeunit, rempli de pousses vertes.
L'éclat de rire sort des fenêtres ouvertes.
La brique a le ton rose et charmant d'un décor,
Et le chaume brillant pétille comme l'or.

Ah! si le jardin sombre et les vieux murs moroses
Se sont transfigurés si vite, si les roses
Ont si vite chassé l'ortie et le chardon,
Si la tendre espérance et l'aimable pardon
De floréal ont pris ce coin noir pour leurs fêtes,
Si plus pures et plus exquises se sont faites
Pour ce lieu les senteurs premières des lilas,

Si ce miracle advint, c'est que tu t'y mêlas,
C'est que tu l'accomplis sans le savoir, Enfance!
C'est qu'une sympathique et douce connivence
S'installe entre ta grâce et la grâce d'avril;
C'est qu'un enchaînement adorable et subtil
Comme lui t'embellit de charme et de surprise,
Fait ton rire semblable aux chansons de sa brise
Et l'or pâle de ta chevelure pareil
Aux rayons étonnés de son jeune soleil!

Car de longs mois, depuis cette nuit de novembre
Où près des deux vieillards et dans la vieille chambre,
Confiant, protégé par leur regard ami,
Pour la première fois l'enfant avait dormi,
De bien longs mois, de bien doux mois, toute une année
D'extase stupéfaite et de joie étonnée
Avait passé, bien chère et trop courte pour eux.

Et, dès le lendemain de ce jour bienheureux,
Ils avaient entrepris leur délicat ouvrage.
D'abord ils avaient craint les dangers du sevrage;
Mais tout semblait venir en aide à leur dessein.
Rejeton du malheur, né sur un maigre sein
Avare de son lait comme de sa tendresse,
Angelus, élevé sans soin et sans caresse,

N'étant pas mort, hélas ! s'était vite endurci;
Car la misère tue ou rend robuste. Aussi,
Plus fort que ne le sont les bambins de cet âge,
Il supportait déjà la soupe et le laitage.
Ensuite, autre souci, cet enfant inconnu
Avait été trouvé par eux à peu près nu :
Il fallait le vêtir au plus tôt, faire emplette
De toile, lui fournir sa layette complète,
Payer quelque ouvrière enfin; et justement
Le curé n'était pas bien riche en ce moment :
Ses pauvres de la veille avaient vidé ses poches;
Et le voilà déjà s'accablant de reproches
Et se disant tout haut, d'un air très irrité,
Qu'il était imprudent et que la charité
Comme cela, c'était une chose coupable.

Mais le soldat, fronçant le nez d'un air capable,
Prit les deux meilleurs draps dans l'armoire en noyer,
Et, s'armant de ciseaux, il se mit à tailler
Des ronds et des carrés dans le vieux linge jaune.
Parfois il devenait rêveur, prenait une aune,
Se trompait, puis jetait ses ciseaux, plein d'effroi,
Comme un tailleur gâtant le bleu manteau d'un roi.
Le bon prêtre, ignorant comme une vieille fille
Et stupéfait, le vit enfiler son aiguille,

Coudre longtemps, soufflant très fort à chaque point,
Puis enfin, d'un air grave, essayer sur son poing
Un tout petit bonnet d'enfant du premier âge.
Ce n'était pas parfait; mais, sans perdre courage,
Le bonhomme, étouffant quelquefois un juron,
Vite en tailla plusieurs sur le même patron.
Sans doute il essuyait bien souvent ses lunettes;
Les coutures n'étaient ni droites ni bien nettes,
Mais le vieil apprenti des choses du berceau,
Le soir, eut terminé tout le petit trousseau.

Pour eux ce fut alors une douce existence:
Ces hommes maladroits, mais remplis de constance,
Tâchaient de deviner, enchantés et surpris,
Ces mille petits soins qu'ils n'avaient pas appris,
Intuition du cœur, science maternelle,
Qu'avec l'enfant conçu la femme porte en elle.
Certes, ce ne fut pas d'abord sans embarras.
Lorsque Angelus pleurait en leur tendant les bras,
Souvent ils ne savaient que faire ni que dire.
Que lui fallait-il donc? Un baiser? un sourire?
On les lui prodiguait. Que voulait-il enfin?
Souffrait-il? avait-il sommeil? avait-il faim?
Et puis, comme toujours un esprit qui travaille
Découvre, ils découvraient; et de chaque trouvaille,

De chaque invention de leur ardent amour,
Ils se sentaient le cœur heureux pour tout un jour;
Et le bonheur est fait de ces riens éphémères.
Ils allaient à tâtons, consultaient les commères
Du village, et prenaient des conseils très prudents
Pour l'âge où le petit devrait faire ses dents.
O candeur! ils avaient des fiertés de nourrices,
Et quand l'enfant dormait tout nu, montrant ses cuisses
Où le sang rose et pur venait à fleur de peau,
Les yeux brillants de joie, ils disaient: « Qu'il est beau! »

Angelus grandissait, et, sur ces entrefaites,
Un beau jour il voulut marcher. Nouvelles fêtes!
Ces vieux, avec leurs dos voûtés et leurs pas lents,
Semblaient faits pour guider les efforts chancelants
De ce petit garçon, leur fils et leur élève.
Chaque soir, sur le sable humide de la grève
Ils le firent marcher, surveillant avec soin
Ses progrès, chaque jour allant un peu plus loin,
Et, plus tard, chaque jour allant un peu plus vite.
L'encourageant par un bon rire qui l'invite,
Chacun d'eux soutenait un des bras de l'enfant;
Et celui-ci parfois s'arrêtait, triomphant,
Après un petit pas qui lui semblait immense,
Heureux ainsi qu'on l'est toujours quand on commence;

Et les deux bons vieillards étaient tout égayés
Lorsque Angelus, ouvrant de grands yeux effrayés,
Jetait un léger cri, douce et claire syllabe,
Devant la fuite oblique et bizarre d'un crabe,
Ou quand il leur fallait, en se baissant un peu,
L'aider à ramasser le coquillage bleu
Ou le petit galet joli comme une perle
Que jetait à leurs pieds la vague qui déferle.
Et quel triomphe encor quand, s'étant hasardé,
Un beau matin l'enfant courut sans être aidé!
Depuis lors il allait en avant, eux derrière.
Le curé regardait par-dessus son bréviaire,
Et l'autre se frottait les mains, l'air tout joyeux.
Et quand leur fils courait trop vite, les deux vieux
Hâtaient le pas, l'abbé refermant son gros livre,
Et tous les deux riaient de ne pouvoir le suivre.
Toute leur vie était pleine de ce marmot.
Après le premier pas, ce fut le premier mot.
Chaque jour amenait sa nouvelle surprise.
Et, comme le bonheur nous égare et nous grise,
Le petit Angelus n'avait pas seulement
Trouvé parmi ses cris ce vague bégaiement,
Effort de la pensée éclose qui s'envole
Et qui ressemble à peine encore à la parole,
Que déjà le curé, plein d'ardeur et rêvant

A le faire bientôt devenir très savant,
Cherchait dans un coin noir de sa bibliothèque
Son vieux savoir latin et sa science grecque,
Et rouvrait ses bouquins de poussière chargés,
Se reprochant de les avoir tant négligés,
Et critiquant tout bas la Messe et l'Évangile
Qui le brouillaient avec la langue de Virgile.
Pourtant, sans honte, ainsi qu'un tout jeune garçon,
Il se remit à l'œuvre, apprenant sa leçon
Tous les jours et vivant sur son dictionnaire,
Comme lorsqu'il était au petit séminaire.
Pour mieux se souvenir, souvent il récitait
Du latin à voix haute, et, quand il s'arrêtait
Cherchant le mot perdu dans son livre d'étude,
Le vétéran disait : *Amen!* par habitude.

Ils étaient donc heureux tout à fait; et, le soir,
Près du berceau chéri tous deux venaient s'asseoir,
Et, le cœur attendri, silencieux, timides,
Ils contemplaient l'enfant avec des yeux humides.

IV

Or le printemps avait sept fois fleuri ; l'été,
Dardant sur les blés mûrs son or diamanté,
Avait sept fois donné sa moisson, et l'automne
Sa vendange, et l'hiver sa neige monotone.
Auprès des deux vieillards l'enfant avait grandi,
Mais sans prendre cet air libre, vif, étourdi,
Ce goût des jeux bruyants et ce doux caquetage
Qu'on trouve d'ordinaire aux garçons de cet âge :
Sa grâce — les enfants sont toujours gracieux —
Etait comme voilée et craintive ; ses yeux
Cachaient une douleur dans leur azur sincère ;
Il était pâle et doux comme une fleur de serre ;
Son sourire était rare et contraint. Souffrait-il ?
Peut-être ; mais d'un mal bien lent et bien subtil,
Et qui, ne s'exprimant jamais par une plainte,
Ne pouvait éveiller l'affectueuse crainte
Des deux vieillards naïfs, qui trouvaient justement

L'enfant, dans sa douceur malade, plus charmant.

Pourtant, s'il suffisait, pour que la fleur qui pousse
Embaumât le jardin d'une haleine plus douce
Et pour que l'enfant prît des forces chaque jour,
D'un rayon généreux de soleil et d'amour,
Angelus, qu'entourait deux fois l'amour d'un père,
Aurait dû, tout pareil à la fleur qui prospère,
S'épanouir en fraîche et robuste santé.
Si le baiser longtemps et souvent répété
Faisait éclore seul les roses sur la joue,
Si la bonté d'un cœur d'aïeul qui se dévoue,
La tendresse tremblante et toujours en éveil,
Le front à cheveux blancs penché sur le sommeil,
Suffisaient pour servir de garde et de défense
A ce fragile espoir qu'on appelle l'enfance,
Angelus, délivré des langes du berceau,
Aurait dû s'élancer, léger comme un oiseau,
Par la nature et faire en courant bien des lieues,
Fou des insectes d'or et des fleurettes bleues,
Heureux, libre, voulant tout sentir, tout saisir,
Tout connaître, cédant à l'avide désir,
Tapageur, les cheveux emmêlés par les branches,
Mordant les fruits trop verts de toutes ses dents blanches,
Faisant rire avec lui les échos du chemin

Et prenant sans effroi des bêtes dans sa main!

Mais non! le jeune fils des deux vieux, au contraire,
Par aucun jeu d'enfant ne se laissait distraire.
Souvent, ouvrant ses yeux étonnés et chercheurs,
Il regardait passer les enfants des pêcheurs,
Qui, lorsque revenait la saison douce et belle,
Allaient au bois voisin en longue ribambelle,
Cueillir des mûres ou chasser les papillons.
Il regardait passer ces gaîtés en haillons,
Qui couraient les pieds nus et d'aurore coiffées,
Et ces blouses, et ces culottes étoffées
De grands-pères, et ces cheveux blonds sans bonnet,
Leur faisait un sourire, et puis s'en revenait,
Marchant à petits pas, rêveur et solitaire,
Tout seul, dans le jardin calme du presbytère.
Quand il voyait l'enfant revenir et s'asseoir,
Son père le soldat, qui tenait l'arrosoir
Ou passait le râteau sur quelque plate-bande,
En écoutant au loin chanter la folle bande,
Grommelait, de son air affable et belliqueux :
« Voyons donc, fainéant, va jouer avec eux! »
Mais l'enfant, sans prêter l'oreille aux cris de fête,
Soupirait, secouait négligemment la tête
Et s'approchait du vieux pour lui dire : « Pourquoi?

Je m'amuse bien mieux quand je suis avec toi. »

Puis Angelus passait bien des heures à lire;
Et le savoir n'est pas le père du sourire.
Il lisait trop. D'abord ce désir curieux
Avait rendu le bon curé tout glorieux :
Tel le semeur qui voit prospérer ses semailles.
Ce jeune esprit déjà plein d'heureuses trouvailles,
Ces prompts étonnements, ces vives questions
Au vieux prêtre inspiraient quelques ambitions,
Car Angelus avait toujours aimé le livre.
A peine avait-il eu jadis besoin de suivre
Le doigt ridé qui montre en tremblant l'alphabet.
Le piège était tentant; le bonhomme y tombait,
Et parfois sa science était tout étonnée,
Quand l'enfant, sachant plus que la leçon donnée,
Avec son éternel « Pourquoi? » l'embarrassait.
Il ne comprenait pas le danger : il laissait
Angelus absorbé dans ses livres d'estampes,
Et n'apercevait pas palpiter à ses tempes
Les rêves trop pesants pour ce jeune cerveau
Avide avant le temps d'étrange et de nouveau.
Et chaque jour, malgré le calme de l'asile
Où sa vie aurait dû couler, pure et facile,
Dans les fleurs en été, près de l'âtre en hiver,

Malgré le souffle sain et puissant de la mer
Qui caressait son front sans y mettre le hâle,
Angelus devenait plus souffrant et plus pâle;
Et de ce mal visible à peine, mais profond,
Les vieux ne savaient rien, presque contents au fond
— Car chez les plus aimants l'égoïsme sommeille —
Que cette enfance fût moins fraîche et moins vermeille,
Mais plus tendre et toujours présente à leur foyer :
Tous deux s'étaient hâtés bien vite d'oublier
Leurs doutes de jadis. On leur eût fait offense
De leur dire à présent ce qu'il faut à l'enfance.
Ils croyaient seulement que leur fils n'était pas
Un être comme un autre, et se disaient tout bas
Que leur affection avait fait ce prodige.
Ils étaient étonnés de leur œuvre; et, que dis-je!
De cette ardeur précoce, où déjà s'épuisait
Angelus, leur orgueil paternel s'amusait.
Hélas! leur ignorance était seule coupable,
Non pas leur cœur; et tout ce dont était capable
De soin, de dévoûment et d'amour, en effet,
Leur vieillesse naïve et bonne, ils l'avaient fait.
Mais malgré tout, malgré leur charité divine,
Ils n'avaient pas appris ce qu'il faut qu'on devine;
Et leurs cerveaux, trop froids, ne pouvaient plus avoir
L'instinct, bien plus puissant encor que le savoir.

Car la grande Nature est jalouse : elle exige
Qu'on ne s'écarte pas des règles qu'elle inflige,
Et ne fait si chétif l'enfant qui naît au jour,
Que pour qu'il soit aimé d'un plus prudent amour
A cause des soucis et des craintes qu'il donne;
Elle veut que cet œil flottant et qui s'étonne
Ne puisse supporter l'immense éclat des cieux
Sans l'avoir vu d'abord reflété par les yeux
De la mère, qui veille à côté de la couche;
Elle veut que, cruelle et rude, cette bouche
Pour y boire le lait morde à même le sein;
Elle ordonne, dans son immuable dessein,
Un travail réciproque à tous ceux qu'elle affame,
Aux mères pour l'Enfant, aux époux pour la Femme;
Elle ne peut avoir pitié des célibats;
Ni les autels sacrés, ni les nobles combats
Ne sauraient un instant plier sa règle austère,
Et toujours elle dit : « Malheur au solitaire! »

Oui, ces deux justes, oui, ces excellents vieillards,
Dont tous les battements de cœur, tous les regards
Étaient pour cet enfant adorablement triste,
Ne voyaient pas, dans leur amour presque égoïste,
Que pour cet être, espoir de leur humble maison,
Leur étreinte était une étouffante prison;

Que sur ce faible front leur sénile tendresse
Appuyait trop longtemps la trop lente caresse;
Qu'Angelus en souffrait, et que chaque baiser
Venait encore plus l'abattre et l'épuiser;
Qu'à son sourire, fleur exquise de sa lèvre,
Volaient les papillons obsédants de la fièvre,
Et qu'enfant pressentant déjà le séraphin,
Sans regret et sans plainte il se mourait enfin.
Car Angelus, nature affectueuse et douce,
Ignorait tout à fait le geste qui repousse.
A ces baisers mortels, dont il était brisé,
Toujours il présentait son sourire lassé
Et se jetait au cou du soldat et du prêtre.
On meurt d'être aimé trop comme de ne pas l'être,
Et c'est un mal divin dont nul ne se défend.
Une mère aurait lu dans les yeux de l'enfant
La fatale langueur de ce mal qui s'ignore.
Elle eût dit: « C'est assez! » Les vieux disaient: « Encore! »
Et par leur faute, et dans leurs bras, et sous leurs yeux,
Angelus se mourait, martyr délicieux!

O Nature! c'était pourtant bien peu de chose :
Laisser vivre un enfant, laisser croître une rose,
Épargner ce dernier supplice à ces deux saints,
Cela n'importait pas beaucoup à tes desseins.

Ne se peut-il donc pas, ô Mère, que tu veuilles
Qu'en un an l'arbrisseau pousse deux fois ses feuilles?
Et si, sous le soleil d'automne, et trop hâtifs,
Ses rameaux ont donné quelques bourgeons chétifs,
Faut-il toujours, faut-il, hélas! que tu l'accables
Sous ton hiver et sous tes neiges implacables?
Pourtant c'était l'espoir de l'antique forêt.
Ces chênes, dont le cercle auguste l'entourait
Et peut-être au printemps jetait sur lui trop d'ombre,
Ne pourront-ils, alors que revient le temps sombre,
Étendre jusqu'à lui leurs grands bras paternels?
Non, tu ne changes rien aux ordres éternels!
Non! Avril renaîtra sans que l'arbre renaisse,
Et, retrouvant encore un effort de jeunesse,
Les vieux troncs, tout pourris sous le lierre, verront
Le feuillage épuisé reverdir à leur front;
Et ces aïeux, dont l'âme altière et résignée
Ne craignait même plus les coups de la cognée,
En voyant ce trépas qui précède le leur,
Les vieux chênes des bois gémiront de douleur!

V

Ce soir-là, — c'était vers le milieu de septembre, —
Les vieillards et l'enfant avaient gardé la chambre,
Angelus se sentant plus malade et plus las.
Le prêtre et le soldat, les deux pères, hélas!
Ne pouvaient se douter que la fin fût si proche.
Ils étaient sans effroi, se sentant sans reproche.
« Ce sera, pensaient-ils, un malaise d'un jour. »
Et leur bonheur n'était pas troublé, leur amour
Les trompant, et l'enfant donnant à sa caresse
Toujours plus de fiévreuse et de mièvre tendresse.
Auprès de la fenêtre, où fraîchissait le soir,
Dans son large fauteuil le curé fit asseoir
Angelus; et tous trois devant le clair de lune
Écoutèrent mourir les lames sur la dune.
Abandonné, fermant ses beaux yeux à demi,
L'enfant, qui se mourait, paraissait endormi.
La sueur sur son front collait ses cheveux d'ange;
Et, d'un geste navrant, mais plein d'un charme étrange,

Il cherchait vaguement, comme on cherche un appui,
Les mains des deux vieillards, assis auprès de lui.
Mais ceux-ci ne pouvaient deviner sa souffrance;
Leurs cœurs simples étaient toujours pleins d'espérance;
Et, pensant qu'Angelus ne les entendait pas,
Avec un bon sourire ils échangeaient tout bas
Les décevants projets et les douces chimères,
Comme auprès des berceaux en évoquent les mères.

« Puisque voilà l'enfant près de nous endormi,
Disait le prêtre, il faut songer, mon bon ami,
Que, pour qu'il soit heureux plus tard, notre prière
Ne suffit pas. Voyons à choisir sa carrière.
Notre Angelus devient grand garçon, et déjà
Sa jeune âme, que Dieu jusqu'ici protégea,
Blanc calice, s'entr'ouvre et cherche la lumière.
Nous avons bien guidé son enfance première :
Il ne sait rien encor de mauvais ni d'amer;
Il n'a vu jusqu'ici que le ciel et la mer;
Par la chanson du flux son âme fut bercée,
Et l'azur est moins pur que sa fraîche pensée
Et que ses sens nouveaux encore appesantis;
Car la grande nature est bonne aux tout petits.
Mais il faut profiter de l'heureuse minute.
Nous sommes vieux. Demain, seul, il faudra qu'il lutte;

Et, comme le devoir paternel le prescrit,
Nous devons lui donner les armes de l'esprit.
Je ne désire pas, moi, qu'il se fasse prêtre.
Oh! qu'il soit bon chrétien, que la foi le pénètre,
Qu'il aime et qu'il espère enfin, et qu'il soit tel
Qu'un lys pur qui fleurit à l'ombre de l'autel!
Mais, si j'en puis juger par sa petite enfance,
J'aimerais mieux — que Dieu pardonne mon offense! —
Que la vocation de grâce lui manquât;
Car pour le sacerdoce il est trop délicat.
C'est en souffrant qu'il faut que le pasteur travaille
Pour ses brebis. Il faut qu'il se lève et qu'il aille
Par la nuit, bien avant le petit point du jour,
Sous la bise, à travers les terres de labour,
Emportant dans un coin du manteau le ciboire,
Et cherchant, tout au fond de la campagne noire,
A découvrir enfin au douteux horizon
La lueur qui trahit la funèbre maison
Où quelque agonisant, quand il arrive à l'heure,
Lui montre en blasphémant sa famille qui pleure,
Son foyer sans fagot et sa huche sans pain.
Puis, avec l'eau bénite et la bière en sapin,
Il faut le lendemain qu'il revienne et qu'il donne
Au mort une prière, aux vivants son aumône,
Et, s'il n'a pas d'argent, qu'il en trouve, et qu'il ait

Pour ses pauvres toujours du pain bis et du lait;
Et, s'il chemine un jour, heureux, lisant son livre,
Respirant les sentiers en fleurs, et qu'un homme ivre,
Qui sort du cabaret et qu'il ne connaît point,
L'appelle fainéant en lui montrant le poing,
Il faut que sans pâlir il subisse l'insulte.
Et puis ce n'est pas tout. Le serviteur du culte
A bien d'autres soucis, et l'on ne peut savoir
Combien grave et combien austère est son devoir;
Car la tentation est bien près de la faute.
Pourquoi, près de la chaïre où l'on parle à voix haute,
Ce confessionnal où l'on parle tout bas?
Il faut l'aide de Dieu pour n'y succomber pas.
Ne nous le prends donc point, Seigneur, pour ton service,
Et permets qu'à tel point il ignore le vice
Que, même pour l'abattre, il y soit étranger;
Car, tu le sais, l'agneau ne peut être berger.

— Et maintenant, monsieur le curé, reprit l'autre,
A mon tour, n'est-ce pas? car cet enfant est nôtre,
Et je suis comme vous le père d'Angelus.
Pas de soutane, soit! pas de sabre non plus.
Très souvent le plumet tricolore dérange
Les projets. Ces gamins ont un goût fort étrange
Pour les habits dorés tout partout sur le corps,

Comme ceux des housards et des tambours-majors.
Sachant qu'ils n'aiment pas beaucoup qu'on les chicane,
On les laisse d'abord chevaucher sur sa canne
Et grimper aux genoux comme on grimpe aux remparts;
C'est gentil. Puis un jour ils vous disent: « Je pars. »
Et ce jour-là ce sont des hommes pour la tête;
Et l'on reste à pleurer tout seul comme une bête.
Et voilà qu'ils s'en vont à la guerre là-bas,
Dans des pays affreux d'où l'on ne revient pas.
Ils meurent, et les vieux les suivent. C'est stupide!
Veillons-y. Le petit m'a l'air d'un intrépide.
Quand il se portait mieux, il grimpait aux pruniers
Les plus hauts. Le dimanche, il va voir les douaniers,
A l'heure où le sergent fait faire la parade.
Morbleu! qu'il n'aille pas, le petit camarade,
Vouloir être soldat, ou nous nous fâcherons!

— Bien, bien! dit le curé, nous y réfléchirons.
Sans être cardinal ni maréchal de France,
Angelus peut encor passer notre espérance.
L'enfant a tant d'esprit qu'il m'étonne souvent :
Ce sera quelque artiste ou bien quelque savant;
Et, quoi qu'il soit d'ailleurs, nous en ferons un juste.
Mais avant tout il faut qu'il devienne robuste,
Qu'il retrouve son rire et ses fraîches couleurs.

Mes livres sont mauvais : qu'il coure dans vos fleurs!
Une leçon vaut moins pour lui qu'une culbute,
A cette heure. Ainsi donc, ajournons la dispute. »

Tous deux en étaient là de leurs propos joyeux,
Lorsque Angelus ouvrit tout doucement les yeux
Et de cet air malin, si charmant dans l'enfance,
Il leur dit :

« C'est fort bien. On arrange d'avance
Ce qu'on fera plus tard de son enfant gâté.
Mais je ne dormais pas, et j'ai tout écouté.
Savez-vous que c'est mal de disposer des autres?
Pourtant n'ayez pas peur, car, sans gêner les vôtres,
Je puis vous confier maintenant mes projets.
Ils sont très sérieux, vous verrez! Je songeais
Depuis assez longtemps, pères, à vous les dire.
Ces livres dans lesquels vous m'apprîtes à lire
Et ce vaste Océan qui berce mon sommeil
Me les ont inspirés et m'ont donné conseil.
Je veux être marin sur la mer. Ces volumes,
Que j'épelais jadis si mal, puis que nous lûmes
Ensemble et qu'aujourd'hui je relis couramment,
M'ont parlé de pays au ciel toujours clément,
Aux arbres toujours verts, pleins d'oiseaux magnifiques,

Où l'on allait porté par les flots pacifiques.
Je veux partir pour ces pays délicieux.
Ce ciel gris m'est fatal. Quand je ferme les yeux,
Tout prend la couleur d'or du soleil dans mes rêves;
Et les vagues au loin murmurant sur les grèves
Me disent — car j'entends des mots dans leurs rumeurs —
« Viens avec nous et fuis ces climats où tu meurs! »
Pères, ne tentez pas d'arrêter mon courage
Et ne me parlez pas d'écueils et de naufrage;
Car j'ai lu quelque part, et c'était arrivé,
Que toujours un marin, un seul, s'était sauvé
A la nage, à cheval sur une vieille planche,
Et qu'il voyait bientôt poindre la voile blanche
D'un navire passant pour lui porter secours.
Moi, je serai celui qui se sauve toujours.
Si je tarde longtemps, il est bien inutile
D'avoir peur. Non. C'est que je serai dans une île
Où je m'établirai, comme a fait Robinson,
En attendant qu'il passe un brick à l'horizon.
Il arrive toujours, le moment qu'on espère.
Alors je reviendrai. Ce n'est pas vrai, ce père
Qui pleure et devient vieux, et dit : « Pauvre petit! »
De son fils, grand garçon déjà quand il partit.
Les contes n'ont jamais une fin si fatale.
L'enfant revient toujours à la maison natale,

Près des vieux. On s'assied en cercle autour du feu,
Et, pour les effrayer beaucoup, il ment un peu.
Comme les voyageurs de mes belles lectures,
Je vous raconterai toutes mes aventures.
Vous verrez, en ouvrant de grands yeux ébahis,
Toutes les mers, tous les peuples, tous les pays
Où m'auront promené la voile et la machine.
Je vous rapporterai des choses de la Chine.
Vous verrez le trois-mâts glissant près des îlots
Avec son pavillon qui traîne sur les flots,
Et le peuple tout nu, très noir et très sauvage,
Qui nous suit en tirant des flèches du rivage.
Et ce sera charmant, et vous m'embrasserez
Au beau milieu de mon récit, et vous serez
Tout surpris de ma barbe et de mon air si grave.
Aux beaux endroits, tout bas, vous direz : « Qu'il est brave ! »
Vous sourirez, et vous m'embrasserez encor,
Et vous jouerez avec mes épaulettes d'or.
Mais, je le sais, il faut un long apprentissage.
Et dès demain je vais bien apprendre, être sage,
Lire beaucoup, veiller sous ma lampe l'hiver;
Et puis je m'en irai pour longtemps sur la mer. »

Il se tut, souriant à quelque intime joie;
Et, comme un affamé qui réclame une proie,

L'Océan qui montait gronda dans les rochers.
Les astres de la nuit furent soudain cachés.
L'enfant agonisait; mais la voix sépulcrale
De la lame étouffait le bruit sourd de son râle.

Alors, comme brisé par ce qu'il avait dit,
Angelus referma ses beaux yeux et tendit
Aux deux amis ses mains plus froides et plus molles.
Mais sur ceux-ci déjà les bizarres paroles
De l'enfant moribond exerçaient leur pouvoir.
Sombres, ils regardaient ce ciel devenu noir,
Ils écoutaient le bruit plus sinistre des vagues,
Et se sentaient venir au cœur ces craintes vagues
Qu'on repousse, mais dont l'âme en vain se défend.
Sans doute ce n'étaient que des rêves d'enfant,
Inspirés par un livre ou bien par quelque image,
Qu'ils laissent aussitôt sans dire: « C'est dommage! »
Et qui durent un jour ou deux pour la plupart.
Mais tout cela parlait d'absence, de départ,
Avec une éloquence étrange et captivante;
Et l'âme des vieillards était dans l'épouvante.

Les yeux toujours fermés, le petit Angelus
Reprit tout bas :

« Venez plus près, je n'y vois plus.
Le ciel et l'Océan sont noirs comme l'ébène.
Ce que je vous ai dit vous a fait de la peine
Tout à l'heure. Il faudra tâcher de l'oublier.
Pères, j'ai maintenant un rêve singulier.
Est-ce un rêve? Prenez mes deux mains dans les vôtres.
Les astres dans la mer les uns après les autres
Sont tous tombés, tombés! Et dans le ciel en deuil,
Ainsi qu'un christ d'argent sur le drap d'un cercueil,
Il n'en reste plus qu'un. Vous devez le connaître,
Celui-là; car il brille au haut de ma fenêtre,
Le soir, et je le vois de mon cher petit lit;
Et c'est le seul qui reste au ciel. Mais il pâlit!
Il a l'air aussi d'être attiré par le gouffre.
On dirait qu'il s'éteint et l'on dirait qu'il souffre.
Regardez! le voilà qui file, qui s'enfuit!...
Il est tombé!... J'ai froid, j'ai peur!... Et c'est la nuit! »

En prononçant ce mot, — c'était le mot suprême! —
Le petit Angelus s'affaissa sur lui-même.
Sa bouche ouverte et l'orbe éteint de ses grands yeux
S'emplirent d'un effroi vague et mystérieux.
Les vieillards, égarés et crispant la narine,
Virent son front trop lourd tomber sur sa poitrine,
Et ses petites mains, qu'ils lâchèrent alors,

Pesamment et d'un coup glisser contre son corps.
Pure, à travers la nuit profonde et solennelle,
L'âme de l'enfant mort venait d'ouvrir son aile,
Ainsi que d'une salle ouverte à l'air du soir
S'envole un papillon silencieux et noir.

Après un long regard échangé sans rien dire,
Un long regard chargé d'horreur et de délire,
Les vieillards, abattus par un terrible effort,
Tombèrent à genoux devant Angelus mort.
Ils restèrent ainsi toute la nuit, farouches,
Collant les froides mains du cadavre à leurs bouches,
Atterrés, leurs sanglots muets les étouffant,
N'osant lever les yeux sur le front de l'enfant
Qui prenait la blancheur dure et froide des pierres.
Mais, comme s'il était gravé sous leurs paupières,
Ce visage chéri, qu'ils ne voulaient plus voir,
Leurs yeux, leurs yeux fermés, toujours sur un fond noir
Distinguaient Angelus, penché d'un air débile,
Pâle et leur souriant d'un sourire immobile.

Ah! cette nuit, tandis qu'ils se désespéraient,
Était-ce seulement leur enfant qu'ils pleuraient?
Ne s'accusaient-ils pas, ces deux hommes candides?
Ne maudissaient-ils pas leurs cheveux blancs stupides?

Ne comprenaient-ils pas enfin, les malheureux,
Que cet être adorable était tué par eux?
Que l'absurde consigne et la vaine prière,
Auxquelles ils avaient donné leur vie entière,
Avaient fait leur malheur et leur aveuglement?
Que prier seulement, combattre seulement,
Cela n'est pas assez pour l'homme, et qu'il est lâche
Et mauvais de n'avoir ici-bas qu'une tâche?
Qu'il faut que chacun soit amant et père un jour;
Que la loi du devoir est une loi d'amour;
Qu'être seul, cela tue et cela paralyse;
Que la famille, c'est la patrie et l'église;
Que l'épée au fourreau doit orner le foyer;
Que les yeux de l'enfant font croire et font prier;
Que si tous deux, le vieux soldat et le vieux prêtre,
Ils n'avaient pu sauver ce pauvre petit être,
A qui pourtant leur cœur entier se dévouait,
C'est qu'ils l'avaient aimé comme on aime un jouet;
Que leur expérience était une chimère;
Qu'ils n'étaient que de vieux enfants; et qu'une mère,
Qui, dans l'humble maison d'un pauvre matelot,
Balaye et lave, et met les légumes au pot,
Et ravaude son linge, et file sa quenouille,
Et tout à la fois baise, allaite et débarbouille
Six marmots qu'elle voit autour d'elle courir,

Eût fait vivre l'enfant qu'ils avaient fait mourir?

Le matin les surprit aux genoux du cadavre.

Et puis ce fut l'histoire ordinaire, et qui navre :
Dernier regard qu'on jette au cher enseveli,
Dernier baiser qu'on pose au front déjà pâli,
Et plus rien! Mais pour ces vieillards le sort complice
Rendit plus douloureux et plus long le supplice.
Le prêtre — il était prêtre, hélas! — dut sur le corps
De son enfant chanter les prières des morts,
Lui jeter l'eau bénite en sanglotant, et boire
Ses pleurs qui se mêlaient au vin dans le ciboire.
Il dut l'accompagner jusqu'au dernier logis,
Où le soldat, les yeux par les larmes rougis,
Dut sous son vieux sabot pousser la lourde bêche
Et couvrir le cercueil de terre toute fraîche.

Maintenant ils sont seuls. Tout est déjà rentré
Dans l'ordre d'autrefois chez le pauvre curé.
Assis au feu, chauffant leurs vieilles mains tremblantes,
Ils laissent, sans parler, s'enfuir les heures lentes,
Ne sachant rien, sinon que leur enfant est mort.
Mornes, sans l'accepter, ils subissent le sort :
Le soldat fait ses trous, le prêtre dit sa messe.

Ils vivront peu; mais dans la suprême promesse,
C'est à peine s'ils ont encor gardé la foi :
On lit dans leur regard je ne sais quel effroi,
Quand ils sortent tous deux en grand deuil de l'église,
Au moment où le soir répand son ombre grise.
Et le pêcheur, qui passe et qui les reconnaît,
Regarde, tout timide, en ôtant son bonnet,
Descendre du parvis les deux vieillards funèbres,
Tandis que vibre encore au loin dans les ténèbres,
Long, triste et solennel comme leur désespoir,
Le dernier tintement de l'*Angelus* du soir.

LE BANC

IDYLLE PARISIENNE

Non loin du piédestal où j'étais accoudé,
A l'ombre d'un Sylvain de marbre démodé
Et sur un banc perdu du jardin solitaire,
Je vis une servante auprès d'un militaire.
Ils se tenaient tous deux assis à chaque coin
Du banc, et se parlaient doucement, mais de loin,
— Attitude où l'amour jeune est reconnaissable. —
A leurs pieds un enfant jouait avec le sable.

C'était le soir; c'était l'heure où les amoureux,
Moins timides, tout bas osent se faire entre eux
Les tendres questions et les douces réponses.
Le couchant empourprait le front noir des quinconces;
Lentement descendait l'ombre, comme à dessein;
Le vent, déjà plus frais, ridait l'eau du bassin
Où tremblait un beau ciel vert et moiré de rose;
Tout s'apaisait. C'était cette adorable chose :
Une fin de beau jour à la fin de l'été.

Et, n'ayant rien de mieux à faire, j'écoutai.

Tous deux dirent d'abord le plaisir qu'on éprouve
A parler du passé, comment on se retrouve
Si loin, bien qu'étant nés dans un petit pays;
Leur enfance commune; et les parents vieillis
Dont on est inquiet, sans trop oser le dire
Dans ses lettres, les vieux ne sachant pas écrire
Et ne pouvant payer la plume du bedeau.
Ils dirent la rivière ombreuse, le rideau
De peupliers, l'endroit pour pêcher à la ligne
Caché sous le houblon et sous la folle vigne,
Le cerisier qu'ensemble ils avaient dépouillé,
Le vieux bateau, rempli de feuillage mouillé,

Qu'on prenait pour aller jouer dans le coin d'île,
Les moulins, les sentiers sous bois, toute l'idylle.
Mais l'enfance du pauvre est très courte, et depuis
N'avaient-ils pas tous deux souffert bien des ennuis?
— Et naïve, ignorant encore la prudence,
La simple enfant livra toute sa confidence,
La première.

Elle dit, en termes très touchants,
Que, ne supportant pas les durs travaux des champs
Et ne voulant pas être à charge à sa famille,
Elle avait bien prévu qu'elle resterait fille,
Ses père et mère étant de pauvres villageois,
Et qu'elle était entrée alors chez des bourgeois.
Or cette vie était pour elle bien amère,
A son âge, d'avoir tous les soins d'une mère
Pour des enfants ingrats et qui ne l'aimaient pas.
Elle pleurait souvent à l'heure des repas,
Dans sa froide cuisine, auprès d'une chandelle,
Toute seule. Elle était courageuse et fidèle;
Mais ses maîtres, gardant toujours leur air grognon,
Ne semblaient même pas la connaître de nom
Et lui donnaient celui de la servante ancienne.
Enfin la vie était dure à tous, et la sienne
Lui compterait sans doute un jour pour ses péchés.

Les deux enfants s'étaient doucement rapprochés.
Mais, sans pouvoir trouver un bon mot qui console,
Le militaire prit à son tour la parole.
Il parla, le front bas et les yeux assombris :

Lui, la conscription à vingt ans l'avait pris,
Être soldat, cela se nomme encor *service*.
Il maudit ce métier qui lui donnait un vice :
De pauvre on l'avait fait devenir paresseux.
L'avenir! il n'osait y croire, étant de ceux
Qu'on peut le lendemain envoyer à la guerre,
Un de ces hommes, faits d'une argile vulgaire,
Que pour l'ambition du premier conquérant
Dieu sans doute pétrit d'un pouce indifférent,
Chair à canon, chair à scalpel, matière infâme
Et que la statistique appelle seule une âme.
Il raconta ses jours sans fin de garnison,
Ses courses dans les champs, le soir, vers l'horizon,
Sans but, en écoutant si la retraite sonne.
Il était sans ami, sans pays, sans personne,
Sans rien. Il ne pouvait se faire à son état
Et parfois souhaitait que la guerre éclatât.

A ce mot, prononcé simplement, la servante
Eut un petit frisson de soudaine épouvante,

Et s'approchant, avec un bon geste de sœur :
« Ne parlez pas ainsi, » dit-elle avec douceur;
Puis elle prit les mains du soldat, sans rien dire,
Et tous deux, essayant un douloureux sourire,
Écoutèrent au loin mourir le chant des nids.
Alors, mystérieux témoin, je te bénis,
Amour, consolateur dernier des misérables,
Je vous bénis, ô nuit, ô rameaux vénérables
Qui les cachiez, pendant qu'ils oubliaient un peu !
En silence, les mains froides, la tête en feu,
Ils virent dans l'azur les étoiles éclore,
Puis longtemps et tout bas échangèrent encore,
Heureux et confiants, l'un près de l'autre assis,
Leurs modestes espoirs et leurs humbles soucis.
Le murmure des voix, plus craintif et plus tendre,
S'affaiblit; et, bientôt après, je pus entendre
— Car l'ombre m'empêchait de voir les deux amis —
Un baiser, qu'un soupir d'abord avait promis,
Vibrer, pareil au bruit d'un oiseau qui s'effare.

Tout à coup une claire et brutale fanfare
Éclata dans la nuit profonde du jardin.
Le soldat inquiet se releva soudain :
Il fallait se quitter, car c'était la retraite.
Oh ! le triste moment d'un départ qui s'apprête !

Vingt fois on se redit qu'on se reverrait là;
Et le pauvre amoureux en hâte s'en alla,
Mais non sans regarder bien souvent en arrière.

Elle, les yeux baissés comme pour la prière,
Triste, joignant les mains sur son tablier blanc,
Resta longtemps rêveuse et seule sur le banc.
Lentement s'éloignait la fanfare importune;
Et, lorsque dans le ciel monta le clair de lune,
Je la vis, pâle encor du baiser de l'amant
Et les larmes aux yeux, écouter vaguement
La retraite s'éteindre au fond du crépuscule.

Et je n'ai pas trouvé cela si ridicule.

ENFANTS TROUVÉES

I

Dans les promenades publiques,
Les beaux dimanches, on peut voir
Passer, troupes mélancoliques,
Des petites filles en noir.

De loin, on croit des hirondelles :
Robes sombres et grands cols blancs;
Et le vent met des frissons d'ailes
Dans les légers camails tremblants.

Mais quand, plus près des écolières,
On les voit se parler tout bas,
On songe aux étroites volières
Où les oiseaux ne chantent pas.

Près d'une sœur, qui les surveille
En dépêchant son chapelet,
Deux par deux, en bonnet de vieille,
Et les mains sous le mantelet,

Les cils baissés, tristes et laides,
Le front ignorant du baiser,
Elles vont voir, pauvres cœurs tièdes,
Les autres enfants s'amuser.

Les petites vont les premières;
Mais leur regard discipliné
A perdu ses vives lumières
Et son bel azur étonné.

Les pieuses et les savantes
Ont un maintien plus glacial;
Toutes ont des mains de servantes,
L'œil sournois et l'air trivial,

Car ces êtres sont de la race
Du vice et de la pauvreté,
Qui font les enfances sans grâce
Et les tristesses sans beauté.

II

Les berceaux ont leurs destinées!
Et vous ne les avez pas eus,
Les fronts de mères inclinées
Comme la Vierge sur Jésus.



— Pourtant ce qui vous fait, si jeunes,
Pareilles aux fleurs des prisons,
Ce ne sont ni les rudes jeûnes,
Ni les pénibles oraisons :

Ces graves filles, vos maîtresses,
Vous pouvez leur dire : « Ma sœur! »
Sans amour tendre ni caresse,
Elles ont du moins la douceur;

Une de ces vierges chrétiennes
Joint tous les jours, souvenez-vous,
Vos petites mains sous les siennes,
En vous tenant sur ses genoux;

Et sa voix, bonne et familière,
Vous fait répéter chaque soir
Une belle et longue prière
Qui parle d'amour et d'espoir.

III

Sombres enfants qui, sur ma route,
Allez, le front lourd et baissé,
Je crains que vous n'ayez le doute
Effrayant de votre passé;

Que dans votre âme obscure, où monte
Le flot des vagues questions,
Vous ne sentiez frémir la honte,
Source des malédictions;

Et que, par lueurs éphémères,
Votre esprit ne cherche à savoir
Si vraiment sont mortes vos mères,
Pour qu'on vous habille de noir!

— Si ce doute est votre souffrance,
Ah! que pour toujours le couvent

Dans la plus étroite ignorance
Mure votre cœur tout vivant!

Que par les niaises pratiques
Et les dévotions d'autel,
Par le chant des fades cantiques
Et la lecture du missel,

Par la fatigue du cilice,
Par le chapelet récité,
A ce point votre âme s'emplisse
D'enfantine crédulité,

Que, ployant sous les disciplines
Et mortes avant le cercueil,
Vous vous sentiez bien orphelines
En voyant vos habits de deuil!

L'ATTENTE

A AUGUSTE VACQUERIE

Au bout du vieux canal plein de mâts, juste en face
De l'Océan et dans la dernière maison,
Assise à sa fenêtre, et quelque temps qu'il fasse,
Elle se tient, les yeux fixés sur l'horizon.

Bien qu'elle ait la pâleur des éternels veuvages,
Sa robe est claire ; et, bien que les soucis pesants
Aient sur ses traits flétris exercé leurs ravages,
Ses vêtements sont ceux des filles de seize ans.

Car depuis bien des jours, patiente vigie,
Dès l'instant où la mer bleuit dans le matin
Jusqu'à ce qu'elle soit par le couchant rougie,
Elle est assise là, regardant au lointain.

Chaque aurore elle voit une tardive étoile
S'éteindre, et chaque soir le soleil s'enfoncer
A cette place où doit reparaître la voile
Qu'elle vit là, jadis, pâlir et s'effacer.

Son cœur de fiancée, immuable et fidèle,
Attend toujours, certain de l'espoir partagé,
Loyal; et rien en elle, aussi bien qu'autour d'elle,
Depuis dix ans qu'il est parti, rien n'a changé.

Les quelques doux vieillards qui lui rendent visite,
En la voyant avec ses bandeaux réguliers,
Son ruban mince où pend sa médaille bénite,
Son corsage à la vierge et ses petits souliers,

La croiraient une enfant ingénue et qui boude,
Si parfois ses doigts purs, ivoirins et tremblants,
Alors que sur sa main fiévreuse elle s'accoude,
Ne livraient le secret des premiers cheveux blancs.

Partout le souvenir de l'absent se rencontre
En mille objets fanés et déjà presque anciens :
Cette lunette en cuivre est à lui, cette montre
Est la sienne, et ces vieux instruments sont les siens.

Il a laissé, de peur d'encombrer sa cabine,
Ces gros livres poudreux dans leur oubli profond,
Et c'est lui qui tua d'un coup de carabine
Le monstrueux lézard qui s'étale au plafond.

Ces mille riens, décor naïf de la muraille,
Naguère il les a tous apportés de très loin.
Seule, comme un témoin inclément et qui raille,
Une carte navale est pendue en un coin;

Sur le tableau jaunâtre, entre ses noires tringles,
Les vents et les courants se croisent à l'envi;
Et la succession des petites épingles
N'a pas marqué longtemps le voyage suivi.

Elle conduit jusqu'à la ligne tropicale
Le navire vainqueur du flux et du reflux,
Puis cesse brusquement à la dernière escale,
Celle d'où le marin, hélas! n'écrivit plus.

Et ce point justement où sa trace s'arrête
Est celui qu'un burin savant fit le plus noir :
C'est l'obscur rendez-vous des flots, où la tempête
Creuse un inexorable et profond entonnoir.

Mais elle ne voit pas le tableau redoutable
Et feuillette, l'esprit ailleurs, du bout des doigts,
Les planches d'un herbier éparses sur la table,
Fleurs pâles qu'il cueillit aux Indes autrefois.

Jusqu'au soir sa pensée extatique et sereine
Songe au chemin qu'il fait en mer pour revenir,
Ou parfois, évoquant des jours meilleurs, égrène
Le chapelet mystique et doux du souvenir;

Et, quand sur l'Océan la nuit met son mystère,
Calme et fermant les yeux, elle rêve du chant
Des matelots joyeux d'apercevoir la terre,
Et d'un navire d'or dans le soleil couchant.

LE PÈRE

A VICTOR AZAM

Il rentrait toujours ivre et battait sa maîtresse.
Deux sombres forgerons, le Vice et la Détresse,
Avaient rivé la chaîne à ces deux malheureux.
Cette femme était chez cet homme, — c'est affreux!
Seulement par l'effroi de coucher dans la rue.
L'ivrogne la trouvait toujours aigre et bourrue
Le soir, et la frappait. Leurs cris et leurs jurons
Faisaient connaître l'heure aux gens des environs.
Puis c'était un silence effrayant dans leur chambre.
— Un jour que par l'horreur, par la faim, par décembre,

Ce couple épouvantable était plus assailli,
Il leur naquit un fils, berceau mal accueilli,
Humble front baptisé, par un baiser morose,
Hélas! et qui n'était ni moins pur ni moins rose.
L'homme revint encore ivre le lendemain,
Mais s'arrêtant au seuil, ne leva point la main
Sur sa femme, depuis que c'était une mère.
Le regard noir de haine et la parole amère,
Celle-ci se tourna vers son horrible amant
Qui la voyait bercer son fils farouchement,
Et, raillant, lui cria :

« Frappe donc. Qui t'arrête?
Notre homme, j'attendais ton retour. Je suis prête.
L'hiver est-il moins dur? Le pain est-il moins cher?
Dis! Et n'es-tu pas ivre aujourd'hui comme hier? »

Mais le père, accablé, ne parut point l'entendre,
Et, fixant sur son fils un œil stupide et tendre,
Craintif, ainsi qu'un homme accusé se défend,
Il murmura :

« J'ai peur de réveiller l'enfant! »

LE DÉFILÉ

A MA SŒUR ANNETTE COPPÉE

Dans le faubourg planté d'arbustes rabougris,
Où le pâle chardon pousse au bas des murs gris,
Sur le trottoir pavé que limitent des bornes,
Lentement, en grand deuil tous deux, tristes et mornes,
Et vers le couchant d'or d'un juillet étouffant,
Vont ensemble une mère et son petit enfant.
La mère est jeune encore, elle est pauvre, elle est veuve.
Résignée, et pourtant droite encor sous l'épreuve,
Elle songe sans doute au sombre lendemain;

Et le petit garçon qu'elle tient par la main
A déjà dans ses yeux agrandis par les jeûnes
L'air grave des enfants qui s'étonnent trop jeunes.

Ils marchent regardant le coucher du soleil.

Mais voici que, parmi le triomphe vermeil
Des nuages de pourpre aux franges d'écarlate,
Là-bas, soudaine et fière, une fanfare éclate;
Et, poussant devant eux clairons et timbaliers,
Apparaissent au loin les premiers cavaliers
D'un pompeux régiment qui vient de la parade.
Des escadrons! mais c'est comme une mascarade.
Les enfants et le peuple, hélas! enfant aussi,
S'arrêtent en chemin pour les voir. Or ceux-ci
Sont très beaux; et le fils de la veuve regarde.
Lui qui vécut dans les murs froids d'une mansarde,
Il n'a jamais rien vu de tel. Il est hagard;
Et sa mère lui dit, bénissant ce hasard,
Et distraite, elle aussi, de ses rêves austères :

« Restons là. Nous verrons passer les militaires. »

Ils s'arrêtent tous deux; et le beau régiment,
Sombre et pesant d'orgueil, défile fièrement.

Ce sont des cuirassiers; ils vont, musique en tête,
Répandant alentour comme un bruit de tempête.
Les casques sont polis ainsi que des miroirs;
Les sabres sont tirés. Tous les chevaux sont noirs;
Ils ont la flamme aux yeux et le sang aux narines.
— Les cuirasses d'acier qui bombent les poitrines
Jettent à chaque pas des éclairs aveuglants;
Et les lourds escadrons, impassibles et lents,
Se succèdent, au pas, allant de gauche à droite,
Avec leurs officiers dans la distance étroite,
Si bien que le passant, sur la route arrêté,
Cependant qu'il peut voir s'éloigner d'un côté
Des croupes de chevaux et des dos de cuirasses,
Voit de l'autre, marchant de tout près sur leurs traces,
S'avancer, alignés comme par deux niveaux,
Des casques de soldats et des fronts de chevaux.
Et ce spectacle est plus sublime et plus farouche
Dans la rouge splendeur du soleil qui se couche.

Mais, l'œil tout ébloui des ors et des aciers,
L'enfant cherche surtout à voir ces officiers
Qui brandissent, tournés à demi sur la selle,
Leur sabre dont la lame au soleil étincelle,
Et sont gantés de blanc ainsi que pour le bal,
Et commandent, tandis que leur fougueux cheval,

Se rappelant sans doute une ancienne victoire,
Secoue avec orgueil son mors dans sa mâchoire.
Et plus que tous ceux-là, l'enfant admire encor
Le plus jeune, qui n'a qu'une aiguillette d'or
Et marche dans les rangs ainsi qu'une recrue,
Mais qui semble toujours à la foule accourue
Le plus heureux, le plus superbe et le plus beau,
Car il porte les plis somptueux du drapeau.

Le régiment défile, et l'enfant s'extasie.
Craintif et se tenant à la jupe saisie
De sa mère, il admire, avide et stupéfait,
Et tremble. Mais alors celle-ci, qui rêvait,
Le regarde, et soudain elle devient peureuse.
La pauvre femme, qui naguère était heureuse
Que pour son fils ce beau régiment paradât,
Craint maintenant qu'il veuille un jour être soldat;
Et même, bien avant que ce soupçon s'achève,
Son esprit a conçu l'épouvantable rêve
D'un noir champ de bataille où dans les blés versés,
Sous la lune sinistre, on voit quelques blessés,
Qui, mouillés par le sang et la rosée amère,
Se traînent sur leurs mains en appelant leur mère,
Puis qui s'accoudent, puis qui retombent enfin;
Et, seuls debout alors, des chevaux ayant faim

Qui, baissant vers le sol leurs longs museaux avides,
Broutent le gazon noir entre les morts livides!

Elle entraîne son fils; elle a le cœur glacé.
Et, bien que le brillant régiment soit passé
Et qu'au coin du faubourg tourne l'arrière-garde,
L'enfant se plaint tout bas, et résiste, et regarde
Son rêve qui s'enfuit, espérant voir encor
Là-bas, dans la poussière, une étincelle d'or,
Et détestant déjà les amis et les mères
Qui nous tirent loin des dangers et des chimères.

LA BÉNÉDICTION

Or, en mil huit cent neuf, nous prîmes Saragosse.
J'étais sergent. Ce fut une journée atroce.
La ville prise, on fit le siège des maisons,
Qui, bien closes, avec des airs de trahisons,
Faisaient pleuvoir les coups de feu par leurs fenêtres.
On se disait tout bas : « C'est la faute des prêtres. »
Et, quand on en voyait s'enfuir dans le lointain,
Bien qu'on eût combattu dès le petit matin,
Avec les yeux brûlés de poussière et la bouche
Amère du baiser sombre de la cartouche,
On fusillait gaîment et soudain plus dispos
Tous ces longs manteaux noirs et tous ces grands chapeaux.

Mon bataillon suivait une ruelle étroite.
Je marchais, observant les toits à gauche, à droite,
A mon rang de sergent, avec les voltigeurs,
Et je voyais au ciel de subites rougeurs
Haletantes ainsi qu'une haleine de forge.
On entendait des cris de femmes qu'on égorge,
Au loin, dans le funèbre et sourd bourdonnement.
Il fallait enjamber des morts à tout moment.
Nos hommes se baissaient pour entrer dans les bouges,
Puis en sortaient avec leurs baïonnettes rouges,
Et du sang de leurs mains faisaient des croix au mur,
Car dans ces défilés il fallait être sûr
De ne pas oublier un ennemi derrière.
Nous allions sans tambour et sans marche guerrière.
Nos officiers étaient pensifs. Les vétérans,
Inquiets, se serraient des coudes dans les rangs
Et se sentaient le cœur faible d'une recrue.

Tout à coup, au détour d'une petite rue,
On nous crie en français : « A l'aide ! » En quelques bonds
Nous joignons nos amis en danger et tombons
Au milieu d'une belle et grave compagnie
De grenadiers chassés avec ignominie
Du parvis d'un couvent seulement défendu
Par vingt moines, démons noirs au crâne tondu.

Qui sur la robe avaient la croix de laine blanche,
Et qui, pieds nus, le bras sanglant hors de la manche,
Les assommaient à coups d'énormes crucifix.
Ce fut tragique : avec tous les autres je fis
Un feu de peloton qui balaya la place.
Froidement, méchamment, car la troupe était lasse
Et tous nous nous sentions des âmes de bourreaux,
Nous tuâmes ce groupe horrible de héros.
Et cette action vile une fois consommée,
Lorsque se dissipa la compacte fumée,
Nous vîmes, de dessous les corps enchevêtrés,
De longs ruisseaux de sang descendre les degrés.
— Et, derrière, s'ouvrait l'église, immense et sombre.

Les cierges étoilaient de points d'or toute l'ombre;
L'encens y répandait son parfum de langueur;
Et, tout au fond, tourné vers l'autel, dans le chœur,
Comme s'il n'avait pas entendu la bataille,
Un prêtre en cheveux blancs et de très haute taille
Terminait son office avec tranquillité.

Ce mauvais souvenir si présent m'est resté
Qu'en vous le racontant je crois tout revoir presque :
Le vieux couvent avec sa façade moresque,
Les grands cadavres bruns des moines, le soleil

Faisant sur les pavés fumer le sang vermeil,
Et, dans l'encadrement noir de la porte basse,
Ce prêtre et cet autel brillant comme une châsse,
Et nous autres cloués au sol, presque poltrons.

Certes, j'étais alors un vrai sac à jurons,
Un impie; et plus d'un encore se rappelle
Qu'on me vit une fois, au sac d'une chapelle,
Pour faire le gentil et le spirituel,
Allumer une pipe aux cierges de l'autel.
Déjà j'étais un vieux traîneur de sabretache;
Et le pli que donnait ma lèvre à ma moustache
Annonçait un blasphème et n'était pas trompeur.
— Mais ce vieil homme était si blanc qu'il me fit peur.

« Feu! » dit un officier.

Nul ne bougea. Le prêtre
Entendit, à coup sûr, mais n'en fit rien paraître,
Et nous fit face avec son grand saint sacrement,
Car sa messe en était arrivée au moment
Où le prêtre se tourne et bénit les fidèles.
Ses bras levés avaient une envergure d'ailes.
Et chacun recula, lorsqu'avec l'ostensoir
Il décrivit la croix dans l'air et qu'on put voir

Qu'il ne tremblait pas plus que devant les dévotes;
Et quand sa belle voix, psalmodiant les notes,
Comme font les curés dans tous leurs *Oremus*,
Dit :

Benedicat vos omnipotens Deus,

« Feu! répéta la voix féroce, ou je me fâche. »

Alors un d'entre nous, un soldat, mais un lâche,
Abaissa son fusil et fit feu. Le vieillard
Devint très pâle, mais, sans baisser son regard
Étincelant d'un sombre et farouche courage :

Pater et Filius, reprit-il.

Quelle rage
Ou quel voile de sang affolant un cerveau
Fit partir de nos rangs un coup de feu nouveau?
Je ne sais; mais pourtant cette action fut faite.
Le moine, d'une main s'appuyant sur le faîte
De l'autel et tâchant de nous bénir encor
De l'autre, souleva le lourd ostensoir d'or.
Pour la troisième fois il traça dans l'espace
Le signe du pardon, et d'une voix très basse,

Mais qu'on entendit bien, car tous bruits s'étaient tus,
Il dit, les yeux fermés :

Et Spiritus sanctus.

Puis tomba mort, ayant achevé sa prière.

L'ostensoir rebondit par trois fois sur la pierre.
Et, comme nous restions, même les vieux troupiers,
Sombres, l'horreur vivante au cœur et l'arme aux pieds,
Devant ce meurtre infâme et devant ce martyre :

Amen! dit un tambour en éclatant de rire.

LA

GRÈVE DES FORGERONS

—

1869

LA GRÈVE DES FORGERONS

A MON AMI PAUL HAAG

Mon histoire, messieurs les juges, sera brève.
Voilà. Les forgerons s'étaient tous mis en grève.
C'était leur droit. L'hiver était très dur; enfin,
Cette fois, le faubourg était las d'avoir faim.
Le samedi, le soir du paiement de semaine,
On me prend doucement par le bras, on m'emmène
Au cabaret; et, là, les plus vieux compagnons
— J'ai déjà refusé de vous livrer leurs noms —
Me disent: « Père Jean, nous manquons de courage:

Qu'on augmente la paye, ou sinon plus d'ouvrage!
On nous exploite, et c'est notre unique moyen.
Donc, nous vous choisissons, comme étant le doyen,
Pour aller prévenir le patron, sans colère,
Que, s'il n'augmente pas notre pauvre salaire,
Dès demain, tous les jours sont autant de lundis.
Père Jean, êtes-vous notre homme? » Moi je dis :
« Je veux bien, puisque c'est utile aux camarades. »
Mon président, je n'ai pas fait de barricades;
Je suis un vieux paisible, et me méfie un peu
Des habits noirs pour qui l'on fait le coup de feu.
Mais je ne pouvais pas leur refuser, peut-être.
Je prends donc la corvée, et me rends chez le maître;
J'arrive, et je le trouve à table; on m'introduit.
Je lui dis notre gêne et tout ce qui s'ensuit :
Le pain trop cher, le prix des loyers. Je lui conte
Que nous n'en pouvons plus; j'établis un long compte
De son gain et du nôtre, et conclus poliment
Qu'il pourrait, sans ruine, augmenter le paiement.
Il m'écouta tranquille, en cassant des noisettes,
Et me dit à la fin :

« Vous, père Jean, vous êtes
Un honnête homme; et ceux qui vous poussent ici
Savaient ce qu'ils faisaient quand ils vous ont choisi.

Pour vous, j'aurai toujours une place à ma forge.
Mais sachez que le prix qu'ils demandent m'égorge,
Que je ferme demain l'atelier, et que ceux
Qui font les turbulents sont tous des paresseux.
C'est là mon dernier mot, vous pouvez le leur dire. »

Moi je réponds :

« C'est bien, monsieur. »

Je me retire,
Le cœur sombre, et m'en vais rapporter aux amis
Cette réponse, ainsi que je l'avais promis.
Là-dessus, grand tumulte. On parle politique,
On jure de ne pas rentrer à la boutique;
Et, dam ! je jure aussi, moi, comme les anciens.
Oh! plus d'un, ce soir-là, lorsque devant les siens
Il jeta sur un coin de table sa monnaie,
Ne dut pas, j'en réponds, se sentir l'âme gaie,
Ni sommeiller sa nuit tout entière, en songeant
Que de longtemps peut-être on n'aurait plus d'argent,
Et qu'il allait falloir s'accoutumer au jeûne.
— Pour moi, le coup fut dur; car je ne suis plus jeune
Et je ne suis pas seul. — Lorsque, rentré chez nous,
Je pris mes deux petits-enfants sur mes genoux,

—Mon gendre a mal tourné, ma fille est morte en couches —
Je regardai, pensif, ces deux petites bouches
Qui bientôt connaîtraient la faim; et je rougis
D'avoir ainsi juré de rester au logis.
Mais je n'étais pas plus à plaindre que les autres;
Et, comme on sait tenir un serment chez les nôtres,
Je me promis encor de faire mon devoir.
Ma vieille femme alors rentra de son lavoir,
Ployant sous un paquet de linge tout humide;
Et je lui dis la chose avec un air timide.
La pauvre n'avait pas le cœur à se fâcher :
Elle resta, les yeux fixés sur le plancher,
Immobile longtemps, et répondit :

« Mon homme,
Tu sais bien que je suis une femme économe :
Je ferai ce qu'il faut; mais les temps sont bien lourds,
Et nous avons du pain au plus pour quinze jours. »

Moi, je repris :

« Cela s'arrangera peut-être ! »
Quand je savais qu'à moins de devenir un traître
Je n'y pouvais plus rien, et que les mécontents,

Afin de maintenir la grève plus longtemps,
Sauraient bien surveiller et punir les transfuges.

Et la misère vint. — O mes juges, mes juges!
Vous croyez bien que, même au comble du malheur,
Je n'aurais jamais pu devenir un voleur,
Que, rien que d'y songer, je serais mort de honte;
Et je ne prétends pas qu'il faille tenir compte,
Même au désespéré qui, du matin au soir,
Regarde dans les yeux son propre désespoir,
De n'avoir jamais eu de mauvaise pensée.
Pourtant, lorsqu'au plus fort de la saison glacée
Ma vieille honnêteté voyait — vivants défis —
Ma vaillante compagne et mes deux petits-fils
Grelotter tous les trois près du foyer sans flamme,
Devant ces cris d'enfants, devant ces pleurs de femme,
Devant ce groupe affreux de froid pétrifié,
Jamais — j'en jure ici par ce crucifié! —
Jamais dans mon cerveau sombre n'est apparue
Cette action furtive et vile de la rue,
Où le cœur tremble, où l'œil guette, où la main saisit.
— Hélas! si mon orgueil à présent s'adoucit,
Si je plie un moment devant vous, si je pleure,
C'est que je les revois, ceux de qui tout à l'heure
J'ai parlé, ceux pour qui j'ai fait ce que j'ai fait.

Donc on se conduisit d'abord comme on devait:
On mangea du pain sec, et l'on mit tout en gage.
Je souffrais bien. Pour nous, la chambre, c'est la cage,
Et nous ne savons pas rester à la maison.
Voyez-vous! j'ai tâté depuis de la prison,
Et je n'ai pas trouvé de grande différence.
Puis ne rien faire, c'est encore une souffrance.
On ne le croirait pas. Eh bien, il faut qu'on soit
Les bras croisés par force; alors on s'aperçoit
Qu'on aime l'atelier, et que cette atmosphère
De limaille et de feu, c'est celle qu'on préfère.

Au bout de quinze jours nous étions sans un sou.
— J'avais passé ce temps à marcher comme un fou,
Seul, allant devant moi, tout droit, parmi la foule;
Car le bruit des cités vous endort et vous soûle,
Et mieux que l'alcool fait oublier la faim.
Mais, comme je rentrais une fois, vers la fin
D'une après-midi froide et grise de novembre,
Je vis ma femme assise en un coin de la chambre
Avec les deux petits serrés contre son sein;
Et je pensai : C'est moi qui suis leur assassin!
Quand la vieille me dit, douce et presque confuse :

« Mon pauvre homme, le Mont-de-Piété refuse

Le dernier matelas, comme étant trop mauvais.
Où vas-tu maintenant trouver du pain?

— J'y vais, »
Répondis-je; et, prenant à deux mains mon courage,
Je résolus d'aller me remettre à l'ouvrage;
Et, quoique me doutant qu'on m'y repousserait,
Je me rendis d'abord dans le vieux cabaret
Où se tenaient toujours les meneurs de la grève.
— Lorsque j'entrai, je crus, sur ma foi, faire un rêve:
On buvait là, tandis que d'autres avaient faim,
On buvait! — Oh! ceux-là qui leur payaient ce vin
Et prolongeaient ainsi notre horrible martyre,
Qu'ils entendent encore un vieillard les maudire!
— Dès que vers les buveurs je me fus avancé,
Et qu'ils virent mes yeux rouges, mon front baissé,
Ils comprirent un peu ce que je venais faire;
Mais, malgré leur air sombre et leur accueil sévère,
Je leur parlai :

« Je viens pour vous dire ceci :
C'est que j'ai soixante ans passés, ma femme aussi,
Que mes deux petits-fils sont restés à ma charge,
Et que, dans la mansarde où nous vivons au large,
— Tous nos meubles étant vendus — on est sans pain.

Un lit à l'hôpital, mon corps au carabin,
C'est un sort pour un gueux comme moi, je suppose;
Mais pour ma femme et mes petits, c'est autre chose.
Donc, je veux retourner tout seul sur les chantiers.
Mais, avant tout, il faut que vous le permettiez
Pour qu'on ne puisse pas sur moi faire d'histoires.
Voyez ! j'ai les cheveux tout blancs et les mains noires,
Et voilà quarante ans que je suis forgeron.
Laissez-moi retourner tout seul chez le patron.
J'ai voulu mendier : je n'ai pas pu. Mon âge
Est mon excuse. On fait un triste personnage
Lorsqu'on porte à son front le sillon qu'a gravé
L'effort continuel du marteau soulevé,
Et qu'on veut au passant tendre une main robuste.
Je vous prie à deux mains. Ce n'est pas trop injuste
Que ce soit le plus vieux qui cède le premier.
—Laissez-moi retourner tout seul à l'atelier.
Voilà tout. Maintenant, dites si ça vous fâche. »

Un d'entre eux fit vers moi trois pas et me dit:

«Lâche!»

Alors j'eus froid au cœur, et le sang m'aveugla.
Je regardai celui qui m'avait dit cela.
C'était un grand garçon, blême aux reflets des lampes,

Un malin, un coureur de bals, qui, sur les tempes,
Comme une fille, avait deux gros accroche-cœurs.
Il ricanait, fixant sur moi ses yeux moqueurs;
Et les autres gardaient un si profond silence
Que j'entendais mon cœur battre avec violence.

Tout à coup j'étreignis dans mes deux mains mon front
Et m'écriai:

« Ma femme et mes deux fils mourront.
Soit! Et je n'irai pas travailler. — Mais je jure
Que, toi, tu me rendras raison de cette injure,
Et que nous nous battrons, tout comme des bourgeois.
Mon heure? Sur-le-champ. — Mon arme! J'ai le choix!
Et, parbleu! ce sera le lourd marteau d'enclume,
Plus léger pour nos bras que l'épée ou la plume;
Et vous, les compagnons, vous serez les témoins.
Or çà, faites le cercle et cherchez dans les coins
Deux de ces bons frappeurs de fer couverts de rouille;
Et toi, vil insulteur de vieux, allons! dépouille
Ta blouse et ta chemise, et crache dans ta main. »

Farouche et me frayant des coudes un chemin
Parmi les ouvriers, dans un coin des murailles
Je choisis deux marteaux sur un tas de ferrailles,

Et, les ayant jugés d'un coup d'œil, je jetai
Le meilleur à celui qui m'avait insulté.
Il ricanait encor; mais, à toute aventure,
Il prit l'arme, et gardant toujours cette posture
Défensive :

« Allons, vieux, ne fais pas le méchant! »

Mais je ne répondis au drôle qu'en marchant
Contre lui, le gênant de mon regard honnête
Et faisant tournoyer au-dessus de ma tête
Mon outil de travail, mon arme de combat.
Jamais le chien couché sous le fouet qui le bat,
Dans ses yeux effarés et qui demandent grâce,
N'eut une expression de prière aussi basse
Que celle que je vis alors dans le regard
De ce louche poltron, qui reculait, hagard,
Et qui vint s'acculer contre le mur du bouge.
Mais il était trop tard, hélas! Un voile rouge,
Une brume de sang descendit entre moi
Et cet être pourtant terrassé par l'effroi,
Et d'un seul coup, d'un seul, je lui brisai le crâne!

Je sais que c'est un meurtre et que tout me condamne;
Et je ne voudrais pas vraiment qu'on chicanât
Et qu'on prît pour un duel un simple assassinat.

Il était à mes pieds, mort, perdant sa cervelle;
Et, comme un homme à qui tout à coup se révèle
Toute l'immensité du remords de Caïn,
Je restais là, cachant mes deux yeux sous ma main.
Alors les compagnons de moi se rapprochèrent,
Et voulant me saisir, en tremblant, me touchèrent.
Mais je les écartai d'un geste, sans effort,
Et leur dis : « Laissez-moi. Je me condamne à mort. »
Ils comprirent. Alors, ramassant ma casquette,
Je la leur présentai, disant, comme à la quête :
« Pour la femme et pour les petiots, mes bons amis! »
Et cela fit dix francs, qu'un vieux leur a remis.
Puis j'allai me livrer moi-même au commissaire.

A présent, vous avez un récit très sincère
De mon crime, et pouvez ne pas faire grand cas
De ce que vous diront messieurs les avocats.
Je n'ai même conté le détail de la chose
Que pour bien vous prouver que, quelquefois, la cause
D'un fait vient d'un concours d'événements fatal.
Les mioches aujourd'hui sont au même hôpital
Où le chagrin tua ma vaillante compagne.
Donc, que pour moi ce soit la Prison ou le Bagne,
Ou même le Pardon, je n'en ai plus souci;
Et si vous m'envoyez à l'échafaud, merci!

LES HUMBLES

LA NOURRICE

A MON CHER COUSIN ET AMI AUGUSTE BAUDRIT

I

Elle était orpheline et servait dans les fermes.
Saint-Martin et Saint-Jean d'été sont les deux termes
Où les gros métayers, au chef-lieu de canton,
Disputant et frappant à terre du bâton,
Viennent, pour la saison, louer des domestiques.
A peine arrivait-elle en ces marchés rustiques,
Qu'un fermier l'embauchait au plus vite, enchanté
Par sa figure franche et sa belle santé;
Et les plus rechignés comme les plus avares
Lui prenaient le menton en lui donnant ses arrhes
Et lui payaient encore un beau jupon tout neuf.
En effet, elle était robuste comme un bœuf,

Exacte comme un coq, probe comme un gendarme.
Sa tête, un peu commune, avait pourtant ce charme
Que donnent des couleurs, deux beaux yeux et vingt ans.
De plus, toujours noués de foulards éclatants,
Ses cheveux se tordaient, noirs, pesants et superbes.
Elle savait filer, coudre, arracher les herbes,
Faire la soupe aux gens et soigner le bétail.
La dernière à son lit, la première au travail,
Aux mille soins du jour empressée et savante,
C'était le type enfin de la bonne servante.

Sage? Qui sait? Mais nul n'en médisait du moins.

Ce n'est que l'autre été, quand on faucha les foins,
Qu'elle fut tout à coup prise d'un goût étrange
Pour un assez beau gars, mauvais batteur en grange,
Qui courait les cafés et vivait de hasards,
Mais qui, sept ans, avait servi dans les hussards.
Tout fier d'avoir porté jadis la sabretache,
Il avait conservé la petite moustache
Et ce certain air fat qui fait qu'on est aimé.
Tout le village était par ce drôle opprimé.
Au bal, c'était toujours pour lui les belles filles;
Au billard, observant le choc savant des billes,
Un cercle d'amateurs éblouis l'entourait.

Elle épousa ce beau tyran de cabaret
Dont aucun paysan n'avait voulu pour gendre
Et qui, lorsqu'à sa main elle parut prétendre,
Fit bien quelques façons, mais ne refusa pas,
Sachant les louis d'or cachés dans un vieux bas,
Et les rêvant déjà transformés en bouteilles.
Toutes ces unions maudites sont pareilles :
La noce, quelques nuits de brutales amours,
La discorde au ménage au bout de quinze jours,
L'homme se dégageant brusquement de l'étreinte
Pour retourner au vin, quand la femme est enceinte,
Les courroux que des mots ne peuvent apaiser,
Et le premier soufflet près du premier baiser.
Puis la misère.

Ici l'événement fut pire.
Ce fainéant avait des instincts de vampire.
Ce monstre, le jour même où sa femme accoucha,
— L'huissier ayant saisi le ménage, — chercha
Le moyen d'exploiter encore sa femelle;
Et, quand il vit son fils mordant à la mamelle,
Il se frotta les mains. Chose horrible! il fallut,
Pour sauver le vieux toit, la vache et le bahut,
Que la mère quittât son pays, sa chaumière,
Son enfant, les yeux clos encore à la lumière,

Et qui, dans son berceau, gémissait, l'innocent!
Qu'elle vendît, hélas! son lait, plus que son sang,
Et que, le front courbé par cet acte servile,
Douloureuse, elle prît le chemin de la ville.
— Elle avait bien d'abord refusé de partir;
Mais son homme montrait un réel repentir;
Il pleurait; il avait juré de ne plus boire.
L'hypocrite disait : — Un père! on peut le croire.
Plus un seul coup de vin! Quant au petit patron,
Je m'en vais, dès demain, le mettre au biberon,
Et si monsieur n'est pas content de la cuisine,
Est-ce pour son seul fils que Jeanne, la voisine,
A deux seins? L'un des deux sera pour ton petit.

Et, la mort dans le cœur, la nourrice partit.

II

Oh! dans le noir wagon l'horrible nuit passée!
Sur le dur banc de bois, dans un coin affaissée,
Comme elle médita sur son sort anormal!
Ses pauvres seins gonflés de lait lui faisaient mal.

Et là-bas, son enfant, éveillé dans sa couche,
Réclamait à grands cris et cherchait de la bouche
Ce giron où l'on boit la vie avec le lait,
Premier asile humain duquel on l'exilait.
C'est ainsi qu'elle dut passer la nuit entière,
Tout en larmes, mettant la tête à la portière
Et buvant à longs traits l'air glacé du ciel noir,
Un peu pour se cacher, beaucoup pour ne pas voir,
En face d'elle assis, plein de vin et de vice,
Un groupe de soldats revenant du service
Et qui, par sa présence honnête mis en train,
Vociféraient en chœur un immonde refrain :
Le tout puant le cuir, le rhum et le cigare.

A Paris, un laquais l'attendait à la gare.
— Un coupé qu'emportait un cheval très fringant
La conduisit devant un perron élégant
Où les autres laquais dirent : — C'est la nourrice.
Dans une chambre mauve, adorable caprice
De blonde, elle aperçut un berceau près d'un lit;
Et devant cet heureux spectacle elle pâlit.
En voyant cette jeune et jolie accouchée,
Blanche, et sur le berceau de dentelle penchée,
Devant ce doux sommeil d'enfant s'extasier,
Elle crut voir le sien dans son berceau d'osier,

Pleurant auprès du lit d'un père sans vergogne
Qui n'entend pas et dort son lourd sommeil d'ivrogne.

Elle prit le petit, qui but avidement.
La mère souriait. — Le père, en ce moment,
Survint et fit la moue en sentant l'atmosphère
De la chambre. — Il sortait... pour cette grosse affaire!...
Des dossiers sous le bras, en noir, un air subtil.
— Ah! voici cette femme. Elle est fort bien, dit-il.
Mariée? — Il paraît. — Et son pays? — Normande,
Près de Caen. — Permettez, chère, cette demande :
Le docteur n'est-il pas pour celles du Midi?
— Croyez-vous? — Puis, riant de son rire étourdi,
La mère dit : — Pour peu que cela vous convienne,
Elle est brune, je vais la mettre en Arlésienne,
Le costume est joli; puis c'est la mode au Bois.
Le père eut un léger sarcasme dans la voix,
Et, s'en allant : — Fort bien. Amusez-vous, ma chère.

Comme elle sentait bien qu'elle était étrangère
Et qu'elle allait souffrir dans ce monde nouveau!
Son nourrisson n'était ni bien portant ni beau.
C'était un pâle enfant, pauvre vie éphémère!
Pauvre front condamné! C'est au bal que sa mère,
Dans une valse, avait reconnu son état.

Dépitée, il fallut bien qu'elle s'arrêtât,
En songeant : — Quel ennui, huit longs mois de sagesse.
Et quand vint le moment d'avouer sa grossesse,
L'homme — la Bourse avait baissé probablement —
Ne trouva tout d'abord qu'un mot suspect : Vraiment!
Mais, rempli d'à-propos, comme un joueur qui triche,
Il s'attendrit bientôt, sa femme étant très riche.

III

Or la nourrice, ayant sans cesse l'embarras
De l'enfant qui criait faiblement dans ses bras
Et lui mordait le sein de ses lèvres avides,
Errait seule parmi les appartements vides,
Et, rustique au milieu du luxe des salons,
Comptait les jours d'exil qui lui semblaient si longs.
Triste foyer! La mère était toujours en course,
Le père était au cercle, au Palais, à la Bourse;
Et, quant à leur enfant, ils ne le voyaient pas,
Sauf quelquefois, le soir, à l'heure des repas,
Où le chef de maison, par pure bonté d'âme,
S'écriait : — Votre fils est fort joli, madame! —

Puis, époux plein d'égards et sachant ce qu'il doit,
Il riait au petit et lui donnait son doigt.
Mais madame bâillait, n'étant pas satisfaite
D'une robe apportée alors pour quelque fête,
Et, jugeant qu'on avait assez de l'avorton,
Disait : — Il se fait tard. Allez coucher Gaston.

Qu'importaient cependant à la pauvre nourrice
L'abandon désolant, la maison corruptrice,
Ce faible enfant malade et refusant son lait,
Les habits d'opéra comique qu'il fallait,
Par les jours de soleil, montrer aux Tuileries,
Les repas à l'office et les plaisanteries
De la femme de chambre et des valets railleurs?
Pauvre mère! son âme était toujours ailleurs;
Toujours elle suivait, — hélas! par la pensée, —
Sa lettre, la dernière au pays adressée,
La réponse si lente et venant de si loin;
Et puis elle courait chez l'écrivain du coin
Dont l'enseigne, chef-d'œuvre affreux de calligraphe,
Présente un Béranger tracé d'un seul paraphe.
Enfin on répondait : — L'enfant se porte bien;
Il profite, il grandit, il ne manque de rien.
Mais il faut de l'argent. L'huissier gronde et réclame. —
Elle baisait la lettre, et, le bonheur dans l'âme,

A l'époux qui mentait, — dévoûment incompris, —
De son dur esclavage elle envoyait le prix.

IV

L'hiver revint, joyeux : grands dîners, bals, théâtres.
Le nourrisson avait des toux opiniâtres,
Et sous son front ridé brillaient ses yeux trop grands.
Bref, le pauvre chétif, un soir que ses parents
Étaient allés bâiller à quelque opéra bouffe,
Eut un de ces accès trop longs dont on étouffe.
Sa nourrice le vit expirer sur son sein;
Puis la mère, en rentrant, trouva le médecin
Penché sur le petit cadavre déjà roide,
Et, confuse, ayant peur de paraître trop froide,
Fit, pour pleurer beaucoup, des efforts inouïs.

Congédiée alors avec quelques louis
Et l'esprit inquiet de cette mort subite,
La nourrice voulut revenir au plus vite
Au fils qu'elle pouvait allaiter aujourd'hui,
A l'enfant campagnard, qui se portait bien, lui!

Oh! le voyage heureux que l'espérance abrège!
Que lui font le ciel gris, les champs vêtus de neige,
Et, là-bas, les bois noirs où volent les corbeaux?
Tout, les arbres, les champs, le ciel, lui semblent beaux.
Le pays est plus près, le lieu d'exil recule.
Dans un instant, sur la rougeur du crépuscule,
Ses yeux mouillés de pleurs verront se détacher
La silhouette mince et noire du clocher.
C'est le terme à présent de sa longue souffrance.
Elle va voir son fils! — Enfin, ô délivrance!
Le train s'arrête avec ses rudes chocs de fer.

Mais pourquoi donc est-il si froid, ce soir d'hiver?
Pourquoi le vent du nord gémit-il dans les branches?
Pourquoi donc les fossés des mornes routes blanches,
Noirs et béants, sont-ils pleins d'une horreur sans nom?
Pourquoi toutes ces voix qui semblent dire : Non,
Parmi ces tourbillons siffleurs de feuilles mortes?
Pourquoi ces hurlements de gros chiens sous les portes?
Pourquoi ce cher pays, aimé de tant d'amour,
Fait-il donc cet accueil hostile à ce retour?

La voilà cependant au bout de son voyage.
La nuit tombe. Tout est désert dans le village.
L'église au vieux portail dans la brume apparaît;

Et, près de là, voici le houx du cabaret
D'où sort, vibrante et claire, une chanson bachique.
— Soudain la voyageuse a fait halte, tragique,
Bouche béante et comme allant pousser un cri.
Car cette voix, c'est bien celle de son mari;
Cette ombre profilée en noir sur les fenêtres,
C'est la sienne. Il avait donc menti dans ses lettres;
Il est toujours le même; elle avait bien raison;
Il boit, et le petit est seul à la maison.
Le cerveau traversé d'une affreuse lumière,
Éperdue, elle court en hâte à sa chaumière.
La porte est entr'ouverte, elle entre. — Qu'il fait noir!
Du feu! bien vite. — Et la malheureuse put voir,
Dans la chambre à présent sordide et démeublée,
Le reste du repas de l'ivresse attablée,
Le jambon qu'il mangea, la bouteille qu'il but,
Et, dans l'ombre, parmi les choses de rebut,
Sale, brisé, couvert de toiles d'araignée,
— Objet horrible aux yeux d'une mère indignée
Et qu'on avait jeté dans ce coin sans remord, —
L'humble berceau d'osier du petit enfant mort.

Elle tomba. C'était la fin du sacrifice.

V

Et depuis lors, on voit, à Caen, dans un hospice,
Tenant fixe sur vous ses yeux secs et brûlants,
Une femme encor jeune avec des cheveux blancs,
Qui cherche de la main sa mamelle livide
Et balance toujours du pied un berceau vide.

LE PETIT ÉPICIER

C'était un tout petit épicier de Montrouge,
Et sa boutique sombre, aux volets peints en rouge,
Exhalait une odeur fade sur le trottoir.
On le voyait debout derrière son comptoir,
En tablier, cassant du sucre avec méthode.
Tous les huit jours, sa vie avait pour épisode

Le bruit d'un camion apportant des tonneaux
De harengs saurs ou bien des caisses de pruneaux;
Et, le reste du temps, c'était, dans sa boutique,
Un calme rarement troublé par la pratique,
Servante de rentier ou femme d'artisan,
Logeant dans ce faubourg à demi paysan.
Ce petit homme roux, aux pâleurs maladives,
Était triste, faisant des affaires chétives
Et, comme on dit, ayant grand'peine à vivoter.
Son histoire pouvait vite se raconter.
Il était de Soissons, et son humble famille,
Le voyant à quinze ans faible comme une fille,
Voulut lui faire apprendre un commerce à Paris.
Un cousin, épicier lui-même, l'avait pris,
Lui donnant le logis avec la nourriture;
Et, malgré la cousine, épouse avare et dure,
Aux mystères de l'art il put l'initier.
Il avait ce qu'il faut pour un bon épicier :
Il était ponctuel, sobre, chaste, économe.
Son patron l'estimait, et, quand ce fut un homme,
Voulant récompenser ses mérites profonds,
Il lui fit prendre femme et lui vendit son fonds.

— Quand on trouve un garçon pareil, il faut qu'on l'aide,
Disait-il.

La future était aisée et laide,
Mais ce naïf resta devant elle tremblant;
Et quand il l'amena, blonde en costume blanc,
La boutique aux murs noirs lui parut toute neuve.
Or sa mère, depuis quelques mois, était veuve.
Vite il l'alla chercher et lui dit, triomphant :

— Viens donc, tu berceras notre premier enfant.

C'était déjà son rêve, à cet homme, être père !
Mais il ne devait pas durer, le temps prospère :
Sa femme n'aimait pas le commerce; elle était
Hargneuse, lymphatique et froide; elle restait
A l'écart et passait des heures dans sa chambre.
De sa boutique ouverte au vent froid de décembre,
Lui ne pouvait bouger, mais ne se plaignait pas;
Car sa mère, en bonnet et tricotant des bas,
Était là, toute fière et de son fils et d'elle,
Tandis qu'il débitait le beurre et la chandelle.
Donc il était encor satisfait comme ça.
Mais, dans un mauvais jour, sa femme s'offensa
De ce qu'il ne fût pas seul comme elle, et l'épouse,
— Vieille histoire, — devint de la mère jalouse.
Celle-ci comprit tout :

— Mon enfant, j'avais cru,
Lui dit-elle, pouvoir bien vivre avec ma bru.
Mais, à la fin, il faut que je le reconnaisse,
Je la gêne et ne puis plaire à cette jeunesse.
Je retourne à Soissons, vois-tu, cela vaut mieux.

Elle dit, de l'air doux et résigné des vieux,
Et partit, sans pleurer, mais affreusement triste.
Hélas ! il n'avait pas ce qui fait qu'on résiste.
Il consentit, devint plus morose qu'avant
Et pria, tous les soirs, pour avoir un enfant.
Car c'était là son but, décidément. Ce rêve,
Cet instinct, ce besoin le poursuivait sans trêve.
Il n'avait qu'un désir, il n'avait qu'un espoir :
Être père ! c'était son idéal. — Le soir,
Quand un noir ouvrier, portant un enfant rose,
Entrait dans sa boutique acheter quelque chose,
Soudain il se sentait plein d'attendrissement.

Mais les ans ont passé, lentement, lentement.
Il comprend aujourd'hui que ce n'est pas possible;
Il partage le lit d'une femme insensible,
Et tous les deux ils ont froid au cœur, froid aux pieds.
— Ah ! les rêves aussi durement expiés

Allument à la longue un désespoir qui couve !
Cet homme est fatigué de l'existence. Il trouve,
— Où de pareils dégoûts vont-ils donc se nicher ? —
La colle et le fromage ignobles à toucher.
Il hait le vent coulis qui souffle de la rue,
Il ne peut plus sentir l'odeur de la morue,
Et ses doigts crevassés, maudissant leur destin,
Ont trop froid au contact des entonnoirs d'étain !

Pourtant il brille encore un rayon dans cette ombre.
Derrière son comptoir, seul, debout, le cœur sombre,
Quand il casse du sucre avec férocité,
Parfois entre un enfant, un doux blondin, tenté
Par les trésors poudreux du petit étalage.
Dans la naïveté du désir et de l'âge,
Il montre d'une main le bonbon alléchant
Et de l'autre il présente un sou noir au marchand.
L'homme alors est heureux plus qu'on ne peut le dire
Et, tout en souriant, — s'ils voyaient ce sourire,
Les autres épiciers le prendraient pour un fou, —
Il donne le bonbon et refuse le sou.

Mais aussi, ces jours-là, sa tristesse est plus douce ;
S'il lui vient un dégoût coupable, il le repousse ;

Il rêve, il croit revoir sa mère qui partit,
Soissons, et le bon temps, quand il était petit.
Le pauvre être pardonne, il s'apaise, il oublie,
Et, lent, casse son sucre avec mélancolie.

UN FILS

A ALEXIS ORSAT

I

Quand ils vinrent louer deux chambres au cinquième,
Le portier, d'un coup d'œil plein d'un mépris suprême,
Comprit tout et conclut : — C'est des petites gens.
Le garçonnet, avec ses yeux intelligents,
Etait gai d'être en deuil, car sa veste était neuve.
Vieille à trente ans, sa mère, une timide veuve,
Sous ses longs voiles noirs cachait ses yeux rougis;
Et quand on apporta dans ce pauvre logis

Leur mobilier, — il faut que du terme il réponde, —
Le portier s'assombrit : — C'est du tout petit monde,
Pensa-t-il. Néanmoins, leur humble logement
Étant payé le huit très régulièrement,
Il corrigea son mot : — Du petit monde honnête.
Mais quand il sut l'instant de leur coup de sonnette,
Il ne se pressa plus pour tirer le cordon,
— Par dignité ! — La veuve avait pourtant bon ton,
Et, pour vivre, courait les leçons de solfège.
A l'heure où son cher fils revenait du collège,
Elle était de retour et faisait le dîner.
Le dimanche, ils allaient souvent se promener
Ensemble au Luxembourg, donnaient du pain aux cygnes
Et revenaient. C'était de ces misères dignes
Et qui, lorsqu'on leur veut montrer de l'intérêt,
Ont un pâle sourire et gardent leur secret.
Ils plurent aux voisins. D'abord froide, la loge
Désarma. Le concierge eut quelques mots d'éloge ;
Et quand, six ans plus tard, un soir, il eut appris
Que le jeune homme avait obtenu tous les prix,
Ce père, ému par tant de courage et de zèle,
Rêva ceci : — Plus tard ?... Pour notre demoiselle ?...
Or, ce jour-là, tandis que le rhétoricien,
Radieux de l'orgueil de sa mère et du sien,
Pour la vingtième fois lui montrait son trophée

Et l'embrassait, au point qu'elle était étouffée,
Lui parlant à genoux ainsi qu'un amoureux
Et lui disant : — Maman, que nous sommes heureux!
Elle prit les deux mains de son fils dans les siennes
Et, tout à coup, laissant les douleurs anciennes
Toutes en même temps s'échapper de son cœur,
A ce naïf, à cet heureux, à ce vainqueur,
Elle livra le mot de la science amère.

Il apprit qu'il n'avait que le nom de sa mère
Et qu'elle n'était pas veuve aux yeux de la loi.
Elle gagnait sa vie à vingt ans. Mais pourquoi
Laisser aller ainsi, seule, une jeune fille?
La maîtresse de chant et le fils de famille:
Un drame très banal. Le coupable était mort
Brusquement, sans avoir pu réparer son tort;
Elle eût voulu le suivre en ce moment funeste,
Mais elle avait un fils : — Un fils! tu sais le reste.
Voilà, depuis seize ans, mon désespoir profond.
Je n'ai plus de santé, mes pauvres yeux s'en vont,
Tu n'as pas de métier, et nous avons des dettes.

L'enfant avait rêvé gloire, sabre, épaulettes,
Un avenir doré, les honneurs les plus grands.
A présent il voulait gagner douze cents francs.

Il consola sa mère, il parla comme on prie :
— Tu sais. Nous connaissons quelqu'un à la mairie.
Il me fera nommer ; c'est un chef de bureau.
Ah ! pourvu qu'à vingt ans j'aie un bon numéro !
Mais oui, j'ai de la chance au jeu. Ne sois pas triste.
Puis ce n'est pas pour rien que je suis un artiste,
Et que je sais un peu jouer du violon.
On peut faire un métier du talent de salon.
Je me sens un courage indomptable dans l'âme ;
Tu verras. Mais ris donc, maman. D'abord, madame,
Je ne serai content que quand vous aurez ri.

La pauvre heureuse mère ! un sourire attendri
Éclaira, fugitif, sa figure chagrine.
Puis, tendre, elle attira son fils sur sa poitrine,
Et, le serrant bien fort, elle pleura longtemps.

Le soir, quand il fut seul, l'enfant de dix-sept ans,
En rangeant, à côté des autres sur leurs planches,
Ses livres gaufrés d'or et tout dorés sur tranches,
A ses rêves d'hier pour toujours dit adieu.
Comme il l'avait prévu, d'ailleurs, le reste eut lieu.
Un emploi très modeste occupa sa journée ;
Et la bonne moitié de sa nuit fut donnée
A racler des couplets dans un café-concert ;

Car il avait raison, et, pour vivre, tout sert.
Mais, du jour où l'enfant accepta la bataille,
Il cessa tout à coup de grandir; et sa taille
Resta petite ainsi que son ambition.

Quand le portier connut cette décision,
Offensé dans ses goûts d'homme aristocratique,
Il ne put retenir quelques mots de critique:
— Ces gens de peu, dit-il, ont des instincts trop bas,
Ils voudraient s'élever, mais ils ne peuvent pas.
Ce jeune homme pourtant donnait quelque espérance,
C'est certain. Mais voilà! pas de persévérance.
Et dire que jadis mon épouse estima
Qu'il pourrait convenir un jour à notre Emma!
Je souris quand je songe à ce projet folâtre.
D'ailleurs nous destinons notre fille au théâtre.

II

Et le bon fils connut le spleen dans un bureau,
Le long regard d'envie à travers le carreau
Sur le libre flâneur, qui se promène et fume;

L'infecte odeur du poêle à qui l'on s'accoutume,
Mais qui vous fait pourtant tousser tous les matins;
Le journal commenté longuement; les festins
De petits pains de seigle et de charcuterie;
Le calembour stupide et dont il faut qu'on rie;
L'entretien très vulgaire, avec le sentiment
De chacun sur les chefs et sur l'avancement;
Le travail monotone, ennuyeux et futile;
Le dégoût de sentir qu'on est un inutile;
Et, pour moment unique où l'on respire enfin,
Le lent retour, d'un pas affaibli par la faim
Que doit mal apaiser le dîner toujours maigre.
— En vieillissant, sa mère était devenue aigre.
Son long chagrin, souffert avec tant de vertu,
— Il faut bien l'avouer, — trop longtemps s'était tu :
Le cœur subit deux fois les douleurs qu'il faut taire;
De plus, elle allait mal. Enfin son caractère,
Même à ce fils chéri, paraissait bien changé.
Le repas était donc par lui-même abrégé;
Il souffrait trop alors, pour lui comme pour elle,
De la voir agiter quelque vaine querelle,
Et toujours, le plus tôt possible, il s'en allait.
— A cette heure, au surplus, son devoir l'appelait
Dans le petit café-concert de la barrière,
Où chaque soir, tenant son violon, derrière

Un pianiste, chef d'orchestre sans bâton,
Et non loin d'un troupier soufflant dans un piston,
Il écoutait, distrait, et sans les trouver drôles,
La chanteuse fardée et montrant ses épaules,
Le baryton barbu, gêné dans ses gants blancs,
Et le pitre, aux genoux rapprochés et tremblants,
En grand faux col, faisant des grimaces atroces,
Et contant au public, charmé, sa nuit de noces.
Vers minuit seulement, enfin, il se levait,
Rentrait, ouvrait parfois ses livres de chevet,
Mais de lire n'ayant même plus l'énergie,
Il se couchait, afin d'épargner la bougie.

Cela dura cinq ans, dix ans, quinze ans. Hélas!
Quinze fois, quand revint la saison des lilas,
Dans la rue il put voir, par les soirs de dimanches,
Les fillettes du peuple, en fraîches robes blanches,
Près du trottoir, où sont les pères indulgents,
Jouer à la raquette avec les jeunes gens,
Tandis qu'il s'éloignait, toujours seul, le timide.
Il ne passa jamais devant la pyramide
Des bols à punch, ornant le comptoir d'un café
Où souvent il avait, au passage, observé
De vieux garçons, amis des voluptés sans fièvres,
Brassant les dominos, la pipe entre les lèvres,

PETITS BOURGEOIS

Je n'ai jamais compris l'ambition. Je pense
Que l'homme simple trouve en lui sa récompense,
Et le modeste sort dont je suis envieux,
Si je travaille bien et si je deviens vieux
Sans que mon cœur de luxe ou de gloire s'affame,
C'est celui d'un vieil homme avec sa vieille femme,
Aujourd'hui bons rentiers, hier petits marchands,
Retirés tout au bout du faubourg, près des champs.

Oui, cette vie intime est digne du poète.
Voyez : le toit pointu porte une girouette,
Les roses sentent bon dans leurs carrés de buis,
Et l'ornement de fer fait bien sur le vieux puits.
Près du seuil, dont les trois degrés forment terrasse,
Un paisible chien noir, qui n'est guère de race,
Au soleil du midi dort, couché sur le flanc.
Le maître, en vieux chapeau de paille, en habit blanc,
Avec un sécateur qui lui sort de la poche,
Marche dans le sentier principal, et s'approche
Quelquefois d'un certain rosier de sa façon
Pour le débarrasser d'un gros colimaçon.
Sous le bosquet, sa femme est à l'ombre et tricote;
Auprès d'elle le chat joue avec la pelote,
La treille est faite avec des cercles de tonneaux,
Et sur le sable fin sautillent les moineaux.
Par la porte, on peut voir, dans la maison commode,
Un vieux salon meublé selon l'ancienne mode,
Même quelques détails vaguement aperçus :
Une pendule avec Napoléon dessus,
Et des têtes de sphinx à tous les bras de chaise.
Mais ne souriez pas! car on doit être à l'aise,
Heureux du jour présent et sûr du lendemain,
Dans ce logis de sage observé du chemin.
Là sont des gens de bien, sans regret, sans envie,

Et qui font comme ont fait leurs pères. Dans leur vie,
Tout est patriarcal et traditionnel.
Ils mettent de côté la bûche de Noël,
Ils songent à l'avance aux lessives futures,
Et, vers le temps des fruits, ils font des confitures.
Ils boivent du cassis, innocente liqueur!
Et chez eux tout est vieux — tout, excepté le cœur.
Ont-ils tort, après tout, de trouver nécessaires
Le premier jour de l'an et les anniversaires,
D'observer le carême et de tirer les Rois,
De faire, quand il tonne, un grand signe de croix,
D'être heureux que la fleur embaume et l'herbe croisse,
Et de rendre le pain bénit à leur paroisse?
— Ceux-là seuls ont raison qui, dans ce monde-ci,
Calmes et dédaigneux du hasard, ont choisi
Les douces voluptés que l'habitude engendre. —
Chaque dimanche, ils ont leur fille avec leur gendre;
Le jardinet s'emplit du rire des enfants,
Et, bien que les après-midi soient étouffants,
L'on puise et l'on arrose, et la journée est courte.
Puis, quand le pâtissier survient avec la tourte,
On s'attable au jardin, déjà moins échauffé,
Et la lune se lève au moment du café.
Quand le petit garçon s'endort, on le secoue,
Et tous s'en vont alors, baisés sur chaque joue,

Monter dans l'omnibus voisin, contents et las,
Et chargés de bouquets énormes de lilas.

— Merci bien, bonnes gens, merci bien, maisonnette,
Pour m'avoir, l'autre jour, donné ce rêve honnête
Qu'en m'éloignant de vous mon esprit prolongeait,
Avec la jouissance exquise du projet.

EN PROVINCE

A MA SŒUR MADAME SOPHIE LAFAYE

I

La petite maison à mine sépulcrale,
Noire et basse, en plein nord, près de la cathédrale,
Quand j'avais visité la ville m'avait plu
Par son air clérical, discret et vermoulu.
L'espalier de la porte avec ses quelques roses
Qui, pâles, se mouraient le long des murs moroses;
Le pignon au vieux toit de tuiles surplombant
Les trois degrés du seuil, le trottoir, et le banc



EN PR…

A MA SŒUR M…

I



EN PROVINCE

Placé là tout exprès pour que le pauvre y dorme;
L'ombre que sur le tout jetait l'église énorme;
La rue où le gazon verdissait les pavés;
Ces détails, plus complets qu'on ne les eût rêvés,
Me prouvaient qu'il fallait en effet que je vinsse
Pour voir cette maison dans ce coin de province.

Causant de ce logis à des voisins, j'appris
Qu'il était habité, moyennant un bas prix
Et depuis fort longtemps, par une vieille fille
Extrêmement dévote et d'ancienne famille.
Or, étant un flâneur et passant très souvent
Devant cette maison au parfum de couvent
— N'allez pas croire, au moins, qu'à dessein je le fisse —
Vers midi, c'est-à-dire une heure après l'office,
Tous les jours, excepté les dimanches, je vis,
A cet angle que fait la place du parvis
Avec la vieille rue en question, paraître
Et venir lentement un grand et maigre prêtre,
En tricorne, portant son gros livre à fermoir,
Proprement recouvert d'un morceau de drap noir.
Il s'approchait, pensif, de la vieille masure,
Mais avec l'air tranquille et la démarche sûre
Qu'on a lorsqu'on se livre à des soins réguliers.
Il s'arrêtait au seuil, grattait ses lourds souliers,

Frappait un petit coup qu'on entendait à peine,
Et, vif, dès que la gâche avait jailli du pène,
Entrait et refermait doucement après lui.
J'étais seul en province et m'ennuyais. L'ennui
Rend maussade et vous fait céder aux injustices;
Et voici que déjà, sur ces faibles indices,
J'avais un roman noir et bête tout trouvé :
Une dévote avare, un testament couvé,
Des parents sur la paille, enfin toutes les suites
D'une menée affreuse et sourde de jésuites.
On devient quelquefois un voltairien fieffé
Pour un rien, pour avoir lu le *Siècle* au café;
Et, comme il est toujours pénible de se taire
Quand on pense tenir la moitié d'un mystère,
Je m'informai. — Ce fut bien fait pour moi, vraiment,
Qui rêvais d'appeler un juste châtiment
Sur quelque tortueuse et sombre stratégie;
Car on ne me conta qu'une simple élégie,
Dont il me fallut être ému, bon gré mal gré.

II

Au retour des Bourbons, un vieux noble émigré
Vint, ainsi que le fait un homme qui s'installe,
Louer cette maison dans sa ville natale.
Railleur et n'ayant plus les antiques respects,
Il ne s'était enfui que lorsque les suspects
Furent enfin inscrits sur la fameuse liste ;
Car il était resté très ardent royaliste
Et partisan fougueux des orgueils du vieux temps.
Quand il revint avec une enfant de huit ans,
La fille de son fils, hélas ! une orpheline,
Ce fut triste. — Il était sans laquais ni berline,
Seul, à pied et portant ce fardeau sur les bras.
Mais, sceptique, il avait prévu les rois ingrats,
Et, décemment râpé, sans misère apparente,
Il vécut, dans un coin, d'une petite rente,
Écrivant, par loisir, un traité de blason.
Il avait justement choisi cette maison
Parce que, d'un côté, triste, inhospitalière,
Avec ses murs verdis et son toit noir de lierre,
Elle convenait fort à son âpre dédain,

Et qu'elle avait, derrière, un carré de jardin
Où, sous un frêle arceau de jaunes capucines,
Dérobée aux regards des fenêtres voisines,
L'enfant pouvait jouer au soleil, dans les fleurs.

Comme il n'espérait pas revoir des jours meilleurs;
Que son nom, nom fameux, vieux comme la bannière
De saint Denis, c'était cette enfant, la dernière,
Qui devait, fille pauvre et sans dot, le porter;
Qu'une mésalliance était à redouter;
Pour elle, cet athée avait rêvé le cloître.
Aussi souriait-il, plus calme, en sentant croître
Dans ce cœur virginal le lys pur de la foi.
D'autre part, il aimait son fauteuil, son chez soi,
Trouvait l'office long et l'église glacée;
Et l'unique servante était bien trop pressée
Pour conduire l'enfant pieuse qui voulut
Bientôt entendre messe, et vêpres, et salut.
— A cette époque-là venait chez ce vieux noble,
Qui possédait encor quelques champs, un vignoble
Près d'une métairie, à l'ombre des pommiers,
Un garçon de seize ans, le fils de ses fermiers,
Qui, jugé trop chétif pour la vie ordinaire
De la campagne, était élève au séminaire.
Un beau jour, ce petit paysan fut chargé

Par l'aïeul — le dimanche étant jour de congé —
De se rendre à l'église avec la demoiselle,
Et de la ramener après cela chez elle.
On l'en récompensait par sa place aux repas
Et par l'accueil. C'était tout simple, n'est-ce pas?
Cet humble protégé, collégien rustique,
Pouvait, à la rigueur, servir de domestique
Bien que, pour être prêtre, il apprît le latin.
— Depuis lors, les enfants, le dimanche matin,
Côte à côte, et prenant toujours la même place
Sous le vitrail en feu de la grande rosace,
S'asseyaient dans la nef profonde et priaient Dieu.
La petite fillette était vouée au bleu,
Toilette qui sied bien aux couleurs enfantines,
Et tous ses vêtements, chapeau, robe et bottines,
Comme son âme étaient de la couleur du ciel.
Quant au pauvre garçon, le noir officiel
Et les habits de drap, à coupe droite et triste,
Pouvaient lui donner l'air un peu séminariste;
Mais, chez les bonnes gens qui prenaient le chemin
De l'église et voyaient, se tenant par la main,
Passer les deux enfants avec leurs eucologes,
C'étaient des hochements de tête et des éloges
De leurs regards brillants de douce piété.
Seulement ils étaient d'une timidité

Extrême, et rougissaient beaucoup quand, sur leur route,
Un passant, étranger à la ville sans doute,
Parlait d'eux, les prenant pour le frère et la sœur.
L'un et l'autre, ils goûtaient vaguement la douceur
Pénétrante que donne à l'habitude prise
La province où la vie est monotone et grise.
Pour la triste orpheline et l'écolier captif,
Chaque dimanche était un moment fugitif,
Fait de calme harmonie et de parfums de fête,
Où, vibrantes de foi candide et satisfaite,
Leurs deux voix se mêlaient dans tout ce qu'il y a
D'allégresse à chanter les blancs *Alleluia*.
Ils se sentaient égaux devant Dieu. La prière
Entre eux avait détruit à jamais la barrière
Qui, pour la loi du monde, encor les séparait;
Et leurs deux cœurs s'étaient réunis en secret
Par un de ces liens qui toujours se resserrent.

III

Naïfs, ils grandissaient, et cinq ans se passèrent
Sans que rien fût changé du train habituel.
Tout en or, tout en noir, selon le rituel,

Et lançant vers le ciel son chant mélancolique
Ou son cri triomphal, la pompe catholique,
Seule, pendant cinq ans, charma leurs cœurs nouveaux.
Les marguilliers, les gens d'église, les dévots
Qui font la révérence à toutes les chapelles,
Chérissaient comme leurs ces deux enfants modèles
Qui jouissaient près d'eux, sans se le définir,
Du bonheur de se voir et de se réunir.
Car si chez eux encor les doux rêves mystiques,
Qui s'exaltent parmi l'encens et les cantiques,
Avaient retardé l'heure où le désir naissant
De l'enfant étonné fait un adolescent,
Déjà leur âme était inquiète et subtile.
Ce qu'ils eussent jadis trouvé simple ou futile
Les laissait à présent très souvent timorés,
Ils se troublaient. Un jour, ils étaient demeurés,
Lui, la rougeur au front, elle, tout interdite,
En effleurant leurs doigts humides d'eau bénite,
De s'être dit tous deux à la fois : Prenez-en.
Elle avait oublié qu'il était paysan,
Il avait oublié qu'elle était demoiselle,
Mais, bien qu'il redoublât d'humbles soins et de zèle,
Il ne lui donnait plus la main, comme autrefois,
Quand il la conduisait à l'église, et sa voix
Tremblait en lui parlant de choses très vulgaires.

Mais l'accent du vieillard moribond était tel
Qu'ils comprirent soudain que, pour toute leur vie,
L'espérance de vivre ensemble était ravie.

— Eh bien, petite? fit le vieillard irrité.

— J'obéirai, dit-elle avec simplicité,
Et comme promettant une chose ordinaire.

V

Tout était dit. — Après cinq ans de séminaire,
Le jeune écolier fut tour à tour tonsuré,
Ordonné prêtre, puis, enfin, nommé curé
D'un village lointain, choisi sur sa demande.
Il semblait avoir mis une hâte très grande
A prononcer lui-même un éternel serment.
— Ce n'est que devenu vieux, assez récemment,
Qu'ayant réalisé son petit patrimoine
Il s'est laissé nommer, dans sa ville, chanoine.
Là, depuis son retour, vite, le bon abbé
Dans l'ancienne habitude est de nouveau tombé

Et d'un logis bien cher a retrouvé la route.
Certes, quand il y vient lentement, il se doute
Qu'on entend de très loin son pas sur le pavé
Et que, près du rideau, faiblement soulevé,
Un regard amical le voit venir et guette.
Mais il n'a pas encore osé lever la tête
Depuis quatre ans qu'il fait tous les jours ce chemin;
Et quand il est entré, son missel à la main,
Dans le salon étroit et suranné de celle
A qui, par vieil usage, il dit « la demoiselle »,
Toutes les fois, il feint de croire à l'air surpris
Qu'à son aspect, soudain, la douce fille a pris,
Et qui la trouble au point que sa voix en hésite
Dans son remercîment de la bonne visite.
En deuil, ayant gardé ses beaux yeux clairs et doux,
Et délicatement flattant, sur ses genoux,
Le pelage soyeux de sa chatte endormie,
Telle, chaque matin, il voit sa vieille amie
Devant laquelle il reste une grande heure assis,
Lui faisant, d'un ton bas, quelques simples récits,
Sans que jamais en eux un geste, un rien dénote
Plus qu'une affection de vieux prêtre à dévote;
Et lorsque du sujet honnête et puéril
L'entretien a suivi tout doucement le fil,
Sans un mot qui s'émeut, sans cordiale étreinte,

Comme si la mémoire en eux était éteinte
Du sacrifice fait jadis à leur devoir,
Ils échangent enfin un très faible : « Au revoir. »
— Pourtant il faut qu'il lutte et qu'elle se contienne,
Car, même redoutant l'effusion chrétienne
Où l'on doit se nommer un instant frère et sœur,
Elle n'a jamais pris l'abbé pour confesseur.

ÉMIGRANTS

Il fait nuit. — Et la voûte est ténébreuse où monte,
Par la sonorité du bâtiment de fonte,
Le jet de vapeur blanche au sifflement d'enfer,
Hennissement affreux du lourd cheval de fer
Qui vient à reculons et lui-même s'attelle,
Avec un bruit strident d'enclume qu'on martèle,
Au long train des wagons béants le long du quai.
Attirés par ce bruit de fer entre-choqué

De pâles voyageurs, aux figures chagrines,
Regardent, en collant leurs fronts las aux vitrines,
Les machines qui vont les entraîner si loin;
Chacun d'eux, sans le dire à l'autre, dans son coin,
Se sentant envahir par l'effroi taciturne
Qui nous prend au début d'un voyage nocturne.
— Un départ est toujours triste; mais ce départ
Semble vraiment empreint d'une tristesse à part.
D'abord, c'est un convoi de pauvres. Règle austère :
Qu'il s'en aille en voyage ou qu'il s'en aille en terre,
Vivant ou mort, le pauvre a sa voiture à lui.
Et puis, ceux-là qui vont habiter aujourd'hui,
Pendant toute une veille, en ces sombres voitures,
Qui devront endurer, tremblantes créatures,
Le froid de l'insomnie et le froid de l'hiver
Et que l'on jettera, demain, près de la mer,
Devant les paquebots, couverts de voiles blanches,
Dont ils devront franchir le passage de planches
Pour retrouver encor la nuit des entreponts;
Ces paysans, honteux de passer vagabonds
Et que soutient à peine un espoir chimérique,
Ce sont des émigrants qui vont en Amérique.
Voilà de bien longs jours déjà qu'ils sont partis :
Le père, tout chargé de paquets et d'outils;
La mère, avec l'enfant qui pend à la mamelle

Et quelque autre marmot qui traîne la semelle
Et la suit, fatigué, s'accrochant aux jupons;
Le fils, avec le sac au pain et les jambons;
Et la fille, emportant sur son dos la vaisselle.
Heureux ceux qui n'ont pas quelque vieux, qui chancelle
Et qui gronde et qu'on a, s'effarant, après soi!
Pourquoi donc partent-ils, ces braves gens? Pourquoi
S'en vont-ils par l'Europe et vers le nouveau monde,
Étonnés de montrer leur douce pâleur blonde
Et la calme candeur de leurs tristes yeux bleus
Sur les chemins de fer bruyants et populeux?
— C'est que parfois la vie est inhospitalière.
Longtemps leur pauvreté naïve, pure et fière,
En plein champ, près du pot de grès et du pain bis,
A lutté, n'arrachant que de maigres épis
A la terre trop vieille et devenue avare.
Car il leur fut ingrat, implacable et barbare,
Ce vieux sol paternel, ce sol religieux,
Où parfois, comme un don laissé par les aïeux,
Leur pioche déterrait un peu d'or ou des armes,
Et que leur front baignait de sueurs et de larmes.
Tristes et patients, longtemps ils ont lutté
Contre son inertie et sa stérilité,
Mais vainement. Alors, la vie étant trop chère
Pour qu'ils pussent laisser, une année, en jachère

Ce sol qui refusait toujours de les nourrir,
Ils ont vu qu'il fallait s'en aller ou mourir;
Et tous, pleins du regret des récoltes futures,
Ils sont partis vers les lointaines aventures.

Oh! comme je les plains, les humbles, les petits,
Tous ceux-là qui sont nés et qui vivent blottis
Timidement autour d'un clocher de village;
Ceux que retient, bien mieux que l'ancien vasselage
Et que tous les vieux jougs du monde féodal,
L'étroit et tendre amour de leur pays natal;
Ceux-là que le galop d'un voyageur étonne,
Qui sentent que le vrai bonheur est monotone,
Et qui ne veulent pas d'autre sort que le sort
De leurs pères, de qui la naissance et la mort
S'inscrivaient — c'était tout — aux marges d'une Bible.
Quand il leur faut quitter la masure paisible,
Le foyer près duquel leur enfance a rêvé
Et le champ que leurs bras virils ont cultivé;
Quand ils s'en vont, tirant ou poussant la charrette,
Et jetant un regard suprême et qui regrette
A mille objets qui sont pour eux de vieux amis :
Au pâturage, avec les grands bœufs endormis,
Au vieux pont, à l'auberge en face de l'église,
A l'enseigne où le grand Frédéric prend sa prise,

Au lavoir plein du bruit des linges que l'on bat,
Oh! qu'il doit se livrer un lugubre combat
Dans leurs âmes, déjà se sentant orphelines,
Tandis qu'ils voient grandir ces lointaines collines
Où naguère pour eux le monde finissait,
Et qu'ils songent avec amertume que c'est
La terre maternelle et dont vécut leur race,
La terre qui devient marâtre et qui les chasse!

Encor si l'avenir était riant pour eux,
Et s'ils étaient certains d'un lendemain heureux!
Mais ils n'ont presque pas d'espoir qui les soutienne.
L'Amérique n'est plus cette jeune Indienne,
Souriante en son île au milieu des roseaux
Et couronnant son front de plumages d'oiseaux,
Telle qu'ils l'ont rêvée, autrefois, à l'école.
Pour eux, durs ouvriers du labeur agricole,
Ce qu'ils comptent trouver là-bas, c'est seulement
La forêt monstrueuse au noir tressaillement,
Où, rampant et glissant, la hideuse famille
De la nature vierge et féroce fourmille;
C'est la bataille avec la hache, avec le pic,
Contre les troncs noueux et les rochers à pic;
C'est le miasme lourd du terrain noir et riche
Qu'en grelottant de fièvre, avec rage, on défriche;

Les grands feux dans les bois, et les nuits sans repos
Où l'on voit scintiller, autour de ses troupeaux,
Dans l'ombre, les yeux d'or des jaguars et des onces;
C'est la bêche tranchant les serpents et les ronces;
—Enfin, comme un bonheur qu'on n'ose pas prévoir,
Et si Dieu plus clément daigne un jour s'émouvoir
Des cantiques chantés en chœur sous les étoiles,
C'est, après le sommeil frileux entre deux toiles
Et les maigres soupers de lard et de biscuits,
La famille restée encore entière, et puis
De gais et longs repas, par les soirs de dimanches,
Devant une moisson, près d'un logis de planches.

Pour l'instant, du trop long voyage tout meurtris,
Dans cette gare, en haut d'un faubourg de Paris,
Ils attendent, muets du regret qui les navre,
Le convoi qui les doit jeter aux quais du Havre.
Comme on n'a pas pour eux allumé de quinquets,
On croit qu'ils dorment tous, penchés sur leurs paquets,
Dans la salle aux longs bancs, sombre comme une geôle;
Mais l'époux qui soutient, lasse, sur son épaule,
Une tête de femme où sont clos de doux yeux,
Promène autour de lui des regards anxieux;
Mais la mère est en proie aux présages funèbres,
Qui cache sous ses mains jointes, dans les ténèbres,

Des fronts d'enfants serrés contre elle avec terreur;
Mais il pâlit, ce jeune et triste laboureur,
Qui sent, en la serrant sous la sienne pressée,
Frissonner une main douce de fiancée!
—Sinon pour soi, du moins pour l'être faible et cher,
Chacun songe au pays dans cette nuit d'hiver,
Et, jugeant que la salle est très mal éclairée,
Essuie, en se cachant, une larme ignorée.

UNE FEMME SEULE

Dans le salon bourgeois où je l'ai rencontrée,
Ses yeux doux et craintifs, son front d'ange proscrit,
M'attirèrent d'abord vers elle, et l'on m'apprit
Que d'un mari brutal elle était séparée.

Elle venait encor chez ces anciens amis
Dont la maison avait vu grandir son enfance,
Et qui, malgré le bruit dont le monde s'offense,
Au préjugé cruel ne s'étaient point soumis.

Mais elle savait bien, résignée et très douce,
Qu'on ne la recevait qu'en petit comité,
Et s'attendait toujours, dans sa tranquillité,
Au mot qui congédie, à l'accueil qui repousse.

Donc, les soirs sans dîner ni bal au piano,
Elle venait broder près de l'âtre, en famille,
Et c'est là que, devant son air de jeune fille,
Je m'étonnai de voir à son doigt un anneau.

Stoïque, elle acceptait son étrange veuvage,
Sans arrière-pensée et très naïvement;
Pour prouver qu'elle était fidèle à son serment,
Sa main avait gardé le signe d'esclavage.

Elle était pâle et brune, elle avait vingt-cinq ans.
Le sang veinait de bleu ses mains longues et fières,
Et, nerveux, les longs cils de ses chastes paupières
Voilaient ses regards bruns de battements fréquents.

Ni bijou, ni ruban. Nulle marque de joie.
Jamais la moindre fleur dans le bandeau châtain;
Et le petit col blanc, étroit et puritain,
Tranchait seul sur le deuil de la robe de soie.

Brodant très lentement et d'un geste assoupli,
Et ne se doutant pas que l'ombre transfigure,
Sa place dans la chambre était la plus obscure;
Elle parlait à peine et désirait l'oubli.

Mais, à la question banale qu'on adresse
Quand elle répondait quelques mots en passant,
Cela faisait du mal d'entendre cet accent
Brisé par la douleur et fait pour la tendresse,

Cette voix lente et pure, et lasse de prier,
Qu'interrompait jadis la forte voix d'un maître
Et qu'une insulte, hélas! un bras levé, peut-être,
De honte et de terreur un jour firent crier.

Quand un petit enfant présentait à la ronde
Son front à nos baisers, oh! comme lentement,
Mélancoliquement et douloureusement,
Ses lèvres s'appuyaient sur cette tête blonde!

Mais aussitôt après ce trop cruel plaisir,
Comme elle reprenait son travail au plus vite!
Et sur ses traits alors quelle rougeur subite,
En songeant au regret qu'on avait pu saisir!

Car je m'apercevais — quoiqu'on fût bon pour elle,
Qu'on la plaignît d'avoir fait un si mauvais choix, —
Que ce monde, aux instincts timorés et bourgeois,
Conservait une crainte, après tout naturelle.

J'avais bien remarqué que son humble regard
Tremblait d'être heurté par un regard qui brille,
Qu'elle n'allait jamais près d'une jeune fille
Et ne levait les yeux que devant un vieillard.

— Jeune homme, qui pourrais aimer la pauvre femme
Et qui la trouveras quelque jour sur tes pas,
Ne la regarde pas et ne lui parle pas;
Ne te fais pas aimer, car ce serait infâme!

Va, je connais l'adresse et les subtilités
Du sophisme, aussi bien que tu peux les connaître;
Je sais que son œil brûle et que sa voix pénètre,
Et quel sang bondira dans vos cœurs révoltés;

Je sais qu'elle succombe et qu'elle est sans défense,
Qu'elle meurtrit son sein devant le crucifix,
Qu'elle t'adorerait comme un dieu, comme un fils;
Je sais que ta victoire est certaine d'avance.

Oui, pour toi je suis sûr qu'elle sacrifierait
Son unique trésor, l'honneur pur et fidèle,
Et que tu voudrais vivre et mourir auprès d'elle.
— C'est bien. Mais je suis sûr aussi qu'elle en mourrait.

SIMPLE AMBITION

Être un modeste croque-notes
Donnant des leçons de hasard,
Qui court Paris en grosses bottes,
Mais qui comprend Gluck et Mozart;

Avoir quelque part un vieux maître;
Aimer sa fille; et, chaque soir,
Brosser son vieil habit et mettre
Du linge pour aller les voir.

Ils logent loin! Faire une lieue
En chantonnant quelques vieux airs,
L'été, sous la douce nuit bleue,
Et par les bons quartiers déserts;

Aimer d'un amour très honnête;
Avoir peur, en portant la main
A certain cordon de sonnette,
Dont on sait pourtant le chemin...

— Ah! monsieur Paul!... — Mademoiselle!
— Mon père vous attend. Voyez.
Voici votre violoncelle,
Son violon et les cahiers. —

Demander comment va le maître,
Qui survient, simple et cordial:
Oh! le bon moment! — La fenêtre
S'ouvre sur le ciel nuptial;

Les brises, déjà rafraîchies,
Entrent avec des papillons
Bien vite brûlés aux bougies,
Qui jettent de faibles rayons.

Le concert commence. Elle écoute,
Blonde, accoudée et tout en blanc,
Et son cœur frissonne sans doute
Avec l'allegretto tremblant.

Puis, c'est le menuet, l'andante,
Tout le beau poème du bruit,
Toute la symphonie ardente.
Et le temps passe : il est minuit.

— Sauvez-vous. C'est une heure indue
Pour vous, qui logez tout là-bas,
Et cette banlieue est perdue.
— Vous viendrez demain, n'est-ce pas?

— Mais, avant de partir, encore
Un peu de musique; pas trop...
Pendant que Julie élabore
Trois humbles verres de sirop.

DANS LA RUE

A JULES BONNASSIES

Les deux petites sont en deuil,
Et la plus grande — c'est la mère —
A conduit l'autre jusqu'au seuil
Qui mène à l'école primaire.

Elle inspecte, dans le panier,
Les tartines de confiture,
Et jette un coup d'œil au dernier
Devoir du cahier d'écriture.

Puis, comme c'est un matin froid
Où l'eau gèle dans la rigole,
Et comme il faut que l'enfant soit
En état d'entrer à l'école,

Écartant le vieux châle noir
Dont la petite s'emmitouffle,
L'aînée alors tire un mouchoir,
Lui prend le nez et lui dit : — Souffle.

LA SŒUR NOVICE

Lorsque tout douloureux regret fut mort en elle
Et qu'elle eut bien perdu tout espoir décevant,
Résignée, elle alla chercher dans un couvent
Le calme qui prépare à la vie éternelle.

Le chapelet battant la jupe de flanelle,
Et pâle, elle venait se promener souvent
Dans le jardin sans fleurs, bien abrité du vent,
Avec ses plants de choux et sa vigne en tonnelle.

Pourtant elle cueillit un jour, dans ce jardin,
Une fleur exhalant un souvenir mondain,
Qui poussait là malgré la sainte obédience;

Elle la respira longtemps, puis, vers le soir,
Saintement, ayant mis en paix sa conscience,
Mourut, comme s'éteint l'âme d'un encensoir.

LA FAMILLE DU MENUISIER

Le marchand de cercueils vient de trousser ses manches
Et rabote en sifflant, les pieds dans les copeaux.
L'année est bonne; il n'a pas le moindre repos
Et même il ne boit plus son gain tous les dimanches.

Tout en jouant parmi les longues bières blanches,
Ses enfants, deux blondins tout roses et dispos,
Quand passe un corbillard lui tirent leurs chapeaux,
Et bénissent la mort qui fait vendre des planches.

La mère, supputant de combien s'accroîtra
Son épargne, s'il vient un nouveau choléra,
Tricote, en souriant, au seuil de la boutique;

Et ce groupe joyeux, dans l'or d'un soir d'été,
Offre un tableau de paix naïve et domestique,
De bien-être honorable et de bonne santé.

LE MUSÉE DE MARINE

Au Louvre, je vais voir ces délicats modèles
Qui montrent aux oisifs les richesses d'un port,
Je connais l'armement des vaisseaux de haut-bord
Et la voilure des avisos-hirondelles.

J'aime cette flottille avec ses bagatelles,
Le carré d'Océan qui lui sert de support,
Ses petits canons noirs se montrant au sabord,
Et ses mille haubans fins comme des dentelles.

Je suis un loup de mer et sais apprécier
Le blindage de cuivre et les ancres d'acier :
Car tous ces riens de bois, de ficelle et de liège

M'ont souvent fait trouver les dimanches bien courts,
Et, forçat de Paris dès longtemps pris au piège,
C'est là que j'ai rêvé le voyage au long cours.

JOUJOUX D'ALLEMAGNE

L'autre soir, je voyais la petite Marie
Rester, près de la lampe, en extase et sans voix;
Car elle avait tiré de son coffre de bois
Ce jouet d'Allemagne appelé bergerie.

Les moutons étaient gros comme la métairie
Qui, certes, n'aurait pu loger les villageois;
Les arbres sur leurs pieds naïfs étaient tout droits,
Et le vieux tapis vert jouait mal la prairie.

Et moi, plus que l'enfant, je me suis amusé,
Et puisque le voyage, hélas! m'est refusé,
Une heure j'ai joui d'un mirage illusoire :

L'odeur de ces joujoux mal taillés et mal peints
M'a permis de courir tes déserts de sapins,
Et j'ai connu ton ombre immense, ô forêt Noire!

ÉCRIT

PENDANT LE SIÈGE

PARIS, 1870

LETTRE

D'UN

MOBILE BRETON

Maman, et toi, vieux père, et toi, ma sœur mignonne,
Ce soir, en attendant que le couvre-feu sonne,
Je mets la plume en main pour vous dire comment
Je pense tous les jours à vous très tendrement,
Très tristement aussi, malgré toute espérance;
Car, bien qu'ayant juré de mourir pour la France
Et certain d'accomplir jusqu'au bout mon devoir,
Je ne puis pas songer au pays sans revoir

La maison, le buffet et ses vaisselles peintes,
La table, le poiré qui mousse dans les pintes,
La soupière de choux qui fume et qui sent bon
Entre les vastes plats de noix et de jambon,
La sœur et la maman priant, les deux mains jointes,
Avec leurs bonnets blancs et leurs fichus à pointes,
Et papa qui, pensant que je manque au souper,
Fait sa croix sur le pain avant de le couper.
Laissons cela. D'ailleurs je reviendrai peut-être.
— Donc nous sommes campés sous le fort de Bicêtre
Avec Monsieur le Comte et tous ceux de chez nous.
Je vous écris ceci, mon sac sur les genoux,
Sous la tente, et le vent fait trembler ma chandelle.
Bicêtre est une sombre et forte citadelle
Où des Bretons marins, de rudes compagnons,
Dorment dans le caban, auprès de leurs canons,
Tout comme sur un brick à l'ancre dans la rade.
Aussi j'ai trouvé là plus d'un bon camarade
Parti depuis longtemps entre le ciel et l'eau,
Car Saint-Servan n'est pas bien loin de Saint-Malo,
Et nous avons vidé quelquefois un plein verre.
Mon bataillon était de la dernière affaire,
A preuve que Noël, le cadet du sonneur,
Comme on dit à Paris, est mort au champ d'honneur.
Il avait un éclat de bombe dans la cuisse,

Il saignait, il criait. Je ne crois pas qu'on puisse
Voir cela sans horreur, et chacun étouffait;
Mais nos vieux officiers prétendent qu'on s'y fait.
On nous a portés tous à l'ordre de l'armée.
Moi, j'ai tiré des coups de feu dans la fumée
Et j'ai marché toujours en avant, sans rien voir.
Enfin on a sonné la retraite, et, le soir,
Un vieux, au képi d'or, qui tordait sa barbiche
Et qui de compliments paraît être assez chiche,
Nous a dit : « Nom de nom! mes enfants, c'est très bien! »
Et quoiqu'il blasphémât, c'est vrai, comme un païen,
Et qu'il lançât sur nous un regard diabolique,
Nous avons tous crié : « Vive la République! »
— Ce mot-là, c'est toujours du français, n'est-ce pas?—
Quelques-uns d'entre nous se plaignent bien tout bas
Et sont, avec raison, mécontents qu'on ricane
De notre vieil abbé, qui trousse sa soutane,
Marche à côté de nous droit au-devant du feu,
Et parle à nos blessés du pays et de Dieu;
Mais aux mauvais railleurs nous faisons la promesse
De bien montrer comment on meurt, après la messe.
— Nous avons traversé Paris. Il m'a fait peur.
Puis nous l'avons trouvé dans la grande stupeur,
Sombre et lisant tout haut des journaux dans les rues.
Huit jours les habitants logèrent les recrues.

Nous étions, Pierre et moi, chez des bourgeois cossus,
Où nous fûmes assez honnêtement reçus.
Pourtant j'étais d'abord chez eux mal à mon aise
Et je restais assis sur le bord de ma chaise,
Confus de l'embarras où nous les avions mis.
Mais leurs petits enfants devinrent nos amis;
Ils riaient avec nous, jouaient avec nos armes,
Et couvraient, les démons! de leurs joyeux vacarmes
Le bruit que nous faisions avec nos gros souliers.
Bref, nous sommes partis bien réconciliés
Et, les jours de congé, nous leur faisons visite.
— Allons! il faut finir cette lettre au plus vite,
Car le clairon au loin jette ses sons cuivrés.
Je ne sais pas encor si vous la recevrez,
Mais je suis bien content d'avoir suivi l'école :
Grâce au savoir, qu'on raille au pays agricole,
Me voilà caporal avec un beau galon,
Et puis je vous écris ces mots par le ballon.
Maintenant, au revoir, chers parents, je l'espère.
Si je ne reviens pas, ô ma mère et mon père,
Songez que votre fils est mort en défenseur
De notre pauvre France; et toi, mignonne sœur,
Quand tu rencontreras Yvonne à la fontaine,
Dis-lui bien que je l'aime et qu'elle soit certaine
Que dans ce grand Paris, effrayant et moqueur,

Je suis toujours le sien et lui garde mon cœur.
Baise ses cheveux blonds, fais-lui la confidence
Que j'ai peur du grand gars qui lui parle à la danse;
Dis-lui qu'elle soit calme et garde le logis
Et que je ne veux pas trouver ses yeux rougis.
— Adieu. Voici pour vous ma tendresse suprême,
Et je signe, en pleurant : votre enfant qui vous aime.

Paris, octobre 1870.

EN FACTION

Sur le rempart, portant mon lourd fusil de guerre,
Je vous revois, pays que j'explorais naguère,
Montrouge, Gentilly, vieux hameaux oubliés
Qui cachez vos toits bruns parmi les peupliers.
Je respire surpris, sombre ruisseau de Bièvre,

Ta forte odeur de cuir et tes miasmes de fièvre.
Je vous suis du regard, pauvres coteaux pelés,
Tels encor que jadis je vous ai contemplés,
Et dans ce ciel connu mon souvenir s'étonne
De retrouver les tons exquis d'un soir d'automne,
Et mes yeux sont mouillés des larmes de l'adieu :
Car mon rêve a souvent erré dans ce milieu
Que va bouleverser la dure loi du siège.
Jusqu'ici j'allongeais la chaîne de mon piège,
Triste captif, ayant Paris pour ma prison;
Longtemps ce fut ici pour moi tout l'horizon,
Ici j'ai pris l'amour des couchants verts et roses :
Penché dès le matin sur des papiers moroses,
Dans une chambre où ma fantaisie étouffait,
C'est ici que souvent, le soir, j'ai satisfait,
A cette heure où la nuit monte au ciel et le gagne,
Mon désir de lointain, d'air libre et de campagne.
Me reprochera-t-on, dans cet affreux moment,
Un regret pour ce coin misérable et charmant?
Car il va disparaître à tout jamais. Sans doute
Les boulets vont couper les arbres de la route,
Et l'humble cabaret où je me suis assis,
Incendié déjà, fume au pied du glacis :
Dans ce champ dépouillé, morne comme une tombe,
Il croule, abandonné. Regardez! Une bombe

A crevé ces vieux murs qui gênaient pour le tir;
Et, tels que mon regret qui ne veut point partir,
Se brûlant au vieux toit, quelques pigeons fidèles
L'entourent, en criant, de leurs battements d'ailes.

Octobre 1870.

LE CHIEN PERDU

Quand on rentre, le soir, par la cité déserte,
Regardant sur la boue humide, grasse et verte,
Les longs sillons du gaz tous les jours moins nombreux,
Souvent un chien perdu, tout crotté, morne, affreux,
Un vrai chien de faubourg, que son trop pauvre maître
Chassa d'un coup de pied en le pleurant peut-être,
Attache à vos talons obstinément son nez
Et vous lance un regard si vous vous retournez.
Quel regard ! long, craintif, tout chargé de caresse,
Touchant comme un regard de pauvre ou de maîtresse,

Mais sans espoir pourtant, avec cet air douteux
De femme dédaignée et de pauvre honteux.
Si vous vous arrêtez, il s'arrête, et, timide,
Agite faiblement sa queue au poil humide.
Sachant bien que son sort en vous est débattu,
Il semble dire : — Allons, emmène-moi, veux-tu?
On est ému, pourtant on manque de courage;
On est pauvre soi-même, on a peur de la rage,
Enfin, mauvais, on fait la mine de lever
Sa canne, on dit au chien : « Veux-tu bien te sauver! »
Et, tout penaud, il va faire son offre à d'autres.

La sinistre rencontre! et quels temps sont les nôtres
Et quel mal nous ont fait ces féroces Prussiens,
Que les plus pauvres gens abandonnent leurs chiens
Et que, distrait du deuil public, il faille encore
Plaindre ces animaux dont le regard implore!

Octobre 1870.

A L'AMBULANCE

Du couvent troublant le silence,
Arrive, avec son bruit pressé,
Une voiture d'ambulance.
On amène un soldat blessé.

Sur sa capote le sang brille ;
Il boite, éreinté par l'obus.
Son fusil lui sert de béquille
Pour descendre de l'omnibus.

C'est un vieux aux moustaches rudes,
Galonné d'un triple chevron,
Qui hait les cagots et les prudes
Et débute par un juron.

Il a des propos malhonnêtes
Et des regards presque insultants,
Qui font rougir sous leurs cornettes
Les novices de dix-huit ans.

Croyant qu'il dort et qu'elle est seule
Si la sœur prie auprès de lui,
Vite il charge son brûle-gueule
Et siffle un air avec ennui.

Que lui font la veille assidue,
L'intérêt qu'on peut lui porter?
Il sait que sa jambe est perdue
Et que l'on va le charcuter.

Il est furieux. — Laissez faire;
On est très patient ici.
Puis il y règne une atmosphère
Qui console, et qui dompte aussi;

L'influence est lente, mais sûre,
De ces servantes de leur vœu,
Douces en touchant la blessure
Et douces en parlant de Dieu.

— Aussi, sentant, à sa manière,
Le charme pieux et subtil,
Le grognard, à chaque prière,
Dira bientôt : « Ainsi soit-il ! »

Novembre 1870.

PLUS DE SANG!

AVRIL 1871

PLUS DE SANG !

AVRIL 1871

O France! je sais bien que, dans cette tuerie,
A celui qui dira : pitié! pudeur! patrie!
        Ces acharnés répondront : Non!
Que tout espoir de paix est presque une chimère;
Mais je serai l'écho de ta douleur de mère
        Parmi l'orage du canon.

Je sais que le massacre aux cent voix furieuses
Et que le crachement hideux des mitrailleuses
Couvriront mes cris haletants;
Mais je t'évoquerai, France, France éternelle,
Sanglante et découvrant ta gorge maternelle,
Entre les coups des combattants!

Je sais que la terreur va régner sur la ville,
Que peut-être aux tribuns de la guerre civile
On va me désigner du doigt.
Je le sais; mais il faut fulminer l'anathème,
Et le poète obscur qui te pleure et qui t'aime
Aura du moins fait ce qu'il doit.

Oui, nous irons d'abord où la discorde habite,
Dans le sombre palais au toit duquel palpite
Un drapeau rouge dans le ciel,
Et là tu montreras, de ton geste qui raille,
Les trois mots, flamboyants sur la vieille muraille
Comme les mots de Daniel.

Tu feras voir l'horreur de ta gorge saignée
Et tu déchireras, pauvre mère indignée!
Ce décret, cet ukase affreux,

Écrit par une main noire encor de l'amorce,
Qui provoque au combat fratricide et qui force
Tes fils à s'égorger entre eux.

Après, nous descendrons dans les geôles profondes
Où tu verras, parmi les malfaiteurs immondes,
Tristes, mais le cœur sans effroi,
Des vieillards doux et purs, des otages de guerre,
Des prêtres arrachés de l'autel où naguère
Ils priaient encor Dieu pour toi.

Nous planerons alors sur la cité déserte :
Sauf un rauque clairon qui sonne au loin l'alerte,
Ou le coup de canon d'un fort,
Ou le pavé broyé par un caisson qui passe,
Nul bruit, nul mouvement, et sur l'immense espace
Pèsent le silence et la mort.

C'est la fuite, partout. Si, dans les quartiers riches,
Frôlant timidement les murs souillés d'affiches,
Le passant marche, le front bas,
Inquiet du blocus et craignant qu'on l'affame,
Dans le groupe, au faubourg, le vieux, l'enfant, la femme,
Sont seuls à parler des combats.

Entends-tu le canon qui gronde par saccades?
Les hommes sont partis là-bas, aux barricades,
        Aux avant-postes, aux remparts.
A Vanves, à Neuilly, mitraille et balles pleuvent,
Hélas! et c'est pourquoi tous ces cœurs qui s'émeuvent,
        Ces larmes dans tous les regards.

Mais si, nous détournant de cette morne scène,
Nous regardons plus loin, sur les bords de la Seine,
        France, cache-moi dans ton sein!
Que j'entende bondir ton noble cœur de femme,
Qui se brise à l'aspect de cette lutte infâme
        Où ton peuple est ton assassin;

Que j'entende ta voix hurler, pleine de larmes :
— O mes fils égarés, jetez, brisez vos armes!
        Assez! il n'est jamais trop tard.
Ne combattez pas plus pour un mot illusoire;
Arrêtez, plus de sang! nous n'avons qu'une gloire,
        Et nous n'avons qu'un étendard.

La victoire est horrible et ma mort seule est sûre.
Cruels, vous retournez le fer dans la blessure
        Où l'a plongé le Prussien!
Arrêtez ce combat qui m'achève et me navre,

Insensés qui voulez, sur un front de cadavre,
Planter le bonnet phrygien.

La paix! faites la paix! Et puis, pardon, clémence!
Oublions à jamais cet instant de démence.
Vite à nos marteaux. Travaillons!
Travaillons, en disant : C'était un mauvais rêve.
Et plus tard, quand mon front, qui vite se relève,
Lancera de nouveaux rayons,

Alors, ô jeunes fils de la vaillante Gaule,
Nous jetterons encor le fusil sur l'épaule
Et, le sac chargé d'un pain bis,
Nous irons vers le Rhin, pour laver notre honte,
Nous irons, furieux, comme le flot qui monte,
Et nombreux comme les épis.

— Dis-leur cela, ma mère, et, messagère ailée,
Mon ode ira porter jusque dans la mêlée
Le rameau providentiel,
Sachant bien que l'orage affreux qui se déchaîne,
Et qui peut d'un seul coup déraciner un chêne,
Épargne un oiseau dans le ciel.

Avril 1871.

PROMENADES

ET

INTÉRIEURS

PROMENADES

ET

INTÉRIEURS

A PAUL DALLOZ

I

Lecteur, à toi ces vers, graves historiens
De ce que la plupart appelleraient des riens.
Spectateur indulgent qui vis ainsi qu'on rêve,
Qui laisses s'écouler le temps, et trouves brève
Cette succession de printemps et d'hivers,
Lecteur mélancolique et doux, à toi ces vers!

Ce sont des souvenirs, des éclairs, des boutades,
Trouvés au coin de l'âtre ou dans mes promenades,
Que je te veux conter, par le droit bien permis
Qu'ont de causer entre eux deux paisibles amis.

II

Prisonnier d'un bureau, je connais le plaisir
De goûter, tous les soirs, un moment de loisir.
Je rentre lentement chez moi, je me délasse
Au cri des écoliers qui sortent de la classe;
Je traverse un jardin où j'écoute, en marchant,
Les adieux que les nids font au soleil couchant,
Bruit pareil à celui d'une immense friture;
Content comme un enfant, qu'on promène en voiture,
Je regarde, j'admire, et sens avec bonheur
Que j'ai toujours la foi naïve du flâneur.

III

C'est vrai, j'aime Paris d'une amitié malsaine;
J'ai partout le regret des vieux bords de la Seine :

Devant la vaste mer, devant les pics neigeux,
Je rêve d'un faubourg plein d'enfance et de jeux;
D'un coteau tout pelé d'où ma Muse s'applique
A noter les tons fins d'un ciel mélancolique;
D'un bout de Bièvre, avec quelques champs oubliés,
Où l'on tend une corde aux troncs des peupliers,
Pour y faire sécher la toile et la flanelle;
Ou d'un coin pour pêcher dans l'île de Grenelle.

IV

J'adore la banlieue, avec ses champs en friche
Et ses vieux murs lépreux, où quelque ancienne affiche
Me parle de quartiers dès longtemps démolis.
O vanité! le nom du marchand que j'y lis
Doit orner un tombeau dans le Père-Lachaise.
Je m'attarde. Il n'est rien ici qui ne me plaise,
Même les pissenlits frissonnant dans un coin;
Et puis, pour regagner les maisons déjà loin,
Dont le couchant vermeil fait flamboyer les vitres,
Je prends un chemin noir, semé d'écailles d'huîtres.

V

Le soir, au coin du feu, j'ai pensé bien des fois
A la mort d'un oiseau, quelque part, dans les bois.
Pendant les tristes jours de l'hiver monotone,
Les pauvres nids déserts, les nids qu'on abandonne,
Se balancent au vent sur le ciel gris de fer.
Oh ! comme les oiseaux doivent mourir l'hiver !
Pourtant, lorsque viendra le temps des violettes,
Nous ne trouverons pas leurs délicats squelettes
Dans le gazon d'avril, où nous irons courir.
Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir ?

VI

N'êtes-vous pas jaloux en voyant attablés
Dans un gai cabaret, entre deux champs de blés,
Les soirs d'été, des gens du peuple sous la treille ?
Moi, devant ces amants se parlant à l'oreille
Et que ne gêne pas le père, tout entier
A l'offre d'un lapin que fait le gargotier,

Devant tous ces dîneurs, gais de la nappe mise,
Ces joueurs de bouchon en manche de chemise,
Cœurs satisfaits pour qui les dimanches sont courts,
J'ai regret de porter du drap noir tous les jours.

VII

Vous en rirez. Mais j'ai toujours trouvé touchants
Ces couples de pioupious qui s'en vont par les champs,
Côte à côte, épluchant l'écorce de baguettes
Qu'ils prirent aux bosquets des prochaines guinguettes.
Je vois le sous-préfet présidant le bureau,
Le paysan qui tire un mauvais numéro,
Les rubans au chapeau, le sac sur les épaules,
Et les adieux naïfs, le soir, auprès des saules,
A celle qui promet de ne pas oublier
En s'essuyant les yeux avec son tablier.

VIII

Un rêve de bonheur qui souvent m'accompagne,
C'est d'avoir un logis donnant sur la campagne,

Près des toits, tout au bout du faubourg prolongé,
Où je vivrais ainsi qu'un ouvrier rangé.
C'est là, me semble-t-il, qu'on ferait un bon livre :
En hiver, l'horizon des coteaux blancs de givre;
En été, le grand ciel et l'air qui sent les bois;
Et les rares amis, qui viendraient quelquefois
Pour me voir, de très loin pourraient me reconnaître,
Jouant du flageolet, assis à ma fenêtre.

IX

Quand sont finis le feu d'artifice et la fête,
Morne comme une armée après une défaite,
La foule se disperse. Avez-vous remarqué
Comme est silencieux ce peuple fatigué?
Ils s'en vont tous, portant de lourds enfants qui geignent,
Tandis qu'en infectant les lampions s'éteignent.
On n'entend que le rhythme inquiétant des pas;
Le ciel est rouge; et c'est sinistre, n'est-ce pas?
Ce fourmillement noir, dans ces étroites rues,
Qu'assombrit le regret des splendeurs disparues!

X

Quelqu'un a-t-il noté le désir hystérique
Des collégiens qui vont finir leur rhétorique,
Et, d'après Paul de Kock, veulent être viveurs,
Devant les nudités en cire des coiffeurs ?
Car du court mantelet rose et bordé de cygne
Émergent des appas où brille un petit signe.
Tous ces adolescents trouvent délicieux
Le gros fard de la joue et le bistre des yeux,
Et, troublés à l'aspect de ces beautés de plâtre,
Rêvent d'amour avec des femmes de théâtre.

XI

C'est un boudoir meublé dans le goût de l'empire,
Jaune, tout en velours d'Utrecht. On y respire
Le charme un peu vieillot de l'Abbaye-aux-Bois :
Croix d'honneur sous un verre et petits meubles droits,
Deux portraits — une dame en turban qui regarde
Un pompeux colonel des lanciers de la garde

En grand costume, peint par le baron Gérard, —
Plus une harpe, auprès d'un piano d'Érard,
Qui dut accompagner bien souvent, j'imagine,
Ce qu'Alonzo disait à la tendre Imogine.

XII

Champêtres et lointains quartiers, je vous préfère
Sans doute par les nuits d'été, quand l'atmosphère
S'emplit de l'odeur forte et tiède des jardins;
Mais j'aime aussi vos bals en plein vent d'où, soudains,
S'échappent les éclats de rire à pleine bouche,
Les polkas, le hoquet des cruchons qu'on débouche,
Les gros verres trinquant sur les tables de bois,
Et, parmi le chaos des rires et des voix
Et du vent fugitif dans les ramures noires,
Le grincement rhythmé des lourdes balançoires.

XIII

Le Grand-Montrouge est loin, et le dur charretier
A mené sa voiture à Paris, au chantier,

Pleine de lourds moellons, par les chemins de boue;
Et voici que, marchant à côté de la roue,
Il revient, écoutant, de fatigue abreuvé,
Le pas de son cheval qui frappe le pavé.
Et moi, j'envie, au fond de mon cœur, ce pauvre homme;
Car lui, du moins, il a bon appétit, bon somme,
Il vit sa rude vie ainsi qu'un animal,
Et l'automne qui vient ne lui fait pas de mal.

XIV

J'écris près de la lampe. Il fait bon. Rien ne bouge.
Toute petite, en noir, dans le grand fauteuil rouge,
Tranquille auprès du feu, ma vieille mère est là;
Elle songe sans doute au mal qui m'exila
Loin d'elle, l'autre hiver, mais sans trop d'épouvante,
Car je suis sage et reste au logis, quand il vente.
Et puis, se souvenant qu'en octobre la nuit
Peut fraîchir, vivement, et sans faire de bruit,
Elle met une bûche au foyer plein de flammes.
Ma mère, sois bénie entre toutes les femmes!

XV

Volupté des parfums! — Oui, toute odeur est fée.
Si j'épluche, le soir, une orange échauffée,
Je rêve de théâtre et de profonds décors;
Si je brûle un fagot, je vois, sonnant leurs cors,
Dans la forêt d'hiver les chasseurs faire halte;
Si je traverse enfin ce brouillard que l'asphalte
Répand, infect et noir, autour de son chaudron,
Je me crois sur un quai parfumé de goudron
Regardant s'avancer, blanche, une goëlette
Parmi les diamants de la mer violette.

XVI

Noces du samedi! noces où l'on s'amuse!
Je vous rencontre, au bois où ma flâneuse Muse
Entend venir de loin les cris facétieux
Des femmes en bonnet et des gars en messieurs
Qui leur donnent le bras, en fumant un cigare,
Tandis qu'en un bosquet le marié s'égare,

Souvent imberbe et jeune, ou parfois mûr et veuf,
Et tout fier de sentir, sur sa manche en drap neuf,
Chef-d'œuvre d'un tailleur-concierge de Montrouge,
Sa femme, en robe blanche, étaler sa main rouge.

XVII

Tel un chasseur perclus, devant son feu qui flambe,
Échange avec son chien, serré contre sa jambe,
Un regard de tristesse à l'heure de l'affût,
Triste et se rappelant ce qu'autrefois il fut;
Tel un oiseau muet dans le brouillard d'octobre;
Tel un buveur malade et forcé d'être sobre;
Tel un prêtre, du bruit d'un baiser éperdu;
Telle une épée au clou; tel un luth détendu;
Tel un foyer désert; et telle ma pensée,
Alors qu'elle se croit du rhythme délaissée.

XVIII

L'école. — Des murs blancs, des gradins noirs, et puis
Un christ en bois, orné de deux rameaux de buis.

La sœur de charité, rose sous sa cornette,
Fait la classe, tenant sous son regard honnête
Vingt fillettes du peuple en simple bonnet rond.
La bonne sœur! Jamais on ne lit sur son front
L'ennui de répéter des choses cent fois dites.
Et, sur les premiers bancs, où sont les plus petites,
Elle ne veut pas voir tous les yeux épier
Un hanneton captif marchant sur du papier.

XIX

En province, l'été. — Le salon Louis Seize
S'ouvre sur un jardin correct, à la française :
Des ormeaux ébranchés, deux cygnes, un bassin.
Une petite fille, assise au clavecin,
Joue, en frappant très clair les touches un peu dures,
Un andante d'Haydn plein d'appoggiatures.
Et le grand-père, un vieux en ailes de pigeon,
Se rappelle, installé dans son fauteuil de jonc,
Le temps où, beau chasseur, il courait la laitière,
Et marque la mesure avec sa tabatière.

XX

Depuis que son garçon est parti pour la guerre,
La veuve met les deux couverts comme naguère,
Sert la soupe, remplit un grand verre de vin,
Puis, sur le seuil attend qu'un envoyé divin,
Un pauvre, passe là pour qu'elle le convie.
Il en vient tous les jours. Donc son fils est en vie!
Et la vieille maman prend sa peine en douceur.
Mais l'épicier d'en face est un libre penseur
Et songe : — Peut-on croire à de telles grimaces?
Les superstitions abrutissent les masses.

XXI

N'est-ce pas? ce serait un bonheur peu vulgaire
D'être, non pas curé, mais seulement vicaire
Dans un vieil évêché de province, très loin,
Et d'avoir, tout au fond de la nef, dans un coin,
Un confessionnal recherché des dévotes.
On recevrait des fruits glacés et des compotes;

On serait latiniste et gourmand achevé;
Et, par la rue où l'herbe encadre le pavé,
On viendrait tous les jours, une heure, à Notre-Dame,
Faire un somme, bercé d'un murmure de femme.

XXII

Il a neigé la veille et, tout le jour, il gèle.
Le toit, les ornements de fer et la margelle
Du puits, le haut des murs, les balcons, le vieux banc,
Sont comme ouatés, et, dans le jardin, tout est blanc.
Le grésil a figé la nature, et les branches
Sur un doux ciel perlé dressent leurs gerbes blanches.
Mais regardez : voici le coucher du soleil.
A l'occident plus clair court un sillon vermeil;
Sa soudaine lueur, féerique, nous arrose,
Et les arbres d'hiver semblent de corail rose.

XXIII

De la rue on entend sa plaintive chanson.
Pâle et rousse, le teint plein de taches de son,

Elle coud, de profil, assise à sa fenêtre.
Très sage et sachant bien qu'elle est laide peut-être,
Elle a son dé d'argent pour unique bijou.
Sa chambre est nue, avec des meubles d'acajou.
Elle gagne deux francs, fait de la lingerie
Et jette un sou quand vient l'orgue de Barbarie.
Tous les voisins lui font leur bonjour le plus gai,
Qui leur vaut son petit sourire fatigué.

XXIV

Dans ces bals qu'en hiver les mères de famille
Donnent à des bourgeois pour marier leur fille,
En faisant circuler assez souvent — pas trop —
Les petits fours avec les verres de sirop,
Presque toujours la plus jolie et la mieux mise,
Celle qui plaît et montre une grâce permise,
Est sans dot, — voulez-vous en tenir le pari? —
Et ne trouvera pas, pauvre enfant, un mari.
Et son père, officier en retraite, pas riche,
Dans un coin, fait son whist à quatre sous la fiche.

XXV

Comme à cinq ans on est une grande personne,
On lui disait parfois : — Prends ton frère, mignonne,
Et, fière, elle portait dans ses bras le bébé.
Quels soins alors ! L'enfant n'était jamais tombé.
Très grave, elle jouait à la petite mère.
Hélas ! le nouveau-né fut un ange éphémère ;
On prit sur son berceau mesure d'un cercueil,
Et la sœur de cinq ans a des habits de deuil,
Ne parle ni ne joue et, très préoccupée,
Se dit : — Je n'aime plus maintenant ma poupée.

XXVI

Je rêve, tant Paris m'est parfois un enfer,
D'une ville très calme et sans chemin de fer,
Où, chez le sous-préfet, en vieux garçon affable,
Je lirais, au dessert, mon épître ou ma fable.
On se dirait tout bas, comme un mignon péché,
Un quatrain très mordant que j'aurais décoché.

Là, je conserverais de vagues hypothèques;
On voudrait mon avis pour les bibliothèques;
Et j'y rétablirais, disciple consolé,
Nos maîtres, Esménard, Lebrun, Chênedollé.

XXVII

Vous êtes dans le vrai, canotiers, calicots!
Pour voir des boutons d'or et des coquelicots
Vous partez, le dimanche, et remplissez les gares
De femmes, de chansons, de joie et de cigares,
Et, pour être charmants et faire votre cour,
Vous savez imiter les cris de basse-cour.
Vous avez la gaîté peinte sur la figure.
Pour vous, le soir qui vient, c'est la tonnelle obscure
Où, bruyants et grivois, vous prenez le repas;
Et le soleil couchant ne vous attriste pas.

XXVIII

Assis, les pieds pendants, sous l'arche du vieux pont,
Et sourd aux bruits lointains à qui l'écho répond,

Le pêcheur suit des yeux le petit flotteur rouge.
L'eau du fleuve pétille au soleil. Rien ne bouge.
Le liège soudain fait un plongeon trompeur,
La ligne saute. — Avec un hoquet de vapeur
Passe un joyeux bateau, tout pavoisé d'ombrelles;
Et, tandis que les flots apaisent leurs querelles,
L'homme, un instant tiré de son rêve engourdi,
Met une amorce neuve et songe : — Il est midi.

XXIX

Malgré ses soixante ans, le joyeux invalide
Sur sa jambe de bois est encore solide.
Quand il touche l'argent de sa croix, un beau soir,
Il s'en va, son repas serré dans un mouchoir,
Et, vers le Champ de Mars, entraîne à la barrière
Un conscrit, le bonnet de police en arrière;
Et là, plein d'abandon, vers le pousse-café,
Son bâton à la main, le bonhomme échauffé
Conte au jeune soldat et lui rend saisissable
La bataille d'Isly qu'il trace sur le sable.

XXX

Sur un trottoir désert du faubourg Saint-Germain,
Près d'un discret abbé qui lui donne la main,
Le marquis de douze ans vient de la messe basse;
En noir, en grand col blanc, timide et fier, il passe,
Mais chétif et pâli par un sang trop ancien;
Et nul ne porte un nom plus fameux que le sien.
Il rentre, c'est le jour de sa leçon d'histoire;
Et le prêtre médite une ruse oratoire
Pour dire au noble enfant, en des termes adroits,
Ce que fut son aïeul, mignon de Henri Trois.

XXXI

Elle sait que l'attente est un cruel supplice,
Qu'il doit souffrir déjà, qu'il faut qu'elle accomplisse
Le serment qu'elle a fait d'être là, vers midi.
Mais, parmi les parfums du boudoir attiédi,
Elle s'est attardée à finir sa toilette,
Et, devant le miroir charmé qui la reflète,

Elle s'impatiente à boutonner son gant;
Et rien n'est plus joli que le geste élégant
De la petite main qui travaille; et, mutine,
Elle frappe le sol du bout de sa bottine.

XXXII

De même que Rousseau, jadis, fondait en pleurs
A ces seuls mots : « Voilà de la pervenche en fleurs, »
Je sais tout le plaisir qu'un souvenir peut faire :
Un rien, l'heure qu'il est, l'état de l'atmosphère,
Un battement de cœur, un parfum retrouvé,
Me rendent un bonheur autrefois éprouvé.
C'est fugitif, pourtant la minute est exquise.
Et c'est pourquoi je suis très heureux à ma guise
Lorsque, dans le quartier que je sais, je puis voir
Un calme ciel d'octobre, à cinq heures du soir.

XXXIII

Le printemps est charmant dans le Jardin des Plantes.
Les cris des animaux, les odeurs violentes

Des arbres et des fleurs exotiques dans l'air;
Cette création, sous un ciel pur et clair,
Tout cela fait penser au paradis terrestre.
Et tout en écoutant, sous un sapin alpestre,
Le grondement profond des lions en courroux,
On regarde, devant les naïfs tourlourous,
Tendant la trompe, avec ses airs de gros espiègle,
L'éléphant engloutir les nombreux pains de seigle.

XXXIV

En plein soleil, le long du chemin de halage,
Quatre percherons blancs, vigoureux attelage,
Tirent péniblement, en butant du sabot,
Le lourd bateau qui fend l'onde de l'étambot;
Près d'eux, un charretier marche dans la poussière.
— La main au gouvernail, sur le pont, à l'arrière,
N'écoutant pas claquer le brutal fouet de cuir
Et regardant la rive et les nuages fuir,
Fume le marinier, sans se fouler la rate.
— « Le peuple et le tyran! » me dit un démocrate.

XXXV

Près du rail, où souvent passe comme un éclair
Le convoi furieux et son cheval de fer,
Tranquille, l'aiguilleur vit dans sa maisonnette;
Par la fenêtre on voit l'intérieur honnête,
Tel que le voyageur fiévreux doit l'envier.
C'est la femme parfois qui se tient au levier,
Portant sur un seul bras son enfant qui l'embrasse.
Jetant son sifflement atroce, le train passe
Devant l'humble logis qui tressaille au fracas;
Et le petit enfant ne se dérange pas.

XXXVI

L'allée est droite et longue, et sur le ciel d'hiver
Se dressent hardiment les grands arbres de fer,
Vieux ormes dépouillés dont le sommet se touche.
Tout au bout, le soleil, large et rouge, se couche;
A l'horizon il va plonger dans un moment.
Pas un oiseau. Parfois un lointain craquement

Dans les taillis déserts de la forêt muette;
Et là-bas, cheminant, la noire silhouette,
Sur le globe empourpré qui fond comme un lingot,
D'une vieille à bâton, ployant sous son fagot.

XXXVII

Hier, sur une grand'route où j'ai passé près d'eux,
Les jeunes sourds-muets s'en allaient deux par deux,
Sérieux, se montrant leurs mains toujours actives.
Un instant j'observai leurs mines attentives
Et j'écoutai le bruit que faisaient leurs souliers.
Je restai seul. La brise, en haut des peupliers,
Murmurait doucement un long frisson de fête;
Chaque buisson jetait un trille de fauvette
Et les grillons joyeux chantaient dans les bleuets.
— Je penserai souvent aux pauvres sourds-muets.

XXXVIII

Comme le champ de foire est désert, la baraque
N'est pas ouverte, et, sur son perchoir, le macaque

Cligne ses yeux méchants et grignote une noix
Entre la grosse caisse et le chapeau chinois;
Et deux bons paysans sont là, bouche béante,
Devant la toile peinte où l'on voit la géante,
Telle qu'elle a paru jadis devant les cours,
Soulevant décemment ses jupons un peu courts,
Pour qu'on ne puisse pas supposer qu'elle triche,
Et montrant son mollet à l'empereur d'Autriche.

XXXIX

J'écris ces vers, ainsi qu'on fait des cigarettes,
Pour moi, pour le plaisir; et ce sont des fleurettes
Que peut-être il valait bien mieux ne pas cueillir;
Car cette impression qui m'a fait tressaillir,
Ce tableau d'un instant rencontré sur ma route,
Ont-ils un charme enfin pour celui qui m'écoute?
Je ne le connais pas. Pour se plaire à ceci,
Est-il comme moi-même un rêveur endurci?
Ne peut-il se fâcher qu'on lui prête ce rôle?
— Fi donc! lecteur, tu lis par-dessus mon épaule.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE

DU TOME PREMIER

Le Reliquaire

Poèmes divers

Poèmes modernes

Les Humbles

Écrit pendant le siège

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER

4280. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — MAY et MOTTEROZ, direct.

4651. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — MAY et MOTTEROZ, directeurs.



